

ODEPORICA ADRIATICA

2

Collana diretta da Giovanna Scianatico

COMITATO SCIENTIFICO

Klodeta Dibra, Grazia Distaso, Pasquale Guaragnella

Vitilio Masiello, Pavle Sekeruš

SCRITTURA DI VIAGGIO  
Le terre dell'Adriatico

a cura di Giovanna Scianatico

PAL●MAR

Questo volume è stato realizzato con un contributo dell'Università degli Studi di Bari – INTERREG IIIA Transfrontaliero Adriatico – Progetto VIAGGIADR.

© 2007 Palomar  
di Alternative s.r.l.  
Via Nicolai, 47 – 70122 Bari  
palomar@alternativesrl.191.it  
www.edizioni-palomar.it

ISBN 978-88-7600-210-6

*Fotocomposizione:* Linopuglia s.n.c. – Bari

È vietata la riproduzione, anche parziale o ad uso interno o didattico, con qualsiasi mezzo effettuata, non autorizzata.

## Premessa

L'obiettivo di ricerca, di identificazione e di studio delle testimonianze odepatiche, che fin dalla sua fondazione, nell'aprile del 2005, ha caratterizzato i lavori del Centro Interuniversitario Internazionale di Studi sul Viaggio Adriatico (CISVA), deve misurarsi con la mancanza di una precedente tradizione di studi sul suo specifico oggetto.

Non che manchino le tracce storiche, e persino quelle forme di testimonianze indirette costituite dal fiorire del mito e dalle reminiscenze affioranti nell'epica, che attestano fin da tempi assai remoti l'effettiva realtà dei viaggi adriatici.

Come ha persuasivamente mostrato Lorenzo Braccisi è nell'Adriatico che va riconosciuto lo spazio dell'avventuroso percorso di Ulisse, e ancora per quello passa il mito degli Argonauti, ed è dal mondo antico, prima che Filippo il Macedone concepisse l'idea dell'Europa (un'Europa dal cuore balcanico, di cui l'Adriatico sarebbe confine o mare interno), che documenti scritti e manufatti testimoniano viaggi e scambi frequenti tra le comunità delle due coste, e, dietro di esse, tra le popolazioni di diversi continenti.

L'Adriatico romano, bizantino, medievale, veneziano, turco, continua a essere solcato dalle diverse imbarcazioni, velieri, galee, che possiamo segnare a dito sulle splendide carte di Ortelio, e lungo i secoli e fino a oggi intere popolazioni hanno attraversato e attraversano quel mare. E tanti inchiostri hanno segnato, di quei viaggi, una traccia meno labile delle bianche scie delle navi lungo le rotte dei percorsi marini.

Ma diversamente da altre mete, e da altre esperienze odepatiche, per esempio da quella del viaggio in Italia, della specificità di quel viaggio e del suo racconto è mancata la consapevolezza, la piena coscienza.

Dunque la ricerca non dispone di schemi precostituiti, di tracciati lungo i quali procedere. Occorre un'analisi assai capillare e diversificata, occorre costruire gli strumenti, confrontare i testi, individuare la dialettica delle diversità e mettere problematicamente a fuoco il nucleo condiviso e caratterizzante di quelle esperienze in mutazione nel tempo.

Per questo il CISVA ha in questa prima fase della sua attività moltiplicato le occasioni di ricerca e confronto, come quella del Seminario di Novi Sad e Kotor, sulle forme molteplici assunte dall'odeporica adriatica e dalle esperienze reali o immaginarie che essa riverbera.

Qui in particolare, riprendendo il discorso avviato dalla giornata di studi di Otranto e dal Seminario di Bari del marzo 2006 (del quale sono già stati pubblicati gli atti) studiosi di Paesi e letterature diverse si confrontano sulla specificità dei viaggi sui territori delle due coste.

Gli oggetti degli interventi vanno dall'Adriatico del *Dittamondo* al diario del viaggiatore turco Evlia Celebi che attraversa nel XVII secolo le terre dei Balcani, dal corteo nuziale – da Manfredonia a Cracovia – della regina di Polonia Bona Sforza alla Schiavonia dei cosmografi, dalla Dalmazia e dal Montenegro dei romantici francesi alle montagne dell'Albania scoperte dai viaggiatori inglesi nei secoli XIX e XX, ai riflessi nella narrativa degli spostamenti dell'ultima guerra mondiale. Dall'altra parte del mare si va dalla Puglia dei viaggiatori tedeschi fra Sette e Ottocento alla Venezia del primo Novecento, all'Adriatico di Savinio.

È l'inizio di un percorso di ricerca che ci auguriamo profondo e fruttuoso.

Giovanna Scianatico

## La côte adriatique dans la littérature romantique française

par Pavle Sekerus\*

Les relations entre la France et les pays sudslaves sont nécessairement peu développées avant le XIX<sup>e</sup> siècle et la découverte réciproque est difficile et lente. Les raisons de cette situation sont relativement simples: la distance géographique entre les deux pays est considérable pour ces périodes qui devancent le XX<sup>e</sup> siècle et par ailleurs, les Slaves du Sud qui ne possédaient pas leur(s) propre(s) État(s), n'étaient pas des interlocuteurs directs des Français. Ils peuplaient les zones frontalières, instables et peu sûres de l'Empire turc, celles de l'Autriche ou celles de la République de Venise et politiquement ils n'existaient pas.

Mais au XIX<sup>e</sup> siècle le nombre de voyageurs français qui traversent les Balkans augmente considérablement. La «découverte majeure» de ces voyages, le grand changement par rapport aux voyages vers l'Orient des siècles précédents, est l'image brisée de l'unité de cet Orient. De cette Turquie, autrefois unique, les Européens distinguent de plus en plus clairement des provinces comme la Grèce, la Moldavie et la Valachie, la Bulgarie et la Serbie, ils découvrent la Dalmatie et la Croatie. Les processus politiques commencés avec le soulèvement serbe en 1804 finiront avec les détachements des territoires de l'Empire ottoman et la création des États indépendants. Cette situation provoque l'intérêt des puissances européennes qui espèrent tirer profit de ces événements et le nombre de voyageurs de toutes sortes croît rapidement<sup>1</sup>.

---

\* Université de Novi Sad.

<sup>1</sup> Cfr. N. Iorga, *Les voyageurs français dans l'Orient européen*, Conférences faites en Sorbonne extraites de la «Revue des Cours et Conférences», Paris 1928.

Ainsi, après avoir battu près d'Austerlitz les forces coalisées russes, autrichiennes et anglaises, Napoléon, par le traité de paix signé à Presbourg le 25 décembre 1805, rattache-t-il la Dalmatie et l'Istrie vénitienne au royaume d'Italie, dirigé par son beau-fils Eugène de Beauharnais. Le général Molitor occupe le littoral dalmate et les Français agrandissent leurs territoires en allant vers le sud jusqu'aux Bouches de Kotor. Raguse (Dubrovnik) est prise en 1806 par le général Lauriston et cela entraîne en 1808 la suppression de cette République pluriséculaire. Un an plus tard, après la victoire de Wagram, afin de priver l'Autriche de l'accès à la mer, par le traité de Schönbrunn du 14 octobre 1809, la France s'empare de Frioul, de la Carniole, de la ville de Trieste, de l'Istrie autrichienne et d'une partie de la Croatie jusqu'à la Save. Les provinces illyriennes, avec Ljubljana comme capitale, furent fondées par le décret de 14 octobre 1809<sup>2</sup>. Dans ses *Mémoires* apologétiques, ouvrage posthume de 1857, le maréchal Marmont dit que l'Empereur voulait «faire de ce pays, en le plaçant hors de l'Empire et du royaume d'Italie, un poste avancé destiné à couvrir ses États...».

Avec les militaires français parmi lesquels on trouve le général Molitor, le général Lauriston<sup>3</sup>, le général D'Anthouard et le général Junot, pour ne citer que les plus illustres, un grand nombre de français, dont le passage ne fut pas sans conséquences pour la science et la littérature, sillonnèrent les pays des Slaves du Sud. Ils laissèrent une multitude de renseignements sur les pays et sur les peuples, sous forme de rapports, de récits de voyage et de lettres. Ces informations, commandées par l'armée et par les services diplomatiques, concernaient avant tout la situation politique, économique et géographique. Des pays presque inconnus comme la Dalmatie, le Monténégro et la Bosnie, sont atten-

---

<sup>2</sup> S. Antoljak, *Comment la Dalmatie devint française*, dans «Annales de l'Institut français de Zagreb», V-VI (1938), pp. 50-56. Cfr. aussi M. Šamic, *Les voyageurs français en Bosnie à la fin du XVIII<sup>e</sup> et au début de XIX<sup>e</sup> siècle et le pays tel qu'ils l'ont vu*, Didier, Paris 1960.

<sup>3</sup> Cfr. L. de Lauriston, *Quelques observations sur les mémoires du duc de Raguse*, Dentu, Paris 1857.

tivement étudiés. Les journaux de la métropole, ne se tenant pas en retrait de ce mouvement et suivant les conquêtes impériales, essayèrent d'informer leurs lecteurs sur les pays nouvellement rattachés à l'Empire<sup>4</sup>. Plus tard, quand ce travail de littérature d'information apporta un matériel d'idées et de mots indispensable pour la création romanesque, les Slaves du Sud, à l'époque Illyriens, vont devenir un sujet littéraire.

Avant d'arriver aux auteurs qui se tournent vers la Dalmatie dans le sillon des événements politiques de l'époque napoléonienne, ils faudrait mentionner quelques précurseurs. Alberto Fortis avant tout, la source d'information inépuisable pour tous ceux qui voulait écrire sur la côte adriatique orientale, ensuite Mme Justine Wynne et son roman *Les Morlaques*. De l'enchantement préromantique de ces deux auteurs pour les moeurs des Morlaques, nous passons au pessimisme et à la nostalgie du classicisme de Louis-François Cassas et Joseph Lavallée qui publièrent en 1802 leur ouvrage *Voyage pittoresque et historique de l'Istrie et de la Dalmatie*. Dans la partie textuelle Lavallée utilise abondamment le livre de Fortis avec la panoplie de «la couleur locale» représentée par les Uscoques, les Heiduques, les Morlaques et leurs moeurs pittoresques. Mais dans les eaux-fortes dessinées par Cassas et gravées par Masquelier, Filhol et Réville, on ne trouve rien de tout cela. Cassas comme objet unique de ses dessins choisit les monuments de l'Antiquité romaine, vus dans les villes de la côte Dalmate et de l'Istrie comme Piran, Zadar, et Split. Dans l'Introduction du *Voyage*, Lavallée donne une sorte de credo de cet ouvrage, qui éclaire un peu plus sur le choix des sujets des gravures:

L'Istrie et la Dalmatie présentent à l'observateur la scène la plus curieuse: d'un côté le squelette de l'empire romain; de l'autre, et dans la Dalmatie surtout, un peuple pasteur, nomade, et peut-être même redescendu par la dégradation à

---

<sup>4</sup> Cfr. *Recherches sur l'Illyrie ancienne et moderne*, dans «Moniteur universel», 20 mars 1810.

l'état sauvage; ici les traces fastueuses des maîtres du monde, là l'obscur indigence de quelques tribus ignorées; les colonnes décrépites de l'Haiduck sans vertu; les arcs triomphaux de la victoire, les armes grossières du Morlaque sans milice, les restes majestueux des temples de Jupiter, les informes chapelles du christianisme; les bains spacieux où la volupté romaine délaissait les grâces et la beauté, la paille infecte où la Dalmatienne avilie repose loin de l'estime conjugale; enfin les ossements des arts, et le corps difforme de l'ignorance. Tels sont les contrastes dont le rapprochement douloureux frappe à chaque pas le voyageur qui parcourt ces contrées<sup>5</sup>.

Lavallée définitivement n'avait pas beaucoup d'estime pour les rustiques Morlaques; l'apologie du bandit romantique et de son homologue des Balkans, l'Heiduque, est encore loin. La grandeur romaine rend les Morlaques et les Dalmates infiniment petits selon lui. Dans les dessins de Cassas cela se traduit par la disproportion entre les restes des temples romains, agrandis démesurément et les figures humaines en costumes morlaques ou turcs, rapetissées. Entre les morts et les vivants, entre les objets et les sujets, Cassas et Lavallée choisissent les objets et les morts. Leur tristesse préromantique devant les ruines d'une civilisation n'avait pas d'intérêt pour les indigènes sauf dans la mesure où ils contribuaient au mal du siècle qui torturait leurs âmes.

Plus le mouvement romantique avance, plus l'intérêt pour les Slaves du Sud est franc et authentique. La fondation des provinces illyriennes sera un des moments clefs.

Un des illyrisants les plus connus, aussi bien par la qualité que par le nombre de ses livres consacrés à ce pays imaginaire, était sans doute Charles Nodier. Il fut parmi les rares littéraires qui y passèrent un certain temps, mais cela ne marqua pas ses oeuvres. Il préféra la vérité des sources écrites à celles de ses yeux.

Sur la recommandation de son futur beau-frère, François Tercy, secrétaire d'intendance à Ljubljana (Leybach pour les

---

<sup>5</sup> L.-F. Cassas, J. Lavallée, *Voyage pittoresque et historique de l'Istrie et de la Dalmatie*, Didot, Paris 1802, p. 2.

Autrichiens), Nodier fut proposé au poste de bibliothécaire dans la capitale de l'Illyrie napoléonienne où il passa huit mois.

Pour son oeuvre littéraire "illyrienne", il se documente dans l'incontournable *Voyage* de Fortis et dans le livre de Louis-François Cassas et Joseph Lavallée.

Puisant largement et librement dans ces écrits-là, Nodier compose plusieurs livres qui mystifient la couleur locale "illyrienne". Le premier en date est le roman *Jean Sbogar*, publié en 1818. Il a pour sujet l'histoire d'un brigand mystérieux, cruel et rêveur à la fois, un bandit philosophe, héros très populaire dans la littérature française pendant une longue période entre 1810 et 1840. Il témoigne aussi du goût de Nodier, un des pionniers de l'inspiration frénétique à laquelle il donne son nom, pour le mystère et l'horreur.

Son conte fantastique *Smarra*, cherche l'appuie, comme cela est souvent le cas avec la littérature onirique, dans les pays et les peuples étrangers. Son contenu bizarre et fantastique se situe plus facilement dans des contrées inconnues qui rendent son caractère singulier plus crédible. Moins on connaît un pays, plus il devient opportun d'y placer des événements qui échappent à la logique et à la raison. Quand on sait que le folklore des peuples balkaniques suscitait la curiosité par ses récits de vampires ou *voucodlack*<sup>6</sup>, on comprend mieux pourquoi certains auteurs français comme Nodier et Mérimée, trouvent en l'Illyrie un cadre idéal pour ce genre d'histoires. *Smarra* rencontre des échos dans le poème de Victor Hugo *La Ronde du Sabbat*, dans le roman de J.-M. Brisset *Le Mauvais oeil, tradition dalmate*, dans le roman de Gautier *Jettatura*, dans le conte de Flaubert *Smarh, la danse des morts*, mais avant tout dans *La Guzla* de Prosper Mérimée.

Les littéraires français de la période précédant les années trente trouvaient les Slaves du Sud commodes pour placer dans leur milieu les histoires d'honnêteté de l'homme primitif, d'un

---

<sup>6</sup> *Vukodlak*: le mot du vieux slave, folklorique et panslave pour le vampire. Le mot correspondant en français est *loup-garou*. Cfr. P. Skok, *Etimologijski rječnik hrvatskoga ili srpskoga jezika*, Jazu, Zagreb 1973.

nouveau bon sauvage sudslave, du chevalier brigand, des vampires et des monstres dans le cadre exotique, mélange de folklore qu'on étudie depuis le début du siècle, et de l'imagination qui remplit les lacunes du savoir. L'oeuvre de Mme Wynne, Mme de Staël, Charles Nodier et Prosper Mérimée a ses héritiers dans celles de Maurice Brisset et son roman *Mauvais oeil, tradition dalmate* (1833), George Sand et l'*Uscoque* (1838), Balzac et les romans *Un début dans la vie* (1842) et *Paysans* (1844) et Gérard de Nerval et l'opéra comique *Monténégrins* (1849).

Le petit roman de 1833 intitulé *Mauvais oeil, tradition dalmate* de Joseph-Mathurin Brisset est ignoré en France aussi bien qu'en Serbie car à part le titre, tout le reste est inconnu. Le nom de l'auteur, complètement absent de la littérature française, même la plus détaillée, explique très probablement ce manque de curiosité. C'était une surprise de découvrir dans ce roman des qualités dans la construction de l'histoire et dans le style.

Cette tragédie d'amour avec ses traces d'exotisme sudslave est imprégnée des lectures de son auteur. Devant chaque chapitre il cite des auteurs tels Nodier, Byron, Shakespeare, Rousseau, Walter Scott, Vigny. Mais la trace la plus visible est l'influence de Charles Nodier, de son roman *Jean Sbogar* et de sa nouvelle *Smarra*. Dans ces deux romans, on trouve la Dalmatie, le héros qui ne peut s'approcher de sa bien-aimée étant maudit, physiquement ou socialement, la tour terrifiante, la même atmosphère d'angoisse et de mort, la maladie et la mort de l'héroïne, le dénouement tragique. De plus, Brisset parle du mauvais esprit dalmate Smarra que seul Nodier connaissait, puisqu'il était sa création dans la nouvelle du même nom. Les deux romans sont superficiels dans la couleur sudslave, annoncée seulement par quelques toponymes, Dalmatie, Trébigne, Spalato, Zêtim, et homonymes comme Yarko, Pétrowitz, Sobotka.

Cette histoire d'amour compose une image très vague de la Dalmatie et des Slaves du Sud. Quelques noms de localités et noms propres sudslaves ne suffisent pas à recréer un paysage dalmate. L'action se situe dans un cadre historique imprécis. Les personnages restent conventionnels: un amoureux jeune et maudit, une jeune fille pure, le dénouement avec un malentendu shakespearien

tragique. L'auteur fait sans cesse appel à la sensibilité du lecteur dans des scènes d'un pathétique assez adroitement construit. Cette oeuvre n'apporte rien à l'image de la Dalmatie. La superstition du mauvais oeil vue comme tradition dalmate exigeait que cette histoire soit située dans cette Dalmatie fantasque.

George Sand intitule son roman de 1838 *L'Uscoque* utilisant le nom des pirates de l'Adriatique. Dans ce *Räubersroman* romantique, le héros fatal détruit tous ceux qui entrent en contact avec lui pour finir lui-même victime de ses propres passions. Comme le bandit de Charles Nodier, Jean Sbogar, il est ce personnage ambivalent, commandant de l'armée, riche et noble vénitien et le terrible uscoque. A part son surnom Uscoque, les origines esclavones d'un commandant de son armée et quelques explications concernant le mot uscoque, il n'y a pas dans le roman d'autres allusions aux Slaves du Sud<sup>7</sup>.

*L'Uscoque* montre que la couleur locale des pays inconnus permettait toutes sortes d'exagérations, le manque de goût et les absurdités inouïes. Très souvent superficiel, l'exotisme romantique se contentait des descriptions fantaisistes et sacrifiait volontiers le vraisemblable au surprenant. Le roman de George Sand en est l'exemple type.

Stendhal, grand voyageur connaissant presque toute l'Europe, n'écrivait pas sur les Slaves du Sud, mais dans sa correspondance on lit qu'il a visité certaines régions de la Dalmatie et qu'il projetait d'aller au Monténégro.

C'est à l'époque de son consulat à Trieste que Stendhal entre plus en contact avec les territoires qui faisaient partie des provinces illyriennes. Le 26 décembre 1830, un mois après son arrivée à Trieste, il écrit à son ami Mareste:

Au printemps, le devoir me conduira à Cattaro. [...] A Trieste, on sent le voisinage de la Turquie; des hommes arrivent avec des culottes larges, sans aucun lien au genou, des

---

<sup>7</sup> Pour le roman *L'Uscoque* traduit en serbo-croate en 1868 par J. Marinović voir M.B. Pavlović, *Jugoslovenske teme u Francuskoj prozi*, Institut za književnost i umetnost, Beograd 1982.

bas, et le bas de la cuisse nu; un chapeau qui a deux pieds de diamètre et une calotte d'un pouce de profondeur. Ils sont beaux, lestes et légers. J'ai parlé à cinq ou six; je leur paye du punch, ce sont des demi-sauvages aimables; mais leurs barques sentent diablement l'huile pourrie; leur langage est une poésie continuelle<sup>8</sup>.

Dans ces lignes nous suivons les premiers regards curieux tournés vers son nouvel entourage. Ces hommes qui se promènent en culottes larges peuvent être n'importe quels montagnards des Balkans, «beaux, lestes et légers», que les voyageurs français se plaisaient à voir comme «demi-sauvages».

Les Slaves du Sud et la côte adriatique orientale ne lui paraissait pas du tout attirante car des quatre mois de son consulat à Trieste, où il était bien placé pour les observer, il passa un mois et demi à Venise. Son séjour n'a laissé aucunes traces dans son oeuvre.

Dans l'oeuvre gigantesque de Balzac avec les prétentions de représenter miroir et mémoire de toute une époque, la côte adriatique occupe une petite place, nous pouvons même dire insignifiante. Elle est mentionnés, presque anecdotiquement, dans deux romans, *Un début dans la vie* de 1842 et les *Paysans* de 1844. L'importance de la place qu'ils occupent est d'autant moindre quand on sait que ces deux romans, *Un début dans la vie* et les *Paysans*, n'occasionnaient jamais l'attention du grand public. Ils restent néanmoins intéressants pour nous car ils témoignent d'une image solidifiée, bien ancrée, prête au stéréotype.

Dans le roman *Un début dans la vie*, Joseph Brideau se rappelle une belle aventure en Dalmatie:

Je devrais cependant être bien guéri de l'amour, car j'ai reçu précisément dans les États vénitiens, en Dalmatie, une cruelle leçon.

– Ça peut-il se dire? demanda Georges. Je connais la Dalmatie.

---

<sup>8</sup> Ad. Paupe, P.-A. Chéramy, *Correspondance de Stendhal (1800-1842)*, Charles Bosse, Paris 1908, t. III, p. 3.

– Eh, bien, si vous y êtes allé, vous devez savoir qu’au fond de l’Adriatique, c’est tous vieux pirates, forbans, corsaires retirés des affaires, quand ils n’ont pas été pendus, des...

– Les Uscoques, enfin, dit Georges.

En attendant le mot propre, le comte, que Napoléon avait envoyé jadis dans les Provinces illyriennes, tourna la tête, tant il en fut étonné.

– C’est dans cette ville que l’on fait du marasquin,... dit Schinner en paraissant chercher un nom.

– Zara ! dit Georges. J’y suis allé, c’est sur la côte<sup>9</sup>.

Quant au roman *les Paysans* de 1844, deux ans après *Un début dans la vie*, Balzac peint Slaves du Sud dans un personnage épisodique, Geneviève Niseron, appelée Pechina.

Le portrait que dresse Balzac de cette fille, «produit bizarre du sang monténégrin et du sang bourguignon», derrière l’abondance et l’art de sa description, découvre quelques traits des Slaves du Sud déjà connus en France.

Les cheveux d’un noir bleu, fins et longs, abondants, couronnaient de leurs grosses nattes un front coupé comme celui de la Junon. Ce magnifique diadème de cheveux, ces grands yeux arméniens, ce front céleste écrasaient la figure. Le nez, quoique fin de forme à sa naissance et d’une courbe élégante, se terminait par des espèces de naseaux chevalins et aplatis. La passion retroussait parfois ces narines et la physionomie prenait alors une expression furieuse. [...]

Ce mélange d’imperfections diaboliques et de beautés divines, harmonieux malgré tant de discordance, car il tendait à l’unité par une fierté sauvage; [...] tout rendait cette enfant inoubliable. [...] A voir cette fille étrange, un poète lui aurait donné l’Yémen pour patrie, elle tenait de l’Afrite et du Génie des contes arabes<sup>10</sup>.

---

<sup>9</sup> H. de Balzac, *Un début dans la vie*, Calmann Lévy, Paris 1926, p. 81.

<sup>10</sup> H. de Balzac, *Les Paysans*, préfacé par P. Barbéris, Garnier-Flammarion, Paris 1970, p. 229.

Dans ce passage, Balzac rassemble de lointaines réminiscences de la Grèce, évoque l'exotisme de l'Orient peu connu par des allusions à l'Arménie et au Yémen, et la partie sauvage du personnage par la description du corps qui emprunte des comparaisons au monde animalier. «C'est sauvage à la façon des hirondelles...» dira-t-il à propos de Pechina, «Le sang de la mère est aussi pour quelque chose dans tout cela...»<sup>11</sup>.

Ces moyens étaient déjà bien connus dans la caractérisation des Slaves du Sud. Tous les sauvages de Balzac se ressemblent. Comme la cousine Bette et Théodose de La Peyrade (*Les Petits Bourgeois*), Pechina, contrairement à l'homme civilisé, parle et pense peu mais sent intensément. Le fond de l'exotisme sudslave balzacien semble assez limité. Il utilise pour la deuxième fois le nom propre Zéna, d'ailleurs fantasque, pour la femme sudslave, les mêmes toponymes, la ville de Zara, la Dalmatie, l'Illyrie et l'aventure napoléonienne. Tous ces éléments existaient déjà dans le roman *Un début dans la vie*. Balzac ne fait pas de différence entre la Dalmatie et l'Illyrie, entre le Monténégro et la Dalmatie. Pechina est dalmate mais monténégrine aussi, et cela beaucoup plus souvent<sup>12</sup>. Du peu de matériel et des connaissances qu'il possède, Balzac essaye de tirer le maximum d'effets exotiques.

Quant à l'image balzacienne, il faut dire qu'elle reste au niveau de clichés. Balzac n'a pas vu les endroits dont il parle dans ses romans, son lot de mots et d'images sudslaves est limité. Ses sources sont doubles: d'un côté la couche «Provinces illyriennes» et de l'autre «la Turquie d'Europe», la Serbie et la Grèce. Ce sont des toponymes, *Dalmatie* et *Zara*, puis des mots comme *l'uscoque* et le *marasquin*, liqueur connue depuis Fortis. Tous ces mots appartiennent au vocabulaire illyrien, utilisé maintes fois dans des écrits sur Napoléon et la Dalmatie. A ce contexte illyrien il ajoute quelques informations que fournit l'actualité ou l'histoire de l'Orient européen, celle de Kara-George et d'Ali de Tébélen, de la Serbie et de la Grèce. La strate sudslave de son roman n'ayant

---

<sup>11</sup> *Ibidem*, p. 218.

<sup>12</sup> Cfr. Pavlovič, *Jugoslovenske teme u Francuskoj prozi*, cit.

pas d'autres prétentions que celles d'égayer et de divertir le lecteur par un trait exotique.

Pour conclure, nous pouvons dire que le cadre physique «Illyriens» chers aux voyageurs français, est assez régulièrement réduit à l'aridité dalmate au début du XIX<sup>e</sup> siècle. Il s'agit de la région la plus visitée par les voyageurs français. En Dalmatie, romantisme oblige, on trouve «les plaines de sables qui s'étendent monotones» des tours terrifiantes, mornes, massives et sinistres sur des rochers inaccessibles, une atmosphère d'angoisse et de mort, l'endroit idéal pour recevoir un bandit, un *uscoque*, un maudit avec son mauvais oeil. Cette tradition de la nature dalmate comme cadre pour le roman noir et le *Räubersroman*, est introduite par Charles Nodier (*Jean Sbogar*, 1818), et suivi par Maurice Brisset (*Le mauvais oeil*, 1835) et George Sand (*L'Uscoque*, 1838) et trouve son écho dans les *Monténégrins* (1849) de Nerval. Inutile de dire qu'il s'agit de la nature comme une sorte de décor, commandé par les exigences du genre littéraire, sans particularité ni personnalité. Il n'y a pas là de végétation, de faune ni de lumière dalmate. Une même scène est utilisée pour plusieurs spectacles, comme dans un théâtre de province sans ressources. Le fait que parmi les écrivains qui prenaient la Dalmatie comme arrière-plan pour action de leurs romans, seul Charles Nodier avait visité les lieux, explique en partie tel procédé.

Alors les paysages se découvrent comme des produits culturels, résultat des ouvrages et de la mémoire en partie liés à l'histoire culturelle et comme greffée sur les souvenirs personnels de l'auteur. Ils deviennent autobiographiques comme toutes les autres images.



# Un cosmographe français du XVI<sup>e</sup> siècle au pays esclavon par Tamara Valčić-Bulić\*

C'est en 1554 que paraît la *Cosmographie de Levant*<sup>1</sup>, premier ouvrage d'André Thevet (1516-1592), cordelier de son état, voyageur et aventurier par vocation. L'œuvre paraît suite à un voyage en Orient effectué de juin 1549 jusqu'en 1554. Lors de ce voyage, – son itinéraire représentant une voie tout à fait habituelle et très fréquentée – le cordelier, parti de Venise, parcourt certaines villes de l'Istrie et de l'Esclavonie, puis se dirige vers la Grèce, la Turquie, l'Égypte, l'Arabie, la Judée<sup>2</sup>... Sa destination finale est, faut-il le préciser, la Terre Sainte, mais il profite de ce voyage pour observer d'une part les contrées étrangères et leurs habitants, les moeurs, la nature – la flore et la faune – mais également pour invoquer bon nombre d'autorités bien reconnues, qu'elles soient antiques ou contemporaines.

André Thevet<sup>3</sup>, né à Angoulême, d'origine modeste, est moine franciscain, sécularisé de son voeu en 1558, pour pouvoir se consacrer à son occupation favorite. Bien avant, lors d'un séjour

---

\* Université de Novi Sad.

<sup>1</sup> A. Thevet, *Cosmographie de Levant*, Parian de Tournes et Guillaume Gazeau, Lyon 1554. L'édition consultée est l'édition critique de F. Lestringant, Droz, «Travaux d'Humanisme et Renaissance», Genève 1985. Le livre est dédié à François de La Rochefoucauld, gentilhomme protestant assassiné à la Saint-Barthélemy en 1572.

<sup>2</sup> Son itinéraire est le suivant: l'embarquement se fait à Venise le 23 juin 1549; suivent: l'Istrie, l'Esclavonie, l'île de Chio, Constantinople (le 30 novembre de la même année), puis la Grèce: Athènes, Rhodes (novembre 1551), l'Égypte (1551/1552), au printemps 1552: le Mont Sinai, Jérusalem (à Paques), le Nord de la Palestine, la Syrie (Damas, Alep, Antioche, Tripoli) et enfin les îles de la Méditerranée: Chypre, Rhodes, la Crète, Malte, la Corse pour que l'expédition se termine à Marseille.

<sup>3</sup> Il est cadet d'une famille de chirurgiens barbiers d'Angoulême, et est placé à 10 ans au couvent des franciscains de sa ville, contre son gré. Fait des lec-

en Italie, il rencontre le cardinal de Lorraine à Plaisance (Piacenza) et grâce à lui<sup>4</sup>, entreprend son premier voyage, celui du Levant. De toutes ses expéditions, il rapporte plusieurs ouvrages – ce qui lui vaudra le titre de cosmographe du Roi Henri II, puis de François II, Charles IX et enfin d’Henri III – et parmi ces ouvrages la *Cosmographie de Levant*<sup>5</sup> qui sera l’objet d’une analyse succincte.

Le titre de l’oeuvre est hautement significatif et répond au besoin si typique de la Renaissance, celui de décrire, énumérer, répertorier la richesse du monde, et ici, plus particulièrement, celui de décrire l’univers et la Terre tout entiers. Thevet se livre donc à une description assez détaillée de sa pérégrination, en passant en revue l’aspect architectural des villes, les sérails de Constantinople, les sépultures des Egyptiens, les sectes en Judée, les herbes médicinales, les meilleurs vins, les animaux typiques, les manières de vivre et de se vêtir des habitants de toutes ces régions.

Comme la plupart de ses contemporains, l’auteur s’explique sur ses intentions dans les pièces liminaires, la dédicace et la préface. Ces liminaires méritent que l’on s’y attarde, car ils font res-

---

tures assidues. À la suite du voyage au Levant, il part pour la nouvelle colonie française au Brésil. Au retour, il devient l’aumônier de Catherine de Medicis. Oeuvres: *Les singularitez de la France antartique, autrement nommée Amerique, et de plusieurs Terres et isles decouvertes de nostre temps* (1557); *La Cosmographie universelle* (1575); *Les vrais pourtraits et vies des hommes illustres* (1584). Mort probablement le 23 novembre 1590. Sur sa biographie et ses oeuvres j’ai notamment consulté: M. Leproux, *Quelques Figures Charentaises en Orient*, Geuther, Paris 1939, pp. 39-64; F. Lestringant, *L’Histoire d’André Thevet, de deux voyages par luy faits dans les Indes Australes et Occidentales (circa 1588)*, Colloque International “Voyageurs et images du Brésil”, Maison des Sciences de l’Homme-Paris, 10 décembre 2003. Cfr. [www.chairesergioibuarque.msh-paris.fr/pdf-voyageurs/lestringant.pdf](http://www.chairesergioibuarque.msh-paris.fr/pdf-voyageurs/lestringant.pdf).

<sup>4</sup> «... Feu monsieur le reverendissime Cardinal de Lorreine, homme vertueux, & de bon savoir, par l’autorité & faveur duquel, j’ay eu l’opportunité de faire le voyage de Jerusalem» Préface, p. 15. Dans toutes les notes suivantes “Préface” et “Dédicace” se réfèrent à Thevet, *Cosmographie* cit.

<sup>5</sup> Il est à noter que la paternité de la *Cosmographie*, comme du reste des autres oeuvres qu’il a écrites, est souvent contestée et les oeuvres attribuées à son nègre littéraire, un certain François de Belleforest.

sortir les objectifs qu'il s'est fixés dans la *Cosmographie de Levant* et peuvent se réduire à cinq principaux, réitérés au cours de l'oeuvre elle-même:

- l'auteur désire autant aller en pèlerinage en Terre Sainte, que connaître d'autres pays encore inconnus de lui<sup>6</sup>. Par ailleurs, il semble adhérer à la théorie des climats – avant la lettre – selon laquelle

les meurs, & complexions des hommes sont communement semblables aux Regions dont ilz ont pris leur naissance...<sup>7</sup>

- Cette connaissance n'est possible que grâce à la vue, les yeux surpassant «tous autres sens de nature»<sup>8</sup>. Bien qu'il cite l'avis des Anciens – comme Aristote et Horace – Thevet a un certain mérite d'insister sur le savoir de l'Expérience, sur l'importance de la Raison et de les opposer à celui de l'Autorité pure et simple<sup>9</sup>.
- Pour étayer son propos et être de cette manière «le plus pres de la verité qu'a esté à moy possible»<sup>10</sup>, l'auteur rajoute des illustrations, les reproductions de vingt-cinq gravures sur bois, enrichies de neuf nouvelles dans la seconde édition en 1556.
- La connaissance des nouveaux pays est également source de sagesse et de profit moral car la vertu vient du savoir et non de l'ignorance:

---

<sup>6</sup> «... non tant seulement la peregrinacion faite en la terre sainte [...] mais aussi le discours du voyage de la Grece, de la Turquie, d'Egypte, mont de Sinai, Judée, jusques en Antioche & Armenie, & plusieurs isles tant fertiles que steriles» Dédicace, p. 5.

<sup>7</sup> Préface, p. 15.

<sup>8</sup> *Ibidem*, pp. 13-14.

<sup>9</sup> «... entre tous les sens de nature, le regard humein est le plus actif» Dédicace, p. 13.

<sup>10</sup> *Ibidem*, p. 4.

... je désirois voir, ouïr, & aprendre, pour avoir connoissance des choses naturelles & civiles, à *fin de vivre vertueusement*: estimant au contraire, faillir par ignorance, chose fort deshonneste & vivre meschamment, plus miserable<sup>11</sup>.

- Comme son principe de découverte, et de narration également, Thevet choisit la diversité, se comparant à Solin, dont l'oeuvre *Polyhistor*, présente non seulement les pays et les villes, mais aussi leurs habitants, les manières de vivre de ceux-ci, et d'autres «choses singulieres» parce que

l'entendement humein, [qui] est semblable aus terres, qui demandent *diversité, & mutacion de semences*»<sup>12</sup>.

Cependant, une fois le projet exposé, il reste quelques réserves à émettre sur cette découverte souhaitée de l'Autre: les positions et les sentiments de Thevet sont loin d'être l'ouverture d'esprit et le bonheur de la découverte future; il s'avoue «fort esbahi de m'esloigner de la France»; les terres inconnues, les gens «infidèles», les changements de moeurs, d'habit, de langage, tout cela crée des appréhensions chez lui et l'incite même à admettre que ce genre de pérégrination est souvent considéré comme «chose inventée du diable & fort dommageable»<sup>13</sup>.

L'Adriatique, elle, n'est, tout compte fait, que le point de départ de l'expédition: c'est à Venise que se fera l'embarquement et ce sera l'occasion pour l'auteur d'écrire quelques pages très élogieuses sur Venise mais aussi sur l'Italie tout entière. Les nombreux avantages de l'Italie sont ainsi passés en revue: air, eaux, ports, excellents pâturages, proximité de la mer, ce pourquoi ce

---

<sup>11</sup> «... je désirois voir, ouïr, & aprendre, pour avoir connoissance des choses naturelles & civiles, à *fin de vivre vertueusement*: estimant au contraire, faillir par ignorance, chose fort deshonneste & vivre meschamment, plus miserable» Préface, p. 15.

<sup>12</sup> Dédicace, p. 5.

<sup>13</sup> Préface, p. 15.

pays est très peuplé. La ville de Venise, pour sa part, est louée pour sa puissance sur terre et mer, son commerce, «la magnificence et ingénieuse structure des édifices», son air «tant benin ... et tant temperé», sa charité envers les orphelins et ainsi de suite, pour être déclarée «une des merveilles du monde» et pour qu'à la fin Thevet conclût:

seroit plus convenable de dire de toy, Venise, tant ancienne, riche, puissante, & fameuse ce que dit jadis de Carthage le grand Historien Romain Salluste [...] de plustot se taire en ton endroit que d'en parler peu<sup>14</sup>.

En fait, l'Istrie et l'Esclavonie n'occupent que très peu d'espace dans la narration assez décousue de Thévet, une dizaine de pages à peine, et quatre chapitres et demi – sur les 231 pages et cinquante-huit chapitres que contient le livre dans sa première édition – mais son choix des singularités mérite notre attention.

Le navire sur lequel se trouve Thevet, arrive en Esclavonie le 29 juin, qu'il trouve «fort beau & grand pais» et dont il explique qu'autrefois avec l'Istrie il formait l'Illyrie. Les deux brèves escales dans les ports se font à Parence, en Istrie, et à Raguse, aux confins de l'Esclavonie. Les deux villes sont chacune à son tour rapidement décrites. Parence est: «cité belle & ample, ayant siege Episcopal, [...] est situee ladite cité en lieu fort beau, plaisant, & fertile»<sup>15</sup>.

Suit une description de la petite île en face de Parence, avec son église de saint Nicolas.

Raguse, dont Thevet précise la position politique, «tributaire au grand Turc: toutefois est Seigneurie particuliere, & qui ne reconnoît aucun superieur»<sup>16</sup>, est également louée, mais surtout, – et c'est là que les observations de Thevet deviennent intéressantes – ses habitants «sont debonnaire, & gracieus, *ne tenans*

---

<sup>14</sup> Thevet, *Cosmographie* cit., p. 20.

<sup>15</sup> *Ibidem*, p. 22.

<sup>16</sup> *Ibidem*, p. 32.

*rien de l'Esclavon*<sup>17</sup>: aussi ne veulent ils jamais s'avouer pour Esclavons»<sup>18</sup>.

Premier signe du peu d'estime pour le peuple esclavon – considéré, comme on le verra, bien avant le romantisme – comme un peuple sauvage. Ces signes se multiplient dans la description de ce peuple, auquel l'auteur concède la beauté physique, pour lui dénier toute beauté morale.

Or sont les Esclavons gens de haute stature, & bien douez de ce que nature peut conférer pour rendre la creature belle en perfeccion. La grandeur des corps d'iceus (à mon jugement) provient de l'air [...] leur cause pareillement beau teint, & blancheurs de corps<sup>19</sup>.

Leur habillement semble assez rudimentaire; la raison principale semble en être le froid: ils sont vêtus «de grosses peaus de loups, d'ours, ou d'autres bestes».

Les femmes, d'ailleurs, ne diffèrent pas beaucoup des hommes: «plus petites, vêtues plus à la legere», l'humidité de leur peau leur donnant «un cuir dous & resplendissant».

Les choses se compliquent toutefois lorsque sont évoquées les coutumes; les Esclavons sont taxés d'«être enclins à la gourmandise et à l'ivrognerie» au point de voir «deux objets pour un»<sup>20</sup> dans des moments d'ivresse; c'est tout ce que remarque et note Thevet. On est loin du mythe du bon et noble sauvage<sup>21</sup>. Au contraire, celui-ci est dépravé, comme en témoignent les exemples cités.

---

<sup>17</sup> C'est moi qui souligne.

<sup>18</sup> Thevet, *Cosmographie* cit.

<sup>19</sup> *Ibidem*, p. 23.

<sup>20</sup> *Ibidem*.

<sup>21</sup> «Il faut avouer que la situation n'est pas meilleure quand il s'agit de certains autres peuples: les Candiens (habitants de la Crète) par exemple, sont les plus méchants de Grèce, rudes, superbes & malins', 'mensongers, mauvaises bêtes...' Leur aspect extérieur est également inquiétant: ils portent des barbes longues, les cheveux jusqu'à la ceinture». *Ibidem*, p. 38.

A cela s'ajoute l'observation sur la langue esclavone; il est naturel que Thevet ne la connaisse pas, mais il l'a caractérisé également de «fort sauvage & difficile à comprendre, combien que plusieurs des pais à l'entour parlent Esclavon»<sup>22</sup>.

Pour compléter ce tableau peu reluisant, s'ajoute enfin la dépendance du peuple esclavon du «grand Turc» – dont l'image est essentiellement ambiguë à la Renaissance, celui-ci incarnant la puissance, le raffinement et en même temps la sauvagerie et la cruauté<sup>23</sup> – et l'auteur à ce propos évoque la prétendue origine de l'appellation *esclavon*, signifiant “esclave”, rappelant à cette occasion le véritable mythe, celui des janissaires qui des Esclavons «En temps de guerre en ont esté par les Turcs enlevez petis enfans: d'ou nous appelons aujourd'hui les serviteurs vendus, esclaves ...»<sup>24</sup>.

Le plus grand nombre de pages est assez paradoxalement consacré aux animaux qui peuplent les forêts de l'Esclavonie: les loups et les ours. C'est ici que peut se déployer pleinement l'imagination de l'auteur. Les uns et les autres semblent particulièrement féroces. Les deux seules illustrations concernant ce pays sont d'ailleurs celles qui représentent la chasse au loup et à l'ours.

Au lieu d'essayer de décrire objectivement les animaux en question, – l'exception faite de la reproduction des ours et leur hibernation et de quelques renseignements sur la chasse – Thevet procède à une accumulation de superstitions et de proverbes se rapportant aux loups et aux ours. A cet effet, il invoque à nouveau des autorités: Théocrite, Virgile, Pline et d'autres encore, alors que le côté véritablement documentaire disparaît à vue d'oeil. Les loups d'Esclavonie, par exemple, sont non seulement «plus grans & plus cruels qu'en Egypte, ny en Afrique»<sup>25</sup> mais ils

---

<sup>22</sup> *Ibidem*, p. 24.

<sup>23</sup> A ce sujet, lire le très instructif article de F. Lestringant, *Guillaume Postel et l'“obsession turque”*. *Actes du colloque Guillaume Postel, 1581-1981*, Guy Trédaniel Editions de la Maisnie, Paris 1985, pp. 265-298.

<sup>24</sup> Thevet, *Cosmographie* cit., p. 24.

<sup>25</sup> *Ibidem*.

dévoient tant de chair que pendant des jours ils émettent dans l'air des fumées tellement infectes que la respiration des hommes en est rendue difficile; d'où le proverbe, explique Thevet, pour quelqu'un qui est enrôlé qu'il «a vu le Loup». Encore plus douteux est le chapitre sixième, *Des transformacions* qui traite des «loups verouz». Tout en essayant de démontrer l'infondé de telles «fables», Thevet ne peut se défendre de l'impression que «le bruit n'est pas semé sans cause»<sup>26</sup>. Le plaisir de se passionner pour de telles histoires semble primer sur celui de les réfuter. D'autres croyances de la même veine concernent également les ours: ceux-ci aiment le miel car «Il n'y ha meilleur moyen ny remede, pour soulager le cerveau chargé, & les yeus agravez d'humours»<sup>27</sup>.

C'est ainsi que le goût pour le merveilleux prend le pas sur l'intérêt ethnographique du récit de voyage. Il s'avère donc que le grand projet, énoncé dans les liminaires, celui de rechercher la vérité et la connaissance, est loin d'être accompli. L'image des Esclavons donnée par Thevet est à ce point superficielle qu'elle vire au stéréotype et le «sauvage» loin d'être étudié est d'emblée dévalorisé. L'Autre reste inconnu, mais le mérite de l'auteur réside dans sa tentative de goûter un peu de cette diversité offerte à ses yeux.

---

<sup>26</sup> *Ibidem*, p. 27.

<sup>27</sup> *Ibidem*, p. 30.

## Immagini di Puglia in Germania fra Settecento e Ottocento di Teodoro Scamardi\*

Il *Grand tour*, come è noto, finiva a Napoli; là dove, nel Settecento, finiva anche l'Europa. «Et même elle [l'Europa] – scriveva ancora agli inizi dell'Ottocento Auguste Creuzé de Lesser<sup>1</sup> – y finit assez mal. La Calabre, la Sicile, tout le reste c'est de l'Afrique.» Il viaggiatore che, giunto nella capitale del Regno, comunicava agli amici napoletani di voler proseguire il viaggio verso il sud, veniva invitato gentilmente, ma con fermezza, a desistere da tale proponimento; e, per convincerlo, gli raccontavano storie truculenti di briganti di strada e di ammazzamenti. Johann Heinrich Bartels, un viaggiatore di Amburgo in seguito borgomastro della città hanseatica, che visita la Calabria e la Sicilia nei primi anni Novanta del Settecento, riflettendo sulla disinformazione che regnava su queste regioni ne attribuiva la responsabilità, da una parte, alla lontananza e all'inaccessibilità dei luoghi, dall'altra, al fatto che le uniche informazioni che era possibile raccogliere su di esse provenivano dai corrieri postali napoletani, i quali, un po' per rendere interessanti le loro storie, un po' per accentuare l'aura di pericolosità del loro mestiere, e farsene un vanto, diffondevano storie di briganti «nascosti nella boscaglia» intenti a preparare «agguati mortali»<sup>2</sup>. La non conoscenza dei luoghi e dei loro abitanti unita alla fantasia della gente che vi ricamava sopra faceva sì che queste storie, in gran parte inventate, si tra-

---

\* Università degli Studi di Bari.

<sup>1</sup> A. Creuzé de Lesser, *Voyage en Italie et en Sicile, fait en MDCCCI et MDCCCII*, Didot, Paris 1806, p. 96.

<sup>2</sup> J.H. Bartels, *Briefe über Kalabrien und Sizilien*, Johann Christian Diederich, Göttingen 1787, vol. I, pp. 12 s.

sformassero con l'andar del tempo in solidi pregiudizi<sup>3</sup>; pregiudizi che si fondavano in gran parte su topoi classici rilanciati dai nostri umanisti, e che avevano per lo più un'origine italiana, napoletana in particolare. In una memoria per il Re di Napoli l'abate Ferdinando Galiani scriveva, ad esempio, che i mali della Calabria – ma la cosa valeva per qualsiasi altra regione meridionale – erano fondamentalmente tre: la prepotenza dei baroni; la soverchia ricchezza della mano morta; ma anche la «sporcizia», la «miseria», la «salvatichezza», la «ferocia» di quelle città e di quelle popolazioni. Affermazioni analoghe si trovano anche nelle relazioni di viaggio di Maria Giuseppe Galanti; scritti, questi, accessibili in traduzione tedesca<sup>4</sup> che i viaggiatori conoscevano bene, e da cui traevano, più o meno inconsapevolmente, la griglia interpretativa da applicare alla realtà italiana e meridionale. Questi giudizi a volte ferocemente negativi (poi ripresi ed amplificati dalla letteratura odepórica), quasi mai frutto di esperienza diretta, erano piuttosto espressione di un'opinione diffusa fra i circoli più avanzati, tra le stesse élites intellettuali che in quegli anni andavano consumando il distacco antropologico dalla società di origine (Augusto Placanica)<sup>5</sup>. I viaggiatori stranieri si mostravano invece non di rado paradossalmente più liberi da pregiudizi nel rappresentare la situazione delle regioni visitate, tant'è che Domenico Grimaldi, ad esempio, aveva consapevolezza di ciò quando, nel 1780, annotava che, «toltone Napoli, e poche miglia all'interno, il resto del regno è, per così dire, ignoto per quelli oggetti che più interessano la pubblica felicità», e dichiarava di avere «sopra lo stato delle nostre province notizie generali, confuse ed inesatte [...]», e che «per avere qualche piccolo lume bisogna ricorrere agli scrittori stranieri, ed in mezzo alle impertinenze e buggie, che scrivono sopra lo stato del Regno, leggere qual-

---

<sup>3</sup> Ivi, p. 7.

<sup>4</sup> *Joseph Maria Galanti's neue historische und geographische Beschreibung beider Sizilien*, aus dem italienischen übersetzt von C.J. Jagemann, Leipzig bey Stegfried Leprecht Crusius, 1790, 1791, 1793, 1795.

<sup>5</sup> M.G. Galanti, *Giornale di viaggio in Calabria*, a cura di A. Placanica, Società Editrice Napoletana, Napoli 1981, pp. 56-58.

che notizia indigesta sopra le nostre province intorno alle nostre arti, finanze e commercio»<sup>6</sup>.

Negli ultimi decenni del Settecento la prosecuzione del viaggio verso le estreme regioni meridionali stava comunque ormai entrando nelle consuetudini del Viaggio in Italia. Georg Arnold Jacobi (1766-1845), un consigliere governativo di Düsseldorf, che visita il meridione d'Italia nei primi anni Novanta in compagnia del Conte Friedrich Leopold Stolberg (1750-1819), un poeta, letterato, amico di gioventù di Goethe, si fa portavoce di questa nuova sensibilità quando, il 4 maggio 1792, proprio dalla Puglia, da Barletta, scrive che «senza questa seconda parte del viaggio [...] l'idea che avrebbero riportato a casa dell'Italia sarebbe stata oltremodo incompleta»<sup>7</sup>. È la stessa riflessione che, con maggiore autorevolezza, fa Goethe riguardo alla Sicilia («Non è possibile formarsi un'idea dell'Italia senza la Sicilia – La Sicilia è la chiave di tutto»)<sup>8</sup>, ma che all'inizio dell'Ottocento faceva ormai parte del comune sentire<sup>9</sup>. Ma veniamo alla Puglia.

La Puglia potrebbe essere una delle province più felici e più ricche del Regno se solo non fosse così spopolata e povera di industria [...]. [A] Foggia, dove ho pernottato l'ultimo giorno, [...] l'aria è insalubre. Gli abitanti hanno un aspetto gialliccio e i bambini, a causa dell'acqua quasi imbevibile e, già al solo vederla, nauseabonda, sono idropici [...]. Alle porte di Andria si trova un'abazia di benedettini, Madonna d'Andria, il cui abate mi ha accolto con gentilezza non comune [...]. Questi, un uomo dall'aspetto sano e ben pasciuto, oltre che ricchissimo, si è fatto in quattro per compiacermi,

---

<sup>6</sup> F. Venturi (a cura di), *Illuministi italiani*, Ricciardi, Milano-Napoli 1966, t. V, pp. 456 s.

<sup>7</sup> T. Scamardi, *Viaggiatori tedeschi in Puglia nel Settecento*, Schena, Fasano (Br) 1988, p. 339.

<sup>8</sup> J.W. von Goethe, *Viaggio in Italia*, in Id., *Opere*, a cura di V. Santoli, Sansoni, Firenze 1970, p. 382.

<sup>9</sup> Cfr. T. Scamardi, *L'immagine della Sicilia nel primo Ottocento tedesco. Lettere dalla Sicilia di Justus Tommasini (1825)*, in C. Copeta, *Geografie e ambienti. Avanzamenti multidisciplinari*, Cacucci, Bari 2006, pp. 272 s.

senza pretesione, senza invadenza, con bonomia e con gentilezza spontanea [...]. Il clima della Puglia è più caldo di quello di Napoli [...]. Anche i prodotti agricoli sono migliori, soprattutto le olive, più gustose che in altre province e più aromatiche per cui sono molto ricercate e vengono esportate ovunque [...]. Purtroppo v'è penuria d'acqua e vi sono degli anni in cui non piove per sette mesi di seguito tanto che la gente deve ricorrere all'acqua delle cisterne.

I Pugliesi conservano molto delle loro origini greche specialmente nell'intelligenza vivace che si accompagna ad una grande affabilità e ad un forte senso dell'ospitalità. Tutti, giovani e vecchi, hanno una grande predisposizione per l'improvvisazione poetica [...]. I tratti del viso sono più intelligenti di quelli dei Napoletani e mi è parso che rivelassero una maggiore fermezza di carattere. Sono convinta che con un po' di cultura supererebbero in intelligenza tutte le altre province. A causa della loro superstizione e dei loro pregiudizi infantili vivono ora in uno stato di profondo oscurantismo. [...] Mi ha colpito molto il fatto che credano che luterani e protestanti siano due cose diversissime fra loro, e ciò per quella loro avversione nei confronti del dottor Lutero. L'abate, candidamente, mi ha chiesto se fossi protestante, e, udendo che mi riconoscevo in questa confessione, se ne è rallegrato tanto che, prendendomi per mano, mi ha assicurato che ciò gli consentiva di sperare nella mia salvezza.

Questa citazione tratta dalle *Lettere dall'Italia* della Granduchessa Anna Amalie di Sachsen-Weimar-Eisenach (1739-1807), ancora in gran parte inedite<sup>10</sup>, ci offre in sintesi quella che potremmo chiamare la Puglia *in idea* dei Tedeschi all'epoca del *Grand tour*. Quali i tratti caratterizzanti? Una terra ricca, la Puglia, dove tutto cresce in grande abbondanza e con estrema fa-

---

<sup>10</sup> Il manoscritto si trova presso il *Goethe-und Schiller-Archiv* di Weimar. Sinora è stata pubblicata soltanto l'epistola riguardante Ischia e la Puglia (*Anna Amalie, Herzogin zu Sachsen: Briefe über Ischia und Apulien*, in «Goethe», Viermonatsschrift der Goethe-Gesellschaft, Neue Folge des Jahrbuchs, IV. Band, 1939, pp. 112-127). Anna Amalie aveva visitato la Puglia nel 1789 su invito dell'arcivescovo di Taranto Giuseppe Capecepatro da lei conosciuto a

cilità (uno stereotipo, questo, molto diffuso, di origine classica, duro a morire sino a quando le prime inchieste dell'Italia unita non dimostreranno il contrario). Terra poverissima di acqua, siltibonda (altro stereotipo classico), e, verso la fine del Settecento, anche poco popolata (questo è, a detta di molti osservatori stranieri, uno dei motivi del suo degrado). Terra dalla fantasia vivace anche, dove superstizione (pagana) e cristianesimo vanno di pari passo, ma dove la naturale bonomia del carattere impedisce che l'appassionata, talora ingenua, adesione a un credo religioso si trasformi in intolleranza. Un paese, infine, ospitale e generoso. Se a ciò si aggiunge il riferimento alla tarantola che Anna Amalie non nomina, ma che figura in tutti i testi tedeschi, odepocratici e no, che si occupano all'epoca della Puglia, abbiamo con buona approssimazione l'immagine che di questa regione si ha in Germania nel Settecento. E gli itinerari? L'itinerario era unico, e tale resterà in fondo sino ai nostri giorni, e si snodava lungo il litorale adriatico. I mezzi di trasporto, la carrozza o il cavallo, e, a partire dagli anni Settanta dell'Ottocento, il treno.

Quali le motivazioni della riscoperta del sud nella seconda metà del Settecento? Certo, il rinnovato interesse per l'eredità magnogreca promosso dal Winckelmann vi ha la sua parte, e continuerà ad averla, almeno come tributo retorico, anche quando gli interessi culturali e il gusto saranno mutati. C'erano però anche motivazioni di altra natura. Proviamo a elencarne qualcuna. Un interesse storico-politico: rendersi conto di persona come mai

proprio le contrade più fertili della nostra Europa, un tempo così ricche di grandi uomini, ai quali dobbiamo ancora molta della nostra formazione intellettuale e morale, sembrano ripiombate nella primitiva barbarie, e dalle quali non ci giun-

---

Napoli. Cfr. H. Hollmer, *Zwischen Enthusiasmus und Dilettantismus. Die Briefe über Italien der Herzoginmutter Anna Amalia von Sachsen-Weimar-Eisenach*, in K. Heitmann, T. Scamardi (a cura di), *Italienisches Deutschlandbild und deutsches Italienbild im 18. Jahrhundert*, Niemeyer Verlag, Tübingen 1993, pp. 72-83.

gono che racconti incompleti e storie di rozzi uomini primitivi che fanno inorridire l'umanità<sup>11</sup>.

Verificare di persona se i pregiudizi diffusi su queste regioni, a Napoli e in Europa, trovassero un riscontro nella realtà, o non fossero piuttosto menzogne diffuse ad arte; la ricerca del «primitivo» e del «buon selvaggio» nel più ampio contesto del rousseauiano «ritorno alla natura». C'è, però, dell'altro: nell'incontro/scontro con l'alterità meridionale il viaggiatore europeo «civilizzato» cercava la conferma rassicurante di essersi lasciato alle spalle un suo non troppo lontano passato; cosa di cui non doveva poi essere tanto sicuro se il solo confronto con l'alterità rappresentata dai «selvaggi d'Europa» (August von Kotzebue) gli provocava un tale senso di irritazione che per liberarsene aveva bisogno di degradare quella alterità ad oggetto (osceno) di ripulsa, o di innalzarla – e la cosa non cambiava i termini del problema – a oggetto di nostalgia, a una sorta di regressiva utopia del passato.

Il primo a visitare la regione e a fissarne per molto tempo l'immagine in Germania è Johann Hermann von Riedesel barone di Eisenbach di Altenburg (tale il suo titolo completo, 1740-1785) che finirà come plenipotenziario del Re di Prussia a Vienna. Diversamente dal padre, Johann Volbrecht von Riedesel (1696-1757), generale al servizio prussiano, egli alla professione militare preferì, come scrive Carlo Denina in un suo succinto profilo biografico<sup>12</sup>, «la philosophie, la politique, la littérature». Della sua formazione sappiamo poco: da piccolo aveva avuto, secondo l'uso del tempo, una formazione francese, per cui era cresciuto nella lingua e cultura francesi che gli saranno sempre più familiari della lingua e cultura tedesche. L'incontro più importante della sua vita fu certamente l'incontro col Winckelmann avvenuto a Roma nell'ottobre-dicembre del 1762, al quale il baro-

---

<sup>11</sup> Bartels, *op. cit.*, vol. I, p. 4.

<sup>12</sup> C. Denina, *La Prusse littéraire sous Frederic II [...]*, t. III, Rottmann, Berlin 1791.

ne era stato con tutta probabilità raccomandato perché, come Prefetto delle Antichità, gli facesse da guida nella visita dei tesori artistici della città. Da questo incontro occasionale nasce un rapporto d'amicizia destinato a durare nel tempo. Il barone ricco di «gusto e conoscenza»<sup>13</sup>, «dallo spirito sciolto e fino»<sup>14</sup>, entra nel numero, ristrettissimo, dei suoi amici personali<sup>15</sup>. Quando il Riedesel torna in Germania, fra i due inizia una corrispondenza non convenzionale. In seguito sarà lui a incoraggiarlo a ritornare in Italia. Tutto il 1766, sino ai primi del 1767, il Riedesel lo passa a Roma in quotidiano contatto con l'amico antiquario. Nel gennaio del 1767 si reca a Napoli dove frequenta, fra gli altri, lord Hamilton, e dove Winckelmann promette di raggiungerlo. Questa promessa però non verrà mantenuta, così come non verrà mantenuta la promessa di accompagnarlo nel viaggio in Sicilia e nella Magna Grecia. Gli sarà però prodigo di consigli e gli metterà a disposizione le sue amicizie siciliane. Questo viaggio nell'estremo sud della penisola segna dunque il punto di approdo di una vocazione che veniva da lontano. Appena riceve il resoconto della parte siciliana del viaggio, Winckelmann esprime tutto il suo compiacimento e s'impegna a rivedere il manoscritto (ignoriamo però se poi lo abbia fatto davvero) e a scrivere una prefazione qualora, come auspica, si giungesse a una pubblicazione. Il resoconto di viaggio del Riedesel uscirà nel 1771, a tre anni dalla morte del Winckelmann, a Zurigo, presso l'editore Orell, Gebner, Füllin und Comp., col titolo *Reise durch Sizilien und Großgriechenland* [Viaggio attraverso la Sicilia e la Magna Grecia]<sup>16</sup> senza la promessa prefazione e, come richiesto dal Riedesel, senza l'indicazione del nome dell'autore che però chiunque avrebbe potuto intuire dalla dedica all'«amico Winckelmann». In omaggio

---

<sup>13</sup> J.J. Winckelmann, *Briefe*, a cura di v. W. Rehm, Walter De Gruyter, Berlin 1954-1957, vol. III, p. 6.

<sup>14</sup> Ivi, p. 7.

<sup>15</sup> Ivi, p. 96.

<sup>16</sup> Dell'opera esiste un'edizione moderna a cura della Winckelmann-Gesellschaft di Stendal con un'introduzione di Arthur Schulz uscita presso l'Akademie-Verlag di Berlino il 1965.

al Winckelmann il Riedesel scrisse le sue epistole, in tedesco e non in francese, lingua che controllava meglio, e che gli avrebbe anche assicurato una più ampia ricezione. L'opera fu comunque subito tradotta, dapprima, in francese<sup>17</sup>, poi, in inglese<sup>18</sup>, diventando così ben presto lettura obbligata per tutti coloro che, in Europa, s'interessarono alla Sicilia e a quelle regioni che un tempo avevano costituito la Magna Grecia.

Il Riedesel soggiorna in Puglia nel maggio del 1767 (vi giunge il 20 maggio, ma l'8 giugno è già di ritorno a Napoli). L'itinerario si snoda lungo il litorale adriatico: Gallipoli (il Riedesel proviene dalla Calabria), Otranto, Lecce, Brindisi, Ostuni, Monopoli, Polignano, Bari, Barletta, Canne, Cerignola, Bovino. Un viaggio veloce, a tratti frettoloso, appena si accorge che della Magna Grecia in Puglia, come già in Calabria, e diversamente dalla Sicilia, si era conservato ben poco. A Taranto: un «foro rotondo vuotato dalla parte superiore al quale mettevano capo due condutture, l'una per immettervi l'acqua, e l'altra per farla defluire» destinato forse «alla preparazione del colore porpora» di cui si vedrebbero tracce sulle pareti, oltre che «avanzi di terme o bagni rustici»; frammenti di marmo sepolti in terra; «una statua egizia di granito alta due palmi ma così mutilata che non valeva la pena trasportare»<sup>19</sup>; una colonna antica di ordine dorico nella Chiesa dei Pellegrini; resti di un anfiteatro romano come si poteva ricavare dai resti di mura in mattoni secondo l'ordine reticolato; resti di tombe antiche lungo la via Appia nei pressi di Canosa con iscrizioni romane che si riferivano a Traiano e alla conquista della Dacia; resti delle colonne terminali della via Appia a Brindisi. La lente attraverso la quale viene percepita la realtà pugliese è comunque classica. Sulla città moderna si sovrappone, e la sovra-

---

<sup>17</sup> J.H. von Riedesel, *Voyage en Sicile et dans la Grande-Grèce adressé par l'auteur a son ami Winckelmann accompagné de notes du traducteur et d'autres additions interessantes*, François Grasset, Lausanne 1773.

<sup>18</sup> J.H. von Riedesel, *Travels through Sicily and that part of Italy formally called Magna Grecia*, Edward and Charles Dilly, London 1773.

<sup>19</sup> Scamardi, *Viaggiatori tedeschi in Puglia nel Settecento*, cit., p. 96.

sta, la memoria della città greco-romana. Nell'immaginario tedesco del Settecento Taranto è ancora la città della voluttà e dei piaceri sensuali: «Io non so se questa tendenza all'ozio dati dai tempi andati, ovvero è una pigrizia di più recente data: quel che è certo è che la dolcezza e la mollezza del clima unita all'aria dolce che vi si respira eccitano la voluttà»<sup>20</sup>. Ai Tarantini dediti, secondo il topos classico, ai piaceri e alla voluttà Riedesel contrappone l'altro topos classico, quello dei calabresi laboriosi che «han conservato la rozzezza dei costumi dei loro antenati, gli antichi Bruzi»<sup>21</sup>. Altri (Stolberg) utilizzeranno un topos opposto, quello della laboriosità degli antichi Apuli «di cui i Pugliesi odierni sembrano voler emulare la fama»<sup>22</sup>. Le montagne dell'Albania perennemente ricoperte di neve, viste da Otranto, evocano la Grecia.

Brindisi, la romana *Brundisium*, è una tappa importante del viaggio. Grande l'attesa dei viaggiatori, ma altrettanto grande la delusione:

Brindisi un tempo celebre [...], dove si equipaggiavano le flotte, le più formidabili, in cui si preparavano le imprese più importanti, dove esisteva uno dei migliori porti d'Italia, ora non è che un piccolo paese molto mal sano, di circa nove mila anime e la cui rada non può ricevere che le barche dei pescatori ed, a stento, si riconosce la forma e la grandezza dell'antico porto nel mezzo dello stagno sabbioso che il mare ha formato nel suo sito – scrive il Riedesel<sup>23</sup>.

La malaria miete le sue vittime a tutto spiano: «L'aria è malsana durante tutto l'anno, ma nell'estate, in ispecie, è la più dannosa d'Italia, e la guarnigione che si muta ogni tre anni, vi lascia la metà degli uomini»<sup>24</sup>. E davvero la vista che la città offre al visitatore non è delle più esaltanti. «Man mano che ci avvicinam-

---

<sup>20</sup> Ivi, p. 95.

<sup>21</sup> *Ibidem*.

<sup>22</sup> Ivi, p. 283.

<sup>23</sup> Ivi, p. 109.

<sup>24</sup> Ivi, p. 111.

mo a Brindisi, si presentavano regioni di miseria e di desolazione: ch  fa pena vedere li incolta una campagna benedetta dal suolo pi  fertile e dal clima pi  propizio! Gli antichi ed estesi avanzi di un rovinato castello segnano l'entrata nel paese: larghe strade con case rovinate, cortili ricoperti d'erbe, miserabili tugurii appoggiati a vecchie mura e contenenti i pi  squallidi rappresentanti dell'umanit , precedono varie chiese e conventi e poche case abitabili dove 5000 persone sono giornalmente esposte ai lenti ma inevitabili effetti della febbre malarica», annota nel 1789 Carl Ulysses von Salis-Marschlins (1760-1818), uno svizzero studioso di problemi di economia agricola<sup>25</sup>. Anche Friedrich Leopold Stolberg guarda alla Puglia attraverso una lente classica. La Grecia   presente nella vita quotidiana, negli usi e costumi, nei profili greci della gente, nella pettinatura delle donne (capelli a trecce fissati dietro la nuca), nella lingua:

Fra le donne ho visto la vera bellezza greca. Non quella linea dritta che congiunge direttamente il naso con la fronte, una linea che in natura certamente sar  esistita solo come un'eccezione, pi  rara che bella, assunta a criterio estetico dapprima da artisti portati all'esagerazione, poi da dilettanti che li copiavano pappagallescamente. Eppure davvero in molte persone il naso dritto si collega delicatamente con la fronte minuta quasi senza soluzione di continuit <sup>26</sup>.

La religiosit  popolare ricalca riti e credenze greche. La festa del santo patrono   modellata sulla festa che si celebrava in Grecia per l'eroe. Cosi la festa di San Cataldo a Taranto:

Alle porte della citt  era stato innalzato in onore di san Cataldo un palo insaponato per due terzi della sua altezza. In cima al palo era fissata una ruota con prosciutti, polli, bottiglie, formaggi, salumi etc. Dopo molti tentativi andati a vuoto finiti con un ruzzolone a terra, un uomo riusc  ad impossessarsi della ruota. Dalle mura e dalle torri cittadine tutte inghir-

---

<sup>25</sup> Ivi, p. 220.

<sup>26</sup> Scamardi, *Viaggiatori tedeschi in Puglia nel Settecento*, cit., p. 312.

landate di gente accalcata risuonarono sulla piazza urla di gioia. Era come gettare uno sguardo nell'antichità classica<sup>27</sup>.

Così la festa di San Trifone a Montrone:

Davanti alla chiesa erano sistemati sui quattrocento mortaretti ricavati da canne di moschetto a cui, secondo l'usanza del luogo, si dà fuoco in onore del santo, quando questi viene portato in processione da religiosi in pompa magna in uno sventolio di bandiere e con l'accompagnamento di tamburi e fischiotti. La statua in legno rappresenta un guerriero armato di tutto punto: nient'altro che un pupazzo dell'altezza di un bambino. La venerazione che si ha per lui ha preso il posto dell'antico culto degli eroi<sup>28</sup>.

Greco è il senso dell'ospitalità nei confronti dello straniero. Un'ospitalità che, commenta lo Stolberg, si apprezzerrebbe di più, «se solo si astenessero, semplicemente e cordialmente, dai futili atti di omaggio, dalle poco nobili adulazioni e dagli atti di sottomissione, dal pettegolezzo fastidioso ed indiscreto»<sup>29</sup>.

La religione cattolica è intrisa di superstizione pagana. A volte questa propensione del popolino per la superstizione è incoraggiata intenzionalmente da frati e preti che «fanno un abuso vergognoso delle elemosine» (Riedesel a proposito dei pellegrini alla Madonna di Learnachia [= Sanàrica] nei pressi di Otranto) e «inventano», a scopo di lucro, miracoli come la manna di San Nicola:

Per godere della vista di questo miracolo – scrive il Riedesel – bisogna passare la testa in una piccola apertura sita sotto l'altare dove si vede, al lume di una bugia, molto piccola, nel fondo di un buco perpendicolare, di otto o dieci palmi di profondità, delle ossa che galleggiano alla sommità di un'acqua che si fa bere a tutti i buoni credenti, e che ha la proprietà di corro-

---

<sup>27</sup> Ivi, p. 311.

<sup>28</sup> Ivi, p. 295.

<sup>29</sup> Ivi, p. 336.

borare il corpo e l'anima. Il miracolo consiste in ciò che quest'acqua non mai diminuisce e non mai si corrompe all'aria o nelle bottiglie o altri vasi in cui si conserva. Io, seguendo l'uso, passai la mia testa attraverso l'apertura e sentii il rumore che fa l'acqua che cola da un piccolo tubo. Non ci volle altro per convincermi della certezza del miracolo<sup>30</sup>.

Altre volte tutto ciò avviene – e il viaggiatore onestamente lo registra – anche in assenza di una partecipazione interessata da parte dei religiosi:

Stamani, prima della messa, – scrive Georg Arnold Jacobi – un frate carmelitano mi raccontò, fra una presa di tabacco e l'altra, come cosa del tutto ordinaria, quasi banale, che il santo il giorno prima aveva restituito la vista ad un cieco e l'uso delle gambe ad un paralitico. A mezzogiorno, in confidenza, chiesi ulteriori ragguagli ad un religioso del basso clero che mi dava l'aria di persona istruita. Questi mi rassicurò di non sapere di imbrogli in cui fossero implicati dei sacerdoti, e aggiunse che i miracolati erano in genere dei poveracci che dopo il miracolo facevano il giro della città e raccontavano della guarigione miracolosa ricevendo in compenso da mangiare e da bere oltre che elemosine. La malattia di questa brava gente stava, dunque, con ogni probabilità nel desiderare di usufruire di queste opere di bene, e la guarigione nel venirne gratificati<sup>31</sup>.

Nell'immagine della Puglia del Riedesel (ma anche degli altri viaggiatori settecenteschi) non mancano, come si è detto, riferimenti al fenomeno del tarantismo. Questo complesso e contraddittorio fenomeno aveva da sempre interessato gli osservatori non solo stranieri. Le teorie che sul tarantismo circolavano all'epoca possono riassumersi nella teoria controriformista che in questo fenomeno vedeva la possibile azione di spiriti demoniaci, una teoria che aveva trovato il suo massimo difensore e divulga-

---

<sup>30</sup> Ivi, p. 114.

<sup>31</sup> Ivi, p. 358.

tore nel gesuita tedesco padre Athanasius Kircher (1602-1680) nell'opera *Magnes, sive de arte magnetica* (1641) e nella teoria fondata su un'interpretazione medico-sperimentale del fenomeno che aveva trovato la sua sistematizzazione nell'opera di Giorgio Baglivi *Dissertatio de Anatomie, Morsu et effectibus tarantulae* (1704). La posizione del Riedesel si ispira a quest'ultima. Egli parte dalla constatazione della presenza diffusa in Puglia di questo aracnide, e che «tutto quello che se ne racconta è vero, cioè che le persone che ne sono morsicate guariscono per mezzo della danza, e che questa danza deve farsi al suono di un'aria speciale chiamata tarantella»<sup>32</sup>. Egli però non crede che a provocare i sintomi accusati dal «tarantolato» sia davvero il morso della tarantola, e che «l'abitudine e l'immaginazione» vi abbiano una qualche parte<sup>33</sup>. La spiegazione che del fenomeno classificato fra le «malattie isteriche» dà il Riedesel è, in parte, fondata sulla teoria degli umori, in parte, sulla teoria del clima («Il caldo eccessivo, un'aria greve e l'acqua piovana che si guasta nelle cattive cisterne inaspriscono e corrompono gli umori – specie a Taranto dove l'umore salso domina con tanta violenza – abbattano gli spiriti e producono la malinconia, e la perdita dello stomaco»<sup>34</sup>), col sospetto che la manifestazione isterica che colpisce soprattutto le donne sia in un qualche modo in relazione con la repressione sessuale:

A Bari ho visto ballare un'altra che del pari si credeva morsicata dalla tarantola. Era nubile e sembrava di quarant'anni. Mi disse che era il settimo anno che ballava nell'istessa stagione. Non metteva nel ballo né maggiore attività né maggiore passione della precedente. Vi scorsi l'istesso sangue freddo e la vidi dare i suoi ordini ballando suo modo come voleva che ornasse l'appartamento o piuttosto la oscura e misera stamberga in cui si svolgeva la scena: indicò il posto nel quale doveva mettersi lo specchio e quello in cui do-

---

<sup>32</sup> Ivi, p. 120.

<sup>33</sup> Ivi, p. 121.

<sup>34</sup> *Ibidem*.

vevano piazzarsi gli abiti di seta. Ballava come l'altra, mirandosi nello specchio, sebbene fosse brutta come il peccato, e dopo aver ballato sola, prese una ragazza di sedici anni che ballò un pezzo con lei e poscia volle a forza farmi partecipare all'istesso onore. Non mi parve del tutto verosimile che questa disgraziata fosse stata morsicata: attribui piuttosto la sua mania ad uno squilibrio del suo spirito prodotto dalla disperazione di non trovare un amico od un amante alla sua età e con un aspetto così sgradevole<sup>35</sup>.

Analoghe le argomentazioni dello Stolberg. Dopo avere ricordato che della tarantola si dice che col suo morso velenoso provoca una profonda malinconia che finisce talora con la morte e da cui si può guarire solo ballando violentemente. Il tutto comunque non gli sembra credibile anche perché, pur esistendo la tarantola anche in altre parti d'Italia, il fenomeno del tarantismo è limitato alla sola Puglia. Per lo Stolberg il fenomeno va addebitato alla fantasia dei tarantini, o, meglio, delle taratine:

La fantasia a cui, nel bene e nel male, dobbiamo tanto, e che è così vivace negli Italiani, può beffarsi di noi due volte. In molti di coloro che sono stati morsi, l'idea che la malinconia derivi dal morso della tarantola provoca una malinconia vera, e l'illusione che si possa guarire ballando, contribuisce a far nascere il desiderio del ballo e a far sì che questo sortisca un effetto terapeutico positivo. Un movimento violentissimo che ci conclude con uno spossamento sfiibrante è di per sé un ottimo rimedio<sup>36</sup>.

Invano cercheremmo in questa immagine di Puglia di fine Settecento riferimenti alla Puglia medioevale e barocca. Nessun cenno quindi alle cattedrali romaniche, ai castelli federiciani, al barocco leccese: tutte cose che per la sensibilità estetica del tempo erano espressione del «cattivo gusto del tempo della decadenza delle arti»<sup>37</sup>. Dal punto di vista del paesaggio la rappresenta-

---

<sup>35</sup> Ivi, p. 124.

<sup>36</sup> Ivi, p. 316.

<sup>37</sup> Scamardi, *Viaggiatori tedeschi in Puglia nel Settecento*, cit., p. 110. Diversa la sensibilità estetica agli inizi del secolo quando, nel 1717, George

zione della Puglia è molto diversificata. A nord il tavoliere con la grande pianura «circostrita da una parte dal mare, e terminata dal monte Gargano [...] senza ombra e senza acqua [...] dall'apparenza assai uniforme e tranquilla» poco popolata proprio per la carenza di acqua. «Le campagne assomigliano a quelle dell'Africa, e le piante si veggono quasi tutte pallide, ed arse» devastate dalle locuste e dai topi «che vi fanno de' guasti periodici» (Eberhard August Wilhelm Zimmermann)<sup>38</sup>. Paesaggio per lo più pietroso, ad eccezione dei dintorni di Taranto:

L'acqua del Mar piccolo non è così salata come quella del golfo, o dell'acqua di mare in generale perché vi confluiscono molte sorgenti di acqua dolce. Anche quando le onde si increspano, chiazze piatte, rotonde, che i tarantini chiamano occhi di mare, rivelano la presenza di queste sorgenti. Non v'è spettacolo più bello di queste chiazze rotonde, bianche, frammezzo alle onde azzurre del mare agitato, o di quando, al tramonto, fra le increspature purpuree delle onde, essi si trasformano in specchi lucidi che riflettono il color rosa del cielo [...]. Gli ulivi si alternano ai fichi e entrambe le piante raggiungono qui altezze considerevoli. La regione è indescrivibilmente bella. Il Mar piccolo non è mai in tempesta. Brezze tiepide, ma diverse da quelle di Paestum, trasportano, benefiche, i profumi da una riva all'altra, e il verde perenne di queste risalta ancor più fra l'azzurro del mare e l'azzurro di un cielo sempre sereno<sup>39</sup>.

Lo Stolberg, da cui cito, ha sicuramente in mente il passo oraziano dell'*Ode a Settimo* («Ille terrarum mihi paeter omnes / angulus ridet, ubi non Hymetto / mella decedunt diviridique certat / baca Venafro» [Quell'angolo del mondo a me fra tutti / ride, ove il miele vince quel d'Imetto / ed ove come quella di Venafro

---

Berkeley (1685-1753) visita la Puglia e trova «*molto elegante*» la cattedrale di Trani e «*splendida*» la cattedrale di Lecce. A. Cecere, *Viaggiatori inglesi in Puglia nel Settecento*, Schena, Fasano (Br) 1990, rispettivamente pp. 75 e 88.

<sup>38</sup> Ivi, p. 135.

<sup>39</sup> Ivi, p. 304.

/ verde è l'uliva]). Né mancano nelle sue pagine descrizioni di giardini ricchi di mandorleti, di uliveti, di querceti, di vigneti:

Negli orti accanto agli ombrosi carrubi si scorge spesso il fiore purpureo del melograno già vicino a sbocciare; e poi ancora, in grandissima quantità fichi, albicocchi, mandorli e ulivi simili a salici. Abbiamo visto un anfratto, ben coltivato, di grandi proporzioni, chiuso da pareti rocciose basse, simile al letto di un fiume abbandonato. Visto dall'alto esso sembrava ondeggiare come un fiume di fiori e di foglie<sup>40</sup>.

Con Ferdinand Gregorovius nell'Ottocento l'immagine della Puglia si arricchisce di altri tasselli: il passato normanno-svevo, il barocco leccese. È del Gregorovius la definizione di Lecce «Firenze del rococò» ora accolta in tutti i *dépliants* turistici. Questi visita la Puglia alla fine del suo lungo soggiorno italiano, una prima volta, nel 1874 e, una seconda volta, nel 1875. Questo viaggio proprio per il momento in cui si colloca, a ridosso dell'unificazione italiana e nel momento in cui lo storico tedesco sta per lasciare definitivamente l'Italia, diventa l'occasione per una riflessione radicale sulla storia d'Italia in generale, l'incontro mancato col protestantesimo, e sul Mezzogiorno in particolare, su quella che ormai, a partire dall'unità d'Italia, cominciava a configurarsi come la questione meridionale. Il fondale del viaggio non è più, come nel Settecento, l'epoca classica, ma il Medio Evo, l'epoca federiciana. Non a caso il titolo originale del "capitolo" pugliese dei suoi *Wanderjahre in Italien (Anni di pellegrinaggio)* è *Historische apulische Landschaften (Paesaggi storici pugliesi)*. Ciò non è dovuto solo alle competenze professionali del Gregorovius storico del Medio, ma anche al fatto che le sue note di viaggio si collocano nel contesto di una battaglia politico-culturale, il *Kulturkampf* bismarckiano (le pagine pugliesi, prima di venire pubblicate in volume, erano uscite nel quotidiano di Augusta «Allgemeine Zeitung» fra l'ottobre del 1874 e l'ottobre dell'anno successivo)<sup>41</sup>. Rievocando la Puglia federiciana Gregorovius in-

---

<sup>40</sup> Ivi, p. 348.

<sup>41</sup> Cfr. T. Scamardi, *La Puglia nella letteratura di viaggio tedesca. J.H. Riedesel-F.L. Stoberg-F. Gregorovius*, Milella, Lecce 1987, pp. 94 ss.

tende riproporre un momento particolare della storia d'Italia che vede operante Federico II, il «signore di Puglia» (Walther von der Vogelweide), contrapposto al Papato. I riferimenti alla situazione contemporanea sono numerosi e trasparenti e nell'articolo su Andria diventano diretti. Nell'avvenuta unificazione nazionale Gregorovius vede l'avverarsi del sogno del grande svevo e nel suo fallimento in riferimento alla questione meridionale la conseguenza del persistere dell'incidenza della Chiesa cattolica sul tessuto sociale, una Chiesa che si "accorda" coi nuovi governanti in un quadro di sostanziale immobilismo sociale. Lo storico tedesco conosce bene la pubblicistica meridionalista del tempo (utilizza ampiamente *Le lettere meridionali* di Pasquale Villari che erano uscite nell'«Opinione» di Firenze nel 1875), ma le sue riflessioni sono soprattutto il frutto di una conoscenza diretta della situazione italiana e della sua storia. Popolo di contadini, povero, profondamente legato alle sue tradizioni religiose, superstizioso, il popolo pugliese è sfruttato da preti senza scrupoli. Nell'articolo su Monte Sant'Angelo Gregorovius ci offre uno squarcio impressionante sulla religiosità popolare. Già all'ingresso della grotta «una torma di sciancati, di storpi, di pitocchi» fa una ressa indescrivibile «levando alte grida» mentre all'interno prospera un commercio di «amuleti, medaglie, corone del rosario, rami di pino, conchiglie a mucchi, immagini rozzissime»<sup>42</sup>.

E ancora:

Folte schiere di pellegrini che circondati da incerta e fioca luce parevano spiriti, gremivano le scale di marmo, e che dalla chiesa mette su alla grotta. Si spingevano e spingevano per salire, o stavano fermi, o anche ginocchioni. Nell'oscuro fondo della spelonca, sull'altare coperto di porpora, ardevano candele, che irradiavano la bianca figura dell'arcangelo, il quale pareva battesse le ali. Un sacerdote con chiericcozzo si muoveva in qua e là, innanzi all'altare, compiendo fantastici inchini e genuflessioni. I preti in chiesa cantavano con sten-

---

<sup>42</sup> Ivi, p. 123.

torea voce, e di laggiù venivano pure a ondate gli accordi dell'organo. Le ombrose volte della chiesa, di sopra la gola oscura della caverna, il bagliore tremolante che ne pioveva fuori, la solennità de' canti e de' suoni, quella calca di gente silenziosa, mutola: tutta questa vita misteriosa e sotterranea produceva un'impressione che non si lascia esprimere con parole. Si sarebbe potuto credere che fosse nient'altro che un sogno<sup>43</sup>.

La “steppa pugliese”, il tavoliere, si presenta al Gregorovius come una distesa affatto priva di alberi in cui fanno spicco le lunghe aste del finocchio selvatico con le sue corone di graziosi mazzolini di fiori giallo-oro:

Le condizioni primitive di una vita pastorale si mantennero qui attraverso i secoli. Rimaste come uno stato di natura quasi immutate, si accompagnarono con tutti i rivolgimenti, con tutte le trasformazioni politiche e sociali d'Italia, e durano ancora oggidi le medesime<sup>44</sup>.

Nelle pagine del Gregorovius paesaggio naturale e paesaggio storico sono perfettamente fusi. In viaggio verso Manfredonia, nel cuore del tavoliere, il Gregorovius, preso dalla bellezza del paesaggio, ce ne dà una descrizione impressionistica:

Dal lato del Gargano e giù innanzi, verso Manfredonia, il Tavoliere è quasi privo affatto di alberi. Il finocchio selvatico dalle lunghe aste, coronate dei loro graziosi mazzolini di fiori color giallo oro, ha preso il posto degli alberi e degli arbusti. Qui, come nella campagna romana, lussureggiano pure l'asfodelo, il caglio, la mente e tutte quelle piante aromatiche tanto predilette dal bestiame. In alcuni punti era come un mare flessuoso e ondeggiante di fiori<sup>45</sup>.

---

<sup>43</sup> Ivi, p. 124.

<sup>44</sup> T. Scamardi, *Viaggiatori tedeschi in Puglia nell'Ottocento*, Schena, Fasano (Br) 1993, p. 86.

<sup>45</sup> Ivi, p. 85.

«L'impazienza di vedere il mare – scrive il Gregorovius – ed insieme il segno desiderato del nostro viaggio cresceva in noi a misura che il freddo si faceva più acuto e il vento impetuoso sempre più ci estenuava [...]. Lì davanti ci stava il mare, le tinte e i toni del quale, il nero più fitto, il verde più cupo e il cilestre, erano oscuri eppure ardenti così che il descriverli non è possibile», e poi al cospetto del golfo di Manfredonia ecco lo “slittamento” dal paesaggio naturale al paesaggio storico: «Allora con giubilo gridammo i nomi di Manfredi e di Manfredonia!»<sup>46</sup>. Questi corti circuiti di cui sono ricche le pagine pugliesi dei *Wanderjahre* costituiscono un dato specifico del paesaggio italiano: è, questo, il magnetismo della storia di cui sono intrisi i luoghi italiani, lo shock magnetico che gli fa avvertire come per folgorazione l'«alito del passato»:

Tempi e culture, scomparse da secoli, mandano da' loro monumenti una elettrica potenza: è il magnetismo della storia. Qui nulla di nebbioso, nulla di romantico come nel settentrione. Ogni avvenimento si disegna dinanzi alla fantasia netto, limpido, tranquillo, come le linee cilestri e il porporino delle montagne laggiù, nel lontano orizzonte<sup>47</sup>.

Ma la Puglia del Gregorovius non è, naturalmente, soltanto memoria storica, è anche natura mediterranea:

È proprio un diletto – egli scrive, riferendosi alla campagna intorno a Castel del Monte – l'attraversare a cavallo queste incolte e solitarie campagne, il poter respirare le balsamiche aure di maggio, tutte impregnate del profumo di mille fiori, e il vedere laggiù in fondo scintillare l'azzurro cupo del mare, e al di sopra il cielo etereo e trasparente che stringe in un amplesso mare e terra. Qui Elio lancia davvero dardi infiammati! I quali però, nel maggio almeno, non hanno forza di offendere. La luce di questo cielo, quasi vino spumante,

---

<sup>46</sup> Ivi, pp. 91 s.

<sup>47</sup> Ivi, p. 68.

inebria l'animo: la si gusta, la si sorbisce avidamente: spazza via dallo spirito le nebbie, quelle morbose esalazioni che negli uomini del Settentrione sono cagione di cupe e misteriose disposizioni, la noia dell'esistenza, il dolore universale, l'umor disperato e pessimista – vero tormento dell'immaginazione! La luce è gioia<sup>48</sup>.

Col Gregorovius, si è detto, entra nell'idea di Puglia in Germania anche la questione meridionale, la Puglia come icona del meridione. E la situazione di Andria diventa esemplare della condizione dei ceti popolari del Meridione:

Passeggiando per la città siamo stati perseguitati dagli accattoni. Ho dato loro una lira da spartirsi e ben presto ci sono cresciuti intorno, come se uscissero dal suolo, storpi, vecchie, fanciulli e fanciulle tutti cenciosi; vista spaventosa come mai non avevo visto altrove. Quei poveri strillavano, c'inseguivano e aumentavano sempre più strada facendo. Ci siamo rifugiati in una chiesa e siamo saliti sulla cupola per osservare il panorama del paesaggio; ma quelle centinaia di uomini stavano giù e chiedevano l'elemosina schiamazzando. Volendo poi raggiungere la nostra vettura che ci attendeva alla porta d'un'osteria, lo sciame ci ha inseguito fin là; era un intero popolo di cenciosi, un tumulto indescrivibile. Mariano ha avuto la buona idea di liberare la vettura buttando loro monete di rame di cui aveva fatto provvista per alcuni franchi. Così siamo scappati da quella folla di mendicanti che gridavano e baruffavano. Quale quadro della miseria nell'Italia meridionale ci è stato scoperto!<sup>49</sup>

Gregorovius non si limita però alla denuncia; ne analizza le cause attribuendo la responsabilità di quella miseria al permanere di strutture feudali, al potere oppressivo esercitato sui ceti popolari per secoli da preti e baroni:

---

<sup>48</sup> Ivi, p. 160.

<sup>49</sup> F. Gregorovius, *Römische Tagebücher*, a cura di V. Friedrich Althaus, Verlag der J.G. Cotta'sche Buchhandlung, Stuttgart 1892, pp. 585 s.

Il barone e gli alleati suoi, i preti, erano vere sanguisughe del popolo. Essi si dividono la proprietà fondiaria: quasi più della metà del territorio di Andria era in possesso della mano morta. I baroni sono infine scomparsi. Ed anche la proprietà ecclesiastica è stata in gran parte venduta. Però codesti mutamenti sono stati benefici di cui non si sono realmente avvantaggiati che alcuni proprietari, quelli, cioè, ricchi abbastanza per comprare i beni messi in vendita. Un ceto di contadini indipendenti e proprietari non si è creato. Le condizioni sono rimaste le stesse di prima: pochi possidenti, e stuoli infiniti di coloni e salariati<sup>50</sup>.

Nel corso del secondo Ottocento si recupera alla consapevolezza storica e all'immagine di Puglia in Germania anche il ruolo che essa ha avuto nel Medio Evo nei rapporti con l'Oriente. «La sua costa adriatica, nel medio evo – scrive nel 1900 lo storico dell'arte Paul Schubring (1869-1935) – è stata non meno di Venezia e Ravenna, un ponte fra l'Oriente e l'Occidente, un rendez-vous di questi due mondi.»<sup>51</sup> Ed è sempre lo Schubring che nei suoi articoli per la «Frankfurter Zeitung» sottolinea la centralità di questa regione all'epoca delle crociate quando i grandi lazzaretti di Trani e di Barletta accoglievano i Crociati infermi di ritorno dalla Terra Santa. Alla fine dell'Ottocento il barocco è ormai definitivamente acquisito alla sensibilità artistica: «La cattedrale Santa Croce, San Domenico [siamo a Lecce] – scrive lo Schubring – presentano facciate in cui un arguto giuoco di fantasia risveglia pensieri pittorici più che architettonici»<sup>52</sup>. E a proposito del duomo di Bitonto: «Esso offre la più chiara idea di quelle costruzioni lombardo-bizantine [...]. All'esterno risalta lo splendido corridoio de' matronei, la cui favolistica animalesca, selvaggiamente fantastica, bene illustra il capriccio inventivo di quel tempo»<sup>53</sup>. Nelle sue note di viaggio lo Schubring evoca, an-

---

<sup>50</sup> Ivi, p. 141.

<sup>51</sup> Ivi, p. 285.

<sup>52</sup> Ivi, p. 298.

<sup>53</sup> Ivi, p. 303.

che se solo per accenni, un ulteriore tassello germanico, la presenza longobarda in Puglia, di quei Longobardi che, salvo una breve interruzione all'epoca dell'imperatore Costante II, avevano governato la regione dal 605, quando Arechis I occupa l'intera Apulia, all'anno 888, che vede la sconfitta del principe longobardo Aione e il ritorno dei bizantini. Dal punto di vista del paesaggio la Puglia dello Schubring è una regione posta a mezza strada tra il Mezzogiorno e l'Oriente. Non è però questa la prima volta che un certo paesaggio pugliese viene associato all'Oriente. Già Justus Tommasini, un viaggiatore del primo Ottocento, a proposito del paesaggio leccese aveva scritto:

Le case gialle, i tetti piatti, i campanili slanciati: il tutto immerso nella luce della sera che conferiva alla città un aspetto orientale. Bastava solo che uno s'immaginasse un bosco di alberi da frutta intorno alla città per avere l'impressione di trovarsi di fronte a Damasco dalle pendici dell'Antilibano<sup>54</sup>.

Ma torniamo alle pagine dello Schubring. A nord – egli scrive – dominano «grandi steppe, aride e basse catene di monti, unico albero l'ulivo, case di forma cubica, bianche e rosa, colori puramente chiari, sotto l'azzurra trasparenza del cielo»<sup>55</sup>: una prateria che si colora di tratti romantici quando di tanto in tanto compare, fantasma fugace, bruno e seminudo, un pastore a cavallo. Sulle coste ancora battute dalla malaria si stagliano, isolate, case a cubo luminosamente bianche. Nelle notte stellate la purezza intensa del cielo evoca l'Oriente. Anche lo Schubring non manca di evocare le condizioni di miseria della popolazione e non risparmia le sue critiche al governo in carica:

Il paese qui geme affannosamente sotto il peso di spaventevoli tasse. Le imposte dirette, massime quelle sulla ricchezza mobile, sono sproporzionatamente alte. Ma soprattutto le indirette gravano in particolar modo, come una maledizione, sulla popolazione povera. Infatti per ogni bottiglia

---

<sup>54</sup> Ivi, pp. 34 s.

<sup>55</sup> Ivi, p. 292.

di vino si debbono pagare 12 centesimi di gabella comunale, e il pane quotidiano non può introdursi senza dazio [...]. Spesso i contadini fanno tre quarti d'ora di corsa verso il mare con l'intento di risparmiare pochi grammi di sale per i maccheroni che vengon cotti nell'acqua marina [...]. Lo Stato ha fatto poco per migliorare la tecnica agricola, e riguadagnare terre paludose e malariche con la piantagione di alberi, con l'imboschimento di terreni poveri e privi d'acqua. L'antico sistema del subaffitto fa poi sì che l'ultimo fittavolo guadagni pochissimo lavorando molto<sup>56</sup>.

La Grecia salentina entra nell'immaginario tedesco attraverso le pagine di un filologo dell'università di Graz, Gustav Meyer, che visita la Puglia nel 1890. Giunge in Puglia, a Brindisi, via mare, avendo preferito lasciarsi «cullare dal mare Adriatico al carcere di un incomodo coupé di prima classe sulla ferrovia»<sup>57</sup>. I suoi toni sono idilliaci. Il Meyer appartiene a quella sorta di viaggiatori che hanno un'incrollabile prevenzione positiva nei confronti del paese visitato, un'ottica che gli deriva in parte dalla sua formazione di filologo classico comunque innamorato di tutto ciò che evoca la Grecia, in parte da una certa bonomia un po' ingenua quale dato caratteriale. Ecco la sua descrizione del paesaggio pugliese dal castello di Oria:

Tutta la città mi sembrò un immenso e rigoglioso giardino di una ricchezza indescrivibile. La tinta grigio argentea degli ulivi faceva contrasto con le foglie verdi scure degli aranceti, tra le quali scintillavano frutti color d'oro. In mezzo a quell'oceano di verde facevano capolino numerosi villaggi, con le case bianche e quadrate a tetti piani, e le molte ville che sembravano galleggiare come bianche vele su flutti oscuri. Esse si prolungano, per dir così all'infinito verso l'Oriente, dove nel lontano orizzonte si disegna il profilo di Brindisi e splende l'azzurra striscia dell'Adriatico<sup>58</sup>.

---

<sup>56</sup> Ivi, pp. 299 s.

<sup>57</sup> Ivi, p. 249.

<sup>58</sup> Ivi, p. 254.

Pur incantato dal «sorriso di un cielo greco, azzurro, senza nubi e senza affanni»<sup>59</sup>, il Meyer ha comunque occhi per vedere le condizioni di miseria dei ceti popolari. E così anche nelle sue pagine la questione meridionale s'intrufola attraverso la «figura sparuta» di un giovane messapo delle parti di San Cataldo «divorato dalle febbri malariche»<sup>60</sup>. E quando, poco dopo, s'intrattiene col guardiano del faro, un romagnolo che la sorte, chi sa come, ha fatto approdare nel Salento, il Meyer propone per bocca del romagnolo una sua partecipata quanto sbrigativa proposta di soluzione della questione meridionale: «Questi contadini sono della brava gente; ché, se così non fosse, prenderebbero la zappa con la quale lavorano la terra e la darebbero in testa ai proprietari»<sup>61</sup>.

Giunti alla fine di questa veloce rassegna di testi odepóricos tedeschi fra Sette e Ottocento, quali conclusioni trarne? La Puglia *in idea* dei Tedeschi si forma e si consolida fra Sette e Ottocento come terra delle memorie classiche che conserva traccia del suo passato magnogreco negli usi e costumi, nelle forme della religiosità popolare, nei profili del volto della gente, nell'acconciatura dei capelli delle donne, nella lingua, nel senso dell'ospitalità, ma anche come terra degli Svevi e dei Normanni di cui restano visibili nel paesaggio pugliese castelli e cattedrali. Nel nostro secolo il turismo di massa, a partire dagli anni Sessanta, coi suoi rituali, coi suoi nuovi itinerari ormai allargato a tutta la popolazione e non limitato solo a una classe di aristocratici, com'era all'epoca del Grand tour a cui, nel corso dell'Ottocento si era aggiunta la borghesia benestante, rinnoverà solo in parte questa immagine. I castelli federiciani e le cattedrali normanne continueranno a essere il motivo di maggiore attrazione, accanto al mare, per i turisti tedeschi di oggi. E anche il modello dei racconti dei grandi viaggiatori del passato attenti alla realtà politica e sociale della regione continuerà a influenzare gli estensori delle guide turistiche dei nostri giorni. Tant'è che negli anni Settanta e nei primi anni Ottanta del Novecento nelle guide turistiche e nei libri di viaggio

---

<sup>59</sup> Ivi, p. 274.

<sup>60</sup> Ivi, p. 260.

<sup>61</sup> *Ibidem*.

tedeschi fa la sua apparizione quello che si potrebbe chiamare il turismo politico. Giornalisti-sociologi visitano il Tavoliere, le Murge o il Salento per studiare i rapporti sociali e le condizioni di vita e di lavoro dei braccianti agricoli e dei contadini o condurre inchieste su fatti di cronaca, inchieste che, più o meno intenzionalmente, nell'epoca delle comunicazioni di massa possono influenzare, positivamente o negativamente, i flussi turistici<sup>62</sup>.

---

<sup>62</sup> Cfr. T. Scamardi, *L'immagine della Puglia in Germania all'epoca del turismo di massa*, in «Italienisch. Zeitschrift für italienische Sprache und Literatur» (Diesterweg, Frankfurt/Main), novembre 1996, n. 36, pp. 56-68.



## Il confronto di due sfere sociali e culturali nel romanzo *Zimsko ljetovanje* di Vladan Desnica di Mario Liguori \*

### *Il romanzo*

*Zimsko ljetovanje* è ambientato negli anni Quaranta del XX secolo. Nell'ottobre del 1943, un gruppo di cittadini di Zara abbandona la città adriatica dilaniata dai bombardamenti e trova riparo nel vicino entroterra, nel villaggio di Smiljevci. I componenti di questo piccolo gruppo di profughi sono magistralmente descritti dalla penna di Desnica all'inizio del romanzo:

Il gruppo era formato da alcune famiglie del ceto medio. C'era il rilegatore Narcizo Golob, un omino accompagnato da una donna sterile, la šjora Tereza, e da due ragazzini avuti nel primo matrimonio; Ante Morić, commerciante di diverse mercanzie, vedovo accompagnato dalla non più giovane figlia Marijana; il barbiere Ernesto Doner, con la piccola moglie bionda Lizeta e un bambino nel passeggino; la sarta bruna Anita Kresoević con un ricciolo decorativo incollato sulla fronte (retaggio della moda di un tempo e ricordo dei successi giovanili), e la nipotina Lina, orfana a suo carico, giovane e magra biondina, come si usava dire, di aspetto nordico. L'unico solitario della colonia era il šjor Karlo, pensionato, ex ragioniere capo del comune.

Durante la permanenza a Smiljevci, i profughi fanno conoscenza con i contadini del luogo e vivono una serie di avventure; essi riescono ad avere un discreto dialogo con il più in gamba dei contadini, Ićan, ma commettono anche fatali errori di valutazione (così, ad esempio, considerano il contadino Milenko un bra-

---

\* Università di Novi Sad.

v'uomo, per poi scoprire che in realtà è il mandante di un terribile omicidio).

Man mano che ci si avvicina alla conclusione, aumenta il tasso di drammaticità degli eventi: nei capitoli finali, a Smiljevci si verificano una serie di omicidi che i profughi di Zara non riescono a spiegarsi. Il romanzo si chiude con la straziante vicenda della morte della figlioletta di Ernesto e Lizeta, uccisa dal maiale di Ićan, al quale questi ha dato il nome di Migud.

### *Tem*

Il tema principale del romanzo *Zimsko ljetovanje* è certamente il confronto di due culture adriatiche e balcaniche, l'una urbana e l'altra rurale, l'una di mare e l'altra di terra. Questo confronto si realizza sul piano culturale, linguistico e strutturale<sup>1</sup>. Secondo Slađana Stojanović, *Zimsko ljetovanje* è «un romanzo-ossimoro, in quanto esprime il contrasto tra due ambienti tenuti insieme a forza dalla guerra: urbano e rurale, [...] italiano e serbo, cattolico e ortodosso»<sup>2</sup>. Nel villaggio di Smiljevci, i profughi

---

<sup>1</sup> La struttura di quest'opera è stata severamente criticata da alcuni studiosi. Secondo Živko Jeličić, Desnica avrebbe strutturato in modo superficiale *Zimsko ljetovanje*, fornendo scarsi elementi per poter giudicare il romanzo nel suo complesso (Ž. Jeličić, «*Zimsko ljetovanje*» *Vladana Desnice*, Hrvatsko kolo, III god., Zagreb 1950, pp. 549-555). Ora, è vero che a volte Desnica dice molto poco di alcuni personaggi, però quei pochi elementi bastano al lettore per farsi un'idea del personaggio. Quello che sfuggì a Jeličić, come ad altri critici del suo tempo (una critica simile a quella di Jeličić è stata mossa da Marin Franičević in: M. Franičević, «*Zimsko ljetovanje*» *Vladana Desnice*, Republika, VI god., knj. II, brojevi 7-12, Zagreb 1950, pp. 456-457), è la capacità di Desnica di produrre una sorta di scrittura impressionistica, dal momento che l'autore ci offre una serie di autentiche «pennellate», che colgono i personaggi a volte solo con una battuta o con una frase. Forse è questa una delle caratteristiche più importanti di Vladan Desnica: la capacità di descrivere i personaggi attraverso una serie di particolari apparentemente irrilevanti anziché attraverso una descrizione articolata.

<sup>2</sup> S. Stojanović, *Roman-Oksimoron. Postupak kontrasta u Zimskom ljetovanju Vladana Desnice*, «Književnost», god. 49, knj. 100, sv. 3/5, Beograd, 1995, str. 425.

zaratini provano ad ambientarsi nel nuovo contesto rurale, in un ambiente molto vicino ma nello stesso tempo lontanissimo. Quell'ambiente è duro, difficile e drammatico, arretrato e primitivo. I rozzi contadini sono piccoli uomini incapaci di evolversi, insensibili a tutto quanto di buono sappia produrre il mondo civilizzato, e nello stesso tempo smalizati e scaltri, dotati di quella furbizia che deriva dall'istinto di sopravvivenza e abili a sfruttare le disgrazie altrui. Dal canto loro, gli zaratini sono descritti come dei piccoli borghesi abituati a vivere da sempre in un ambiente cittadino chiuso al mondo circostante, sia esso il mare o l'entroterra. Sul confronto di queste due sfere sociali e culturali, Desnica costruisce l'intero romanzo.

Il secondo importante tema di quest'opera letteraria è un evento che ha interessato spesso, nel corso dei secoli, le coste dell'Adriatico: la guerra, o meglio il tempo di guerra, dal momento che la guerra intesa come scontro armato è presente solo all'inizio del romanzo. A tal proposito, Zlatko Posavac ha negato che la guerra sia un tema del romanzo, in quanto Desnica si concentra soprattutto sugli avvenimenti di Smiljevci<sup>3</sup>. Ma quest'idea sembra difficilmente sostenibile, dal momento che, durante il breve viaggio verso Smiljevci, i profughi assistono a crude immagini di distruzione, che testimoniano di una tragedia veramente accaduta. Secondo fonti sicure, durante la seconda guerra mondiale «Zara viene bombardata addirittura 72 volte dagli alleati, meritandosi il soprannome di *Dresda dell'Adriatico*. L'esodo degli Italiani è pressoché totale»<sup>4</sup>.

Nel terzo capitolo, gli aerei sganciano le loro bombe su Zara. Dopo il passaggio degli aerei, la bella giornata di sole si è trasformata in un inferno: l'aria è irrespirabile, tutto tace, gli uomini sono sconvolti, dappertutto è cenere, i palazzi di Zara sono stati abbattuti. Queste esperienze paurose – che si possono considerare una costante nella storia adriatica e balcanica – s'imprimeranno indelebilmente nella memoria dei profughi.

---

<sup>3</sup> Z. Posavac, «*Zimsko ljetovanje*» Vladana Desnice, Zagreb 1963.

<sup>4</sup> Fonte: <http://it.wikipedia.org/wiki/Zara>.

D'altra parte, è vero che Desnica si concentra sui personaggi e sugli avvenimenti di Smiljevci. Quando sceglie l'entroterra adriatico come luogo in cui si verificano tutti gli avvenimenti, l'autore intende proprio mostrare l'impatto che la guerra ha sugli uomini colti nei piccoli gesti di vita quotidiana. Ma sperimentare le durezza di questo entroterra, ai tempi della seconda guerra mondiale, significava anche adempiere doveri inusuali: quando sono chiamati a prestare giuramento ai Cetnici del vojvoda Dule, i profughi ubbidiscono, ma con tristezza e costernazione davanti a quella manifestazione di entusiasmo nei confronti della guerra.

Da un'attenta analisi del confronto tra contadini e cittadini, si evince che i primi riescono a interpretare la vita molto meglio dei secondi: davanti alle domande del šjor Karlo che chiede spiegazioni per la morte del nipote di Gličo, i contadini rispondono all'apparenza banalmente, ma in realtà saggiamente, che in questo mondo tutto è possibile. Chi ha voluto vedere in *Zimsko ljetovanje* un romanzo anti-contadino è servito, perché con quest'opera Desnica descrive anche i lati positivi del mondo rurale, come la concretezza dei contadini.

### *Personaggi*

In questo romanzo, l'autore ha voluto presentare, anziché una serie di protagonisti, due gruppi di personaggi. Per questo motivo, il romanzo è privo di un solo protagonista, e in esso l'elemento più importante è il rapporto tra zaratini e contadini.

Se osservato attraverso le caratteristiche dei suoi personaggi, *Zimsko ljetovanje* è un romanzo atipico, in quanto privo di un eroe o di un personaggio principale<sup>5</sup>. Ciò detto, va sottolineato

---

<sup>5</sup> A tal proposito, mi sembra giusta l'osservazione di Stanko Korać, per il quale *Zimsko ljetovanje* è un romanzo con il protagonista collettivo, perché presenta sempre azioni, punti di vista, sentimenti, disposizioni che appartengono al gruppo, alla collettività umana (S. Korać, *Svijet, ljudi i realizam Vladana Desnice*, Beograd 1972, p. 120).

che alcuni personaggi del romanzo sono più presenti, ovvero possono essere definiti rappresentanti dei due gruppi. Certamente il šjor Karlo e Ićan sono i personaggi ai quali Desnica ha dedicato più attenzione. Il šjor Karlo è il più anziano tra i profughi di Zara, un uomo sincero, corretto e generoso, che in diversi momenti viene presentato come un utopista dalla mentalità provinciale<sup>6</sup>. Tra i contadini, Ićan è il personaggio più interessante; non è arrogante come gli altri contadini, e per questo i profughi lo rispettano. Abile tutt'fare del villaggio, Ićan nello stesso tempo subisce gli eventi senza opporsi ed è bravo a sfruttare tutte le opportunità che gli capitano. Quando dice al šjor Karlo «So che siamo, a parte il battesimo, come delle bestie. Siamo colpevoli – non lo nego. Ma anche gli altri lo sono [...]. Chi si preoccupa di noi, chi ci prende in considerazione – a parte le occasioni in cui gli serviamo?», allora Ićan pone una questione annosa, la questione contadina, che nel secondo dopoguerra è ancora irrisolta: la campagna del retroterra morlacco rappresenta il destino di tutta la campagna balcanica, che anche il regime socialista jugoslavo abbandonerà a se stessa<sup>7</sup>. Ićan è il contadino che si fa portavoce dei problemi del villaggio, il che ci induce ad affermare, provocatoriamente, che questo personaggio a volte parli come il capo di un partito contadino – e sappiamo che i partiti contadini, nella prima metà del XX secolo, giocarono un ruolo non secondario nella vita politica e sociale degli Stati dell'Europa sud-orientale e balcanica<sup>8</sup>.

---

<sup>6</sup> Quando Mirko, il nipote del buon Glico, verrà brutalmente assassinato, šjor Karlo chiederà a tutti «zašto?». Questo interrogativo testimonia dell'ingenuità di chi è abituato a vivere nel contesto chiuso di una piccola città come Zara. Secondo Petar Džadžić, l'interrogativo posto da šjor Karlo sarebbe un monito per tutti, perché in tempo di guerra, e in generale nelle difficoltà, per nessuno è facile vivere (P. Džadžić, *Iz dana u dan*, Novi Sad 1962, pp. 53-55).

<sup>7</sup> Non deve stupire il lettore l'accenno a tante questioni diverse in questo romanzo, considerato che Desnica era un intellettuale in grado di trattare con padronanza molte questioni.

<sup>8</sup> Altri personaggi sono marginali e descritti in modo superficiale: a parte Ernesto e Lizeta, anch'essi profughi zaratini, troviamo Federale, Vitaliano

## Lingua

Il confronto tra due sfere socio-culturali molto diverse è evidente anche nella lingua dei protagonisti. I profughi di Zara usano spesso espressioni italiane che risultano affettate, ma a volte anche spontanee, nei momenti di tensione, collera o felicità. Nelle occasioni in cui bisogna commentare un avvenimento importante, gli zaratini si esprimono in una lingua che i contadini non conoscono. Pertanto, ritengo che esprimersi in italiano sia molto più di un vezzo; piuttosto, è il desiderio di evitare il dialogo, il modo più immediato per non sentirsi legati ai contadini. Gli abitanti di Smiljevci, dal canto loro, usano un linguaggio spesso contorto, a volte incomprensibile agli zaratini, o si esprimono con frasi fatte, proverbi, espressioni generiche dietro cui nascondono i propri reali pensieri.

La lingua che l'autore usa per descrivere gli eventi è chiara e spontanea. Intellettuale poliedrico, poliglotta, giurista, filosofo e musicista, Desnica riceveva dai vari campi della cultura una forza dell'espressione linguistica che faceva di lui uno degli scrittori più importanti nel panorama della letteratura jugoslava<sup>9</sup>. Tutti

---

Bogdani, Eulalia Grimaldello, Mile Plačidrug, la popadija, Drago ecc. Questi personaggi rappresentano il mondo che vive al di fuori del confronto tra zaratini e contadini, e pertanto Desnica ricorre spesso a dei luoghi comuni per tratteggiarne il carattere. Un esempio di questa superficialità, che a mio parere è uno dei rari limiti del romanzo, si trova nel capitolo XV, e riguarda Eulalia Grimaldello. Arrivata da Napoli, questa donna ravviva un po' l'ambiente del villaggio con l'amore, la musica, e lo zabaione. Eulalia rappresenta lo stereotipo dell'italiano meridionale frivolo, amante della bella vita, ma poco concreto. Nei suoi rapporti solo indiretti con l'Italia meridionale, evidentemente Desnica si era fatto quest'idea stereotipata di quel luogo lontano.

<sup>9</sup> Secondo le informazioni fornite da Simmons [C. Simmons, *Vladan Desnica*, Dictionary of Literary Biography: South Slavic writers since World War II, 181 (1997), pp. 54-58], il padre di Vladan Desnica, Uros, era un noto avvocato. Suo nonno, Vladimir, era stato uomo politico di grande influenza. Vladan Desnica studiò giurisprudenza a Zagabria e a Parigi, laureandosi a Zagabria nel 1930. Nel 1945 si trasferì a Zagabria, dove lavorò come capo della divisione legale del Ministero delle finanze fino al 1950, quando si dimise per dedicarsi completamente all'attività di scrittore.

i critici letterari che hanno valutato le opere di Desnica, e persino i suoi detrattori, hanno riconosciuto a questo autore un grande talento nella scrittura<sup>10</sup>.

### *Conclusion*

Alla fine di questa sintetica analisi, mi sento di poter concludere che con *Zimsko ljetovanje* l'autore abbia voluto rappresentare il confronto di due culture tipiche della costa adriatica, alla luce di un realismo lucido, originale e mai banale, servendosi di una lingua chiara e di uno stile forbito. In tal modo, Desnica è riuscito ad articolare e a problematizzare il rapporto tra due culture adriatiche e balcaniche, rappresentate dai contadini di Smiljevci e dai cittadini di Zara, fornendo sufficienti elementi su

---

Gli studi di Desnica avevano aggiunto la conoscenza delle leggi e delle pratiche burocratiche a una solida cultura generale dovuta alla posizione della sua famiglia nella società. Fin da bambino, nella casa dei suoi genitori Desnica aveva ascoltato discussioni letterarie, musicali e artistiche, oltre che politiche. Egli stesso studiò canto e musica (scrisse, tra l'altro, quattordici brevi composizioni musicali), e lesse in gioventù numerosi libri di autori jugoslavi e stranieri.

Vladan Desnica era un uomo di cultura e di ampie vedute. Romanziere, poeta, narratore, drammaturgo, critico letterario, egli può ben essere definito un intellettuale a tutto tondo. Studiò filosofia e partecipò agli incontri della Società dei Filosofi di Zagabria. Poliglotta, conosceva cinque lingue straniere (italiano, francese, russo, latino e greco) e tradusse molte opere straniere nella sua lingua madre. Insomma, Desnica non era soltanto uno scrittore di talento, ma anche un intellettuale di punta del suo tempo.

<sup>10</sup> Per Marin Franičević, Desnica "sa osservare ed esprime le sue osservazioni in una buona lingua letteraria" (Franičević, *op. cit.*, p. 456). Živko Jeličić, dal canto suo, definì Desnica «uno scrittore molto dotato ed esperto» (Jeličić, *op. cit.*, p. 550). Secondo Milivoje Marković, la lingua di Desnica «ha una particolare fiamma interiore che arde» (M. Marković, *Prostori realizma: V. Desnica, M. Selimović, R. Marinković, M. Lalić, A. Tišma*, Subotica 1991, p. 61). Come detto, un'importante caratteristica di Vladan Desnica è la sua grande capacità di cogliere i dettagli. Questo ha spinto Stanko Korač ad affermare: «Desnica sa osservare meravigliosamente e in lui è straordinaria la forza sensuale dei dettagli» (Korač, *op. cit.*, p. 127).

cui si basano le differenze tra i due gruppi. Interessato ai risvolti psicologici dei suoi personaggi, l'autore ha scelto di concentrarsi sull'impatto che la guerra ha sugli uomini e sul paesaggio adriatico, dimostrando di saper descrivere i sentimenti umani e di fare attenzione ai particolari che spesso – nelle opere letterarie come nella vita reale – contengono un gran numero di informazioni su noi stessi e sulle persone che ci circondano.

Una volta letto, *Zimsko ljetovanje* lascia un'immagine forte, perché questo romanzo più che un'opera letteraria sembra un pezzo di vita, con il quale Vladan Desnica ha aggiunto alla letteratura serba tanta maturità e tanto realismo, e insieme uno spaccato di vita quotidiana sull'Adriatico durante la seconda guerra mondiale.

#### Nota bibliografica

Desnica V., *Zimsko ljetovanje*, Beograd 1957.

Desnica V., *Proljeća Ivana Galeba*, Sarajevo 1957.

Džadžić P., *Iz dana u dan*, Novi Sad 1962.

Franičević M., «*Zimsko ljetovanje*» *Vladana Desnice*, Republika, VI god., knj. II, brojevi 7-12, Zagreb 1950, str. 456-467.

<http://it.wikipedia.org/wiki/Zara>

Jeličić Ž., «*Zimsko ljetovanje*» *Vladana Desnice*, Hrvatsko Kolo, III god., Zagreb 1950, str. 549-555.

Korać S., *Svijet, ljudi i realizam Vladana Desnice*, Beograd 1972.

Marković M., *Prostori realizma: V. Desnica, M. Selimović, R. Marinković, M. Lalić, A. Tišma*, Subotica 1991.

Posavac Z., «*Zimsko ljetovanje*» *Vladana Desnice*, Zagreb 1963.

Simmons C., *Vladan Desnica*, Dictionary of Literary Biography: South Slavic Writers since World war II, 181, 1997, str. 54-58.

Stojanović S., *Roman-Oksimoron. Postupak kontrasta u «Zimskom ljetovanju» Vladana Desnice*, «Književnost», god. 49, knj. 100, sv. 3/5, Beograd 1995, str. 425-433.

Vučković R., *Srpska avangardna proza*, Beograd 2000.

L'immagine di Venezia in uno scritto di viaggio di  
Stanislav Vinaver  
di Ivana Živačević-Sekeruš \*

In questo saggio mi occuperò delle articolazioni letterarie dell'*Altro* e del rapporto delle auto ed etero-immagini nello scritto di viaggio di Vinaver *L'ultima Venezia*. Negli esempi tratti da questo testo illustrerò in che modo la base referenziale nazionale e culturale dell'autore condiziona la sua considerazione dell'*Altro*.

Da più di due secoli, la cultura serba registra la storia dei viaggi attraverso la Penisola appenninica, di cui sono testimonianze numerose memorie, lettere, diari, autobiografie, *essai*, scritti di viaggio – da Dositej, attraverso Pavle Solarić, Njegoš, Kosta Trifković, Ljubomir P. Nenadović, Marko Car, Jovan Subotić, Sima Matavulj, Branislav Nušić, Ivo Andrić, Rade Drainac, Rastko Petrović, Jovan Dučić, Miloš Crnjanski, Todor Manojlović, Marko Ristić, Dušan Matić, fino a Desanka Maksimović e altri. Olga Stuparević, autrice di uno studio riassuntivo dedicato agli scritti di viaggio serbi attraverso l'Italia, sostiene che gli scrittori siano «spinti da diversi stimoli verso l'Italia: alcuni sono desiderosi di conoscenza, altri di riposo, altri ancora di cure, e tutti di bellezza»<sup>1</sup>. Aggiungerei che il viaggio in Italia è stato, per tutti loro, una sorta di *pellegrinaggio culturale*, la conferma dell'appartenenza a una cerchia che «scrive» la storia culturale dell'Europa, ma spesso anche un gesto di autodeterminazione culturale<sup>2</sup>.

---

\* Università di Novi Sad.

<sup>1</sup> O. Stuparević, *Srpski putopis o Italiji*, in *Uparedna istraživanja I*, Institut za književnost i umetnost, Beograd 1976, p. 168.

<sup>2</sup> I. Živačević-Sekeruš, *Patriocentrizam i predstava Evrope u putopisima Ljubomira P. Nenadovića*, u, *Zbornik Žanrovi srpske književnosti. Poreklo i poetika oblika*, br.2, Filozofski fakultet – Orfeus, Novi Sad 2005, p. 161.

Due destinazioni inevitabili degli scrittori di viaggio serbi sono l'Italia<sup>3</sup> e la Germania, e così a questa «moda» non si volle sottrarre neanche Stanislav Vinaver, estraneo alla trepidazione, sembra, davanti alla stesura di uno scritto di viaggio, ovvero con la sensazione che i precursori abbiano guastato «l'esperienza dell'autenticità», dal momento che bisogna mostrare ciò che è già conosciuto/descritto in modo nuovo.

La prosa di viaggio di Vinaver ebbe origine soprattutto tra le due guerre mondiali<sup>4</sup>, quando egli esercitò anche la professione di giornalista. Del resto, lo scritto *Pompei. Un soggiorno nell'antica città ellenistica* venne pubblicato a episodi sulla rivista «Vreme»<sup>5</sup> nel 1926 (n. 1664, n. 1666, n. 1667, n. 1668), mentre lo scritto *L'ultima Venezia* apparve per la prima volta in due episodi sul «Srpski književni glasnik»<sup>6</sup> nel 1935 (n. 2, n. 4), e successivamente anche nel libro *Contorni vivi*, stampato nel 1939.

Si può constatare che gli scritti di viaggio serbi sull'Italia sono per lo più urbani e che sono spesso dedicati a una sola città (soprattutto a Roma, Napoli/Pompei e Venezia). Così Vinaver dedicò il suo primo scritto di viaggio «italiano» a Pompei, ovvero all'idea di Pompei, «abituato come sempre a non rispettare le

---

<sup>3</sup> La letteratura europea ha una ricca tradizione di scritti di viaggio, e dal secolo XVIII, dopo il *Viaggio sentimentale attraverso la Francia e l'Italia* di Sterne (Sterne, *Sentimental Journey Through France and Italy* 1768), il viaggio in Italia diventa un «luogo comune», un dialogo con il modello letterario, un'imitazione del precursore letterario che ha immortalato la sua «immagine» dell'Italia. Non a caso, anche Vinaver apre il suo scritto di viaggio con la seguente frase: «Non esiste nessun grande scrittore che non si sia occupato dell'argomento Venezia» (S. Vinaver, *Konačna Venecija*, in *Živi okviri*, Izdavačko i knjižarsko preduzeće Geca Kon A. D., Beograd 1938, p. 3).

<sup>4</sup> La *Germania in fermento* di Vinaver del 1924 stavolta resterà da parte, come pure gli scritti dedicati al soggiorno in Russia (il libro *I cortei russi* del 1924) e in Bulgaria (nel libro *Goč brucia* del 1927, scritti intitolati *L'eresia bulgara*, in *Bulgaria dopo l'attentato: sangue e oro, La pellicola balcanica, Il nostro antico dilemma*). In questa occasione, l'oggetto della mia attenzione saranno alcune pagine tratte dalla prosa di viaggio di Vinaver e dedicate all'Italia, ovvero a Venezia.

<sup>5</sup> «Il tempo» [N.d.T.].

<sup>6</sup> «Il corriere letterario serbo» [N.d.T.].

norme stereotipate del comportamento letterario, ha fornito anche in questo caso uno scritto di viaggio inusuale, antidescrittivo, meditativo, tutto dedicato a decifrare il *messaggio* (corsivo mio) che ci porta quella morta città ellenistica»<sup>7</sup>. Questo si ripete anche nello scritto di viaggio dedicato a Venezia – *L'ultima Venezia*. Vinaver decodifica un messaggio nascosto, il segreto che Venezia nasconde. E la soluzione dell'enigma si trova nei Balcani!

A parte alcune inevitabili immagini stereotipate che hanno innanzitutto la funzione di segnalare il colore locale e l'atmosfera della città (la chiesa di San Marco, il campanile di Palladio sull'isola di San Giorgio, l'intreccio dei canali, le gondole, i palazzi e i ponti, le chiese e le piazze, gli archi e le colonne, i «merletti delle facciate», il riflesso degli edifici sull'acqua onnipresente, i panni stesi sulle teste dei passanti nei vicoli stretti, gli «oggettini di vetro», il vasellame, le statue, le «collane di pietre false», la gente che «passeggia, grida, gesticola»), Vinaver osserva il labirinto/mosaico di Venezia, la città che «freme per i cambiamenti», «l'amante volubile», la «fidanzata del Doge» e dice che per «leggere» Venezia è necessario avere «*lo sguardo* rapido o del tutto indifferente. *Basta che non sia comune*» (corsivo mio)<sup>8</sup>. Un simile occhio, un simile sguardo acuto, addestrato, lo sguardo di un artista, intimo aristocratico, eccellente conoscitore della storia culturale, riconosciamo in Baudelaire. È la sua *flâneur*<sup>9</sup>, figura-chiave del modernismo, dalla raccolta di saggi *Il pittore della vita moderna* (*Le Peintre de la Vie Moderne*, 1863):

Pour le parfait flâneur, pour l'observateur passionné, c'est une immense jouissance que d'élire domicile dans le nombre, dans l'ondoyant dans le mouvement, dans le fugitif et l'infini. Etre hors de chez soi, et pourtant se sentir partout chez soi; voir le monde, être au centre du monde et rester caché au

---

<sup>7</sup> Stuparević, *Srpski putopis o Italiji*, cit., p. 155.

<sup>8</sup> Vinaver, *Konačna Venecija*, cit., p. 8.

<sup>9</sup> In francese, il sostantivo *flâneur* significa: perdigiorno, fannullone, scansafatiche, pigrone. Il verbo *flâner* significa: girovagare, gironzolare, vagabondare, oziare, perdere tempo, poltrire.

monde, tels sont quelques-uns des moindres plaisirs de ces esprits indépendants, passionnés, impartiaux, que la langue ne peut que maladroitement définir. L'observateur est un *prince* qui jouit partout de son incognito. [...] On peut aussi le comparer, lui, à un miroir aussi immense que cette foule; [...] C'est un *moi* insatiable du *non-moi*, qui, à chaque instant, le rend et l'exprime en images plus vivantes que la vie elle-même, toujours instable et fugitive<sup>10</sup>.

Vinaver constata il cambiamento costante, la fallacia di Venezia, l'inutilità della ricerca della verità su questa città: «Qualora vi possa essere verità su di essa»<sup>11</sup>. Per Baudelaire, la modernità si misura con il fuggevole e il mutevole – caratteristiche della città moderna che è la fonte e il tema del modernismo. Una simile città è un teatro gratuito, in cui, invece del biglietto, lo spettatore paga con il suo tempo perduto. Paradossalmente, anche l'antica *ultima* Venezia di Vinaver pulsa come una città moderna e muta davanti ad ogni suo sguardo.

Il (dis)ordine urbanistico e il ritmo di Venezia sembrano dare il tempo alla musica del testo di Vinaver dedicato a questa città «dal decoro riccamente magico», che è così manifestamente superiore da richiedere soltanto spettatori, – non attori<sup>12</sup>. Della città lui dice che è un «sistema di mosaici» e, adottando la tecnica del mosaico, in frammenti compone il suo saggio: reminiscenze letterarie (Dante, Goethe<sup>13</sup>, Byron, Kipling<sup>14</sup>, Anatole France, Flaubert), re-

---

<sup>10</sup> C. Baudelaire, *Le Peintre de la Vie Moderne*, in *Collections Litteratura.com*, <http://www.litteratura.com> (19/09/2005), p. 9.

<sup>11</sup> Vinaver, *Konačna Venecija*, cit., p. 12.

<sup>12</sup> Ivi, p. 9.

<sup>13</sup> Vinaver nel saggio si rifà al viaggio biennale attraverso l'Italia di Goethe, cominciato nell'autunno del 1786. Il risultato di questa «esperienza mediterranea», del soggiorno nella «terra dal grande passato e dei monumenti della cultura antica», furono i «Viaggi in Italia» (*Italienische Reise*, 1829). È invalsa l'opinione che nelle impressioni e nelle meditazioni di questo periodo si possano rintracciare le basi dell'estetica del Goethe maturo. Vinaver sostiene che Goethe «si liberò in Italia» (Vinaver, *Konačna Venecija*, cit., p. 20).

<sup>14</sup> Il riferimento a Kipling in realtà non è una reminiscenza letteraria, quanto un'allusione ideologica all'imperialismo britannico. Vinaver sostiene che la

miniscenze delle arti figurative (Tiziano, Bellini, Veronese, Tiepolo), architettoniche (Palladio<sup>15</sup>), musicali (Wagner), filosofiche (Nietzsche), della storia culturale (Burckhardt), antropologiche (James Frazer<sup>16</sup>), che sembrano fungere da labirinto mentale parallelo rispetto al labirinto reale delle strade di Venezia. Così otteniamo, per usare le parole di Vinaver, «la composizione di un insieme brillante ed originale, incomprensibilmente disunito e trionfalmente unitario»<sup>17</sup>. Secondo lui a Venezia batte un orologio astratto il quale rende possibile che la città si «allarghi» nel tempo e che in essa nello stesso tempo risiedano e dialoghino persone di epoche diverse; piuttosto che viaggiare nel suo spazio «fisico», lui a Venezia «viaggia» più volentieri attraverso il tempo.

E non a caso, a «passeggio» per questa città, il più delle volte Vinaver si rivolge a Byron. Come vedremo, *L'ultima Venezia* è in gran parte un'eco prosastica del quarto canto del *Pellegrinaggio di Child Harold* (*Child Harold's Pilgrimage*, 1812-1818), non solo per la corrispondenza di alcune immagini poetiche (ad

---

società inglese non potrà perdonare a Byron di «essere andato a rovinarsi e a rincorrere, a pregare e battersi per territori remoti e stranieri, e ideali oscuri, da qualche parte nei Balcani: “fuori dall'alveare” come direbbe Chevrion – fuori dall'ineguagliabile contesto anglosassone, eterno dalle origini del mondo fino a Kipling» (Vinaver, *Konačna Venecija*, cit., p. 22).

<sup>15</sup> Nella parte dedicata a Palladio è inserita un'altra storia su Goethe «che viene in Italia, e cerca il Palladio [...]. Anch'io seguo Goethe in tutte le chiese realizzate dalla mano di Palladio» (Vinaver, *Konačna Venecija*, cit., pp. 15-16). Intanto, qui Vinaver emette il proprio giudizio di valore e indirettamente crea un rapporto gerarchico: l'estetica di Palladio è ricavata dall'intangibile arte dell'antica Grecia (dunque, dai Balcani!): «Questo mi rallegra ancor di più, perché in questo modo anche nella sua [di Palladio] più grande simmetria vedo esclusivamente una ricerca, un'aspirazione alla regolarità e all'armonia, alla perdita *inarrivabile Ellade* (corsivo mio)» (Vinaver, *Konačna Venecija*, cit., p. 16).

<sup>16</sup> Qui è interessante ricordare che l'opera più importante di James George Frazer *Il ramo dorato* (J.G. Frazer, *The Golden Bough*, London 1922), fu pubblicata per la prima volta in lingua serba nel 1937 a Belgrado, nell'edizione di Geca Kon, come il primo volume della biblioteca «Čovečanstvo» [«Umanità»], soltanto un anno prima che fosse pubblicato, dallo stesso autore, il libro di Vinaver *Contorni vivi*, che in questo saggio utilizzo come fonte delle citazioni dallo scritto di viaggio *L'ultima Venezia*.

<sup>17</sup> Vinaver, *Konačna Venecija*, cit., p. 6.

esempio, Vinaver dice che l'aria di Venezia è «più azzurra dell'azzurro», mentre per Byron è «the azur air»; oppure, la descrizione di Venezia di Vinaver quando la città si osserva dal mare «[...] dal mare si alzavano campanili brillanti e dorati [...] alcune torri», mentre in Byron leggiamo «[...] fresh from ocean, rising with her tiara of proud towers»). Vinaver non nasconde da dove ha ricevuto lo stimolo maggiore per realizzare questo scritto di viaggio, anzi: «In Byron sento più sonoramente i motivi di Venezia chiaramente tangibili, vittoriosi e intrecciati [...]. Byron è più di chiunque altro il mio maestro di Venezia»<sup>18</sup>.

In molti passi del saggio, Vinaver si rivolgerà a Byron che gli servirà da «testimone» per confermare opinioni personali:

Byron ha sentito più forte di tutti gli storici [...] tutta quella saggia, egoistica immoralità del 'motivo statale' che ha creato dai Veneziani la città del dubbio, dell'eterna instabilità morale, delle frizioni segrete che andavano cupamente verso lo scontro [...]. Venezia aveva il suo motto, che aveva incaricato i diplomatici di avere mano libera purché il loro operato andasse 'nell'interesse e nell'onore di Venezia'<sup>19</sup>.

Il riferimento a Byron è anche il pretesto perché dal mare, accanto a Venezia, emerga anche la rappresentazione di quell'eterno *Altro* europeo, l'immagine dei Balcani:

Egli è [Byron], partito da Venezia verso i Balcani: soltanto lui sapeva che è lì la sua prima origine [...]. Verso la nostra nera oscurità è partito Byron [...], finalmente libero, allo scopo di liberare anche gli altri: non solo i popoli ma anche la storia zeppa di leggende false, fosche e sanguinose [...]. Byron si è affrettato nei Balcani per comprendere, per liberare – l'anima di Venezia<sup>20</sup>.

I frammenti dedicati ai Balcani illustrano bene l'asserzione che quando si crea l'immagine dell'*Altro*, essa inevitabilmente

---

<sup>18</sup> Ivi, p. 20.

<sup>19</sup> Ivi, p. 23.

<sup>20</sup> Ivi, p. 20.

raffigura anche colui che l'ha creata. L'immagine dell'*Altro*, in questo modo, si manifesta come *negazione dell'Altro*. Attraverso il discorso sull'*Altro*, esso si cancella e lascia il posto al discorso su noi stessi, sul mondo che ci circonda e i rapporti che si instaurano tra noi e il mondo – luogo d'origine/spazio sconosciuto<sup>21</sup>. Il testo di Vinaver conferma il pensiero che lo scritto di viaggio non è soltanto testimonianza neutrale di un viaggio, ma un atto di autodeterminazione, dal momento che il narratore non può fuggire la sua cornice culturale referenziale:

I nostri Balcani. Lo stesso pavimento dei palazzi veneziani della città proveniva dai boschi balcanici<sup>22</sup>. I Balcani hanno cantato o si sono lamentati sotto i piedi dei nobili e della plebe di Venezia? Lo sguardo stesso era rivolto ai Balcani. Una specie di bramosia necessaria e inafferrabile era che si realizzasse – per poter trionfare su tutti i barbari, e per la lode e l'onore di tutti gli eroi sacri e profani – la favola e leggenda – *Le mille e una notte*, ma nei più difficili luoghi balcanici, nelle stregonerie essenziali, nei colori accesi, nei merletti tessuti con le sconfitte e negli ornamenti di vari colori a perdita d'occhio. Le notizie arrivavano da quell'oscura regione che noi rappresentavamo: ornamento, oscurità, splendore, musica, ronzio, scricchiolio, delizia, amarezza, passione e contesa, l'idea dei barbari buoni e terribili, l'epopea dei nostri pirati che, in fin dei conti, non ebbero successo. Forse le crociate non furono in un certo senso un'epopea pirata per lo più riuscita, nella quale Venezia giocò il ruolo della sirena, e chi sa di quale matrona babilonese – che non sarà mai abbastanza evidenziata?<sup>23</sup>

---

<sup>21</sup> D.H. Pageaux, *De l'imagerie culturelle à l'imaginaire*, in *Précis de la littérature comparée*, a cura di P. Brunel, Y. Chevrel, PUF, Paris 1989, pp. 133-161.

<sup>22</sup> Di nuovo «un'eco prosastica» – allusione alla poesia *Santa Maria della Salute* di Laza Kostić, autore al quale Vinaver dedicò la monografia *Annotazioni e dispetti di Laza Kostić* (1963), edizione postuma. Di Vinaver Deretić dice: «Fra tutti gli scrittori, più di tutti lo attirava Laza Kostić, al quale è dedicata la sua opera principale» (J. Deretić, *Kratka istorija srpske književnosti*, Svetovi, Novi Sad 2001, p. 233).

<sup>23</sup> Vinaver, *Konačna Venecija*, cit., p. 30.

Le immagini di Venezia di Vinaver sono il riflesso delle sue letture<sup>24</sup> e ricordi personali di viaggi, ma sono in gran parte anche il riflesso di immagini precedenti, formatesi nel contesto degli avvenimenti politici e culturali dei tempi passati:

l'ipocrisia veneziana, lo spionaggio, l'infedeltà e il furbo evitare la rottura definitiva e le lotte aperte tra le fazioni [...]. Tutto si svolge in uno scandaloso silenzio, nell'ipocrita cordialità, nell'infedeltà, dove il fratello trama contro il fratello, ma è impercettibile e invisibile, in cui si guastano le dedizioni alla repubblica, e si soffre per un simbolo spesso incomprensibile, ma sempre oscuro di dannazione, in quel suo bagliore di scena [...]. Venezia è stata maledetta dai suoi figli più nobili, perché è così poco umana, perché è tutta così nella sua interezza – una menzogna<sup>25</sup>.

Queste immagini sono segnate da una profonda opposizione (identità contro alterità), in cui ci s'impadronisce dell'alterità per

---

<sup>24</sup> Che conosca bene l'opera di Byron, lo vediamo anche dal seguente frammento che è una sorta di traduzione libera da *Marino Faliero* (*Marino Faliero, Doge of Venice*, 1821), dall'atto quinto, scena quarta: «Marino Faliero, al cospetto della morte, la chiama taverna degli ubriacconi, che bevono il sangue dei propri dogi, Ge hinnom delle acque [*«Ge hinnom»* in ebraico significa «inferno», *N.d.T.*], Sodoma marina. Si appella ad essa, come alla preda, agli dèi sotterranei dell'inferno, ad essa, al seme di serpe. La biasima come una prostituta, che non trova conforto per il peccato, che striscia nel vizio, il cui sorriso non conosce beatitudine, e che non sa cosa sia il vero orgoglio, la dignità maschile» (Vinaver, *Konačna Venecija*, cit., p. 24). Nella versione originale di Byron, questi versi suonano: «Thou den of drunkards with the blood of princes! / Gehenna of the waters! thou sea-Sodom! / Thus I devote thee to the infernal gods! / Thee and thy serpent seed!» (Byron, *Marino Faliero, Doge of Venice*, 1986, p. 452). È del tutto chiaro che la scelta dei frammenti è tendenziosa: la «Sodoma marina» è, ovviamente, Venezia! Servendosi di nuovo della voce di Marino Faliero, cioè di Byron, Vinaver sviluppa questa immagine: «[...] trema Venezia intrisa di sangue, prostituta che si vende e mentre lo fa non dimentica neanche per un istante che in cambio della lussuria si ottiene un compenso con il quale si compra il bagliore ingannevole dell'onestà apparente e dell'onorabilità. *Qui Byron ha parlato anche a nome nostro, di quel popolo illirico sfruttato e ridotto in schiavitù. Inconsapevolmente, egli è il suo vendicatore* (corsivo mio)» (Vinaver, *Konačna Venecija*, cit., p. 24).

<sup>25</sup> Ivi, pp. 23-24.

mettere in evidenza l'identità «[...] Venezia [...] che appartiene a noi (corsivo mio) più che ai Veneziani. Perché essa è, così come la percepiamo, la risposta agli enigmi della nostra cultura [...]»<sup>26</sup>.

La commistione di sentimenti e idee, le auto ed etero-immagini di Vinaver sono una particolare «lingua» che introduce il discorso dei rapporti interculturali tra colui che osserva/parla e colui che è «osservato». Esse sono l'idea, il simbolo, il segno o il segnale fondati sulla base del sistema di valori esistente, dove è *Io* innanzitutto la «norma» nel discorso sull'*Altro* (Pageaux, 1989). Così Vinaver ha anche spiegato lo spazio culturale e ideologico in cui si posiziona: «Le forze greche, slave, latine, tutte quante le forze culturali e barbariche a Venezia sono in un fermento bizantino [...]»<sup>27</sup>. Questo scritto di viaggio è anche un «catalogo» di rappresentazioni stereotipate, come della cultura dell'osservatore (il più volte ripetuto discorso sui Balcani: «barbari buoni e terribili»<sup>28</sup>, «la nostra profonda oscurità», «l'oscura regione» «amarezza, passione e contesa»), così anche della cultura osservata/Venezia («la matrona babilonese», «la città del dubbio, dell'eterna instabilità morale», «lo scandaloso silenzio», «l'ipocrita cordialità», «l'ipocrisia veneziana»), in cui le auto ed etero-immagini si manifestano sia come negazione sia come assimilazione dell'*Altro*. La Venezia di Vinaver come spazio d'osservazione (e di paragone) diventa un luogo che produce significato, essa è l'alterità che conferma l'identità dei Balcani. D'altra parte, Vinaver intende dire che i valori culturali canonici dell'Europa hanno un'origine «balcanica»/bizantina/ellenica, ed egli trova a Venezia la prova *definitiva* di questo.

---

<sup>26</sup> Ivi, p. 28.

<sup>27</sup> Ivi, p. 33.

<sup>28</sup> Le figure del «buon selvaggio» e del «barbaro» rappresentano due tipi di comportamento nei confronti dell'*Altro*. Utilizzando il termine «barbaro» nel confronto con l'*Altro* (etero-immagine), l'auto-immagine riceve una connotazione positiva, con la quale si acquista autorità nei confronti di colui che si definisce «barbaro». Simili immagini sull'*Altro* si definiscono immagini ideologiche. J.M. Moura, *L'image du tiers monde dans le roman français contemporain*, PUF, Paris 1992.

## Nota bibliografica

- Baudelaire C., *Le Peintre de la Vie Moderne*, in *Collections Litteratura.com*, <http://www.litteratura.com> (19.09.2005).
- Byron G.G., *Child Harold's Pilgrimage*, in *Poetical Work*, Oxford University Press, Oxford-New York 1986, pp. 179-252.
- Byron G.G., *Marino Faliero, Doge of Venice*, in *Poetical Work*, Oxford University Press, Oxford-New York 1986, pp. 407-453.
- Deretić J., *Kratka istorija srpske književnosti*, Svetovi, Novi Sad 2001.
- Moura, *L'image du tiers monde dans le roman français contemporain*, PUF, Paris 1992.
- Pageaux D.H., *De l'imagerie culturelle à l'imaginaire*, in P. Brunel, Y. Chevrel (a cura di), *Précis de la littérature comparée*, PUF, Paris 1989, pp. 133-161.
- Stuparević O., *Srpski putopis o Italiji*, in *Uporedna istraživanja I*, Institut za književnost i umetnost, Beograd 1976, pp. 103-182.
- Vinaver S., *Konačna Venecija*, in *Živi okviri*, Izdavačko i knjižarsko preduzeće Geca Kon A.D., Beograd 1938, pp. 4-33.
- Živančević-Sekeruš I., *Patriocentrizam i predstava Evrope u putopisima Ljubomira P. Nenadovića*, u, *Zbornik Žanrovi srpske književnosti. Poreklo i poetika oblika, br.2*, Filozofski fakultet-Orfeus, Novi Sad 2005, pp. 161-169.

## Viaggi di umanisti e viaggi di principesse di Isabella Nuovo\*

«Incola ceu nusquam, sic sum peregrinus ubique»  
*Epystole metriche*, III, 19, v. 16

L'angosciosa sensazione di spaesamento vissuta ripetutamente da Petrarca nel corso della sua vicenda biografica può considerarsi cifra dello stesso smarrimento che coglie lo scrittore nella fase del concepimento e della gestazione di un'opera. Se il viaggio diventa metafora della stessa condizione umana e della produzione intellettuale, le molteplici valenze ad esso legate ne fanno un punto di svolta per l'analisi del contesto storico e culturale nel passaggio dal Medioevo all'età moderna, e anche su questo versante l'esperienza petrarchesca diventa nodale e funge da spartiacque tra la dimensione mistico-religiosa del viaggio come pellegrinaggio e quella laico-mondana del viaggio di conoscenza e di esplorazione<sup>1</sup>.

---

\* Università degli Studi di Bari.

<sup>1</sup> Cfr. la Presentazione di F. Lo Monaco a F. Petrarca, *Itinerario in Terra Santa. 1358*, a cura di F. Lo Monaco, Lubrina, Bergamo 1990; *Volgarizzamento anonimo di F. Petrarca, Itinerarium breve de Ianua usque ad Ierusalem et Terram Sanctam*, edizione critica a cura di A. Paoletta, Commissione per i testi di lingua, Bologna 1993; F. Cardini, *I viaggi di religione, d'ambasceria e di mercatura*, in AA.VV., *Storia della società italiana*, vol. VII, Teti, Milano 1982, pp. 157-200; F. Cardini, *L'immaginario del viaggio dal Medioevo al Quattrocento*, in L. Romba (a cura di), *Il mondo di Vespucci e Verrazzano: geografia e viaggi dalla Terrasanta all'America*, Olschki, Firenze 1993, pp. 9-27; *La letteratura di viaggio dal Medioevo al Rinascimento. Generi e problemi*, Edizioni dell'Orso, Alessandria 1989; A. Paoletta, *Petrarca e la letteratura odepórica del Medioevo*, in «Studi e problemi di critica testuale», XLIV (1992), pp. 61-85; Id., *Petrarca: peregrinus an viator?*, in L. Monga (a cura di), *L'Odeporica/Hodoeporics: on Travel Literature*, in «Annali d'Italianistica», XIV (1996), pp. 152-176; T.J. Cachey Jr., «*Peregrinus (quasi) ubique*». *Petrarca e la storia del viaggio*, in «Intersezioni», XVII (1997), 3, pp. 369-384.

Nel Medioevo infatti l'esperienza del viaggio reale si misura con tutta una serie di valori simbolico-allegorici che vanno dalla metafora della vita nella lettura allegorica dell'*Eneide*, dalla simbologia dell'avventura nei viaggi di John Mandeville<sup>2</sup>, dalla sfida all'ignoto nell'Ulisse dantesco<sup>3</sup>, al viaggio ultraterreno nella *Commedia* di Dante, fino alla ricerca metaforica dell'amore nel *Roman de la Rose* o della perfezione mistica nell'*Itinerarium mentis in deum* di San Bonaventura e di San Bernardo. Il secolo delle grandi scoperte, invece, che reinveste sul piano scientifico il patrimonio di conoscenze geografiche dell'antichità, rilanciate in primo luogo da Petrarca con le sue riflessioni su alcune irrisolte *quaestiones* e con la reinvenzione di alcuni modelli di scrittura di viaggio, affidati all'epistolario<sup>4</sup> e all'*Itinerarium ad sepulcrum domini*, si appropria prepotentemente della centralità della produzione odeporea allargata ormai ad abbracciare un ventaglio di generi estremamente suggestivi. Si passa infatti dal più diffuso «resoconto di viaggio», abbozzato in forma di diario, relazione, epistola, itinerario e improntato prevalentemente a una dimensione economica, commerciale e teratologica, oltre che religiosa, che faceva leva anche sull'idea dell'esotico e del meraviglioso – e si pensi in tale ambito al testo archetipico del *Milione* di Marco Polo<sup>5</sup> – a una dettagliata e rigorosa ricostruzione del percorso,

---

<sup>2</sup> J. Mandeville, *Viaggi, ovvero trattato delle cose più meravigliose e più notabili che si trovano al mondo*, a cura di E. Barisone, Il saggiatore, Milano 1982; Ch. Deluz, *Le Livre de Jehan de Mandeville: une géographie au XIV<sup>e</sup> siècle*, Institut d'études médiévales de l'Université catholique de Louvain, Louvain-La-Neuve 1988.

<sup>3</sup> Cfr. sulla figura dell'eroe omerico P. Boitani, *L'ombra di Ulisse: figure di un mito*, Il Mulino, Bologna 1992; Id., *Sulle orme di Ulisse*, Il Mulino, Bologna 1998; P. Boitani, R. Ambrosini (a cura di), *Ulisse: archeologia dell'uomo moderno*, Bulzoni, Roma 1998.

<sup>4</sup> F. Petrarca, *Lettere di viaggio*, a cura di N. Tonelli, Sellerio, Palermo 1996.

<sup>5</sup> Cfr. L. Battaglia Ricci, 'Milione' di Marco Polo, in *Letteratura italiana. Le opere*, diretta da A. Asor Rosa, vol. I: *Dalle Origini al Cinquecento*, Einaudi, Torino 1992, pp. 85-105, con bibliografia; *Marco Polo 750 anni. Il viaggio. Il libro. Il diritto*, Atti del convegno (Roma, 23 novembre 2004-Venezia, 25 novembre 2004), Tiellemmedia editore, Roma 2006.

che pur perseguendo talora analoghi fini informativi si apriva però ad accogliere le nuove istanze scientifiche e culturali<sup>6</sup>.

Non a caso l'età eroica delle scoperte geografiche coincide con quella delle grandi scoperte degli antichi codici affannosamente rintracciati anch'essi attraverso vere e proprie spedizioni organizzate dagli umanisti presso gli *scriptoria* abbaziali di tutt'Europa. Le rotte culturali vengono così a intersecarsi con quelle economiche e commerciali creando una nuova mappa degli *auctores* che si affianca alla riscrittura delle obsolete carte geografiche tolemaiche e all'inarrestabile successo dei prodotti cartografici ora disponibili anche nella perfezionata versione a stampa<sup>7</sup>. La civiltà

---

<sup>6</sup> Cfr. G.R. Cardona, *I viaggi e le scoperte*, in *Letteratura italiana*, diretta da A. Asor Rosa, vol. V: *Le Questioni*, Einaudi, Torino 1986, pp. 687-716; F. Surdich, *Verso il Nuovo Mondo. La dimensione e la coscienza delle scoperte*, Giunti, Firenze 1991.

<sup>7</sup> Nonostante volenterose indagini svolte in questo settore da Giovanni Marinelli (*Saggio di cartografia della regione veneta*, Regia Deputazione Veneta di storia patria, Venezia 1881; *Saggio di cartografia italiana, programma*, Tip. di M. Ricci, Firenze 1894), Renato Biasutti (*Il «Disegno della Geografia moderna» dell'Italia di G. Castaldi*, pubblicato in «Memorie geografiche», supplemento alla «Rivista geografica italiana», n. 4, Firenze 1908), Mario Baratta (*Contributi alla storia della cartografia d'Italia. 3, la carta della Toscana di Leonardo da Vinci*, pubblicato in «Memorie geografiche», supplemento alla «Rivista geografica italiana», n. 14, Firenze 1911), Roberto Almagià [*A proposito di una carta manoscritta dell'Italia nella Biblioteca Estense di Modena*, in «Rivista Geografica Italiana», 1912, pp. 606-613; *Primo saggio storico di cartografia abruzzese*, in «La rivista abruzzese di scienze, lettere ed arti», XXVII (1912), pp. 117-136; e XXVIII (1913), pp. 188-204; *Studi storici di cartografia napoletana*, in «Archivio Storico per le Province Napoletane», XXXVII (1912), pp. 564-592 e XXXVIII (1913), pp. 3-35, 318-348, 409-440, 639-654, poi in *Scritti geografici (1905-1957)*, Cremonese, Roma 1961, pp. 231-324; *La carta d'Italia di G.A. Vavassore*, in «La Bibliofilia», XVI (1914-1915), pp. 81-88; *La cartografia d'Italia nel Cinquecento con un saggio sulla cartografia del Piemonte*, in «Rivista Geografica Italiana», XXI (1914), 10, pp. 640-656; *La cartografia del Lazio nel Cinquecento*, in «Rivista Geografica Italiana», XXIII (1916), 1, pp. 25-44; *Una carta della Toscana della metà del secolo XV*, in «Rivista Geografica Italiana», XXVIII (1921), 1-4, pp. 9-17], Carmelo Colamonico [*Appunti storici sulla cartografia della Puglia*, Reale società geografica italiana, Roma 1921; *La più antica carta regionale della Puglia*, in «Japigia», nuova serie, X (1939), 2, pp. 3-43], Angela Codazzi (*Storia delle carte geografiche da Anassimandro alla rinascita di Tolomeo*

umanistico-rinascimentale si connota così per una rilevante mobilità di uomini, idee e merci, che valicano i confini regionali e nazionali contribuendo a promuovere anche l'omologazione della *res publica litterarum*: si tratta di uomini d'affari, di studenti che rincorrevano le sedi universitarie più prestigiose, di diplomatici e ambasciatori, di uomini d'arme richiamati sui fronti di guerra, di pittori, artisti e architetti, di principi e sovrani, accompagnati dallo stuolo dei loro cortigiani e impegnati in viaggi di devozione, di carattere politico o di puro piacere. Si moltiplicano in questo periodo le missioni diplomatiche, si allargano i circuiti cortigiani, dando luogo a un vero e proprio scambio di energie e di esperienze artistiche, scientifiche, letterarie, e si rafforzano attraverso le mirate strategie matrimoniali le alleanze sia tra i potentati italiani sia tra questi e le dinastie europee. La ritualità del viaggio, in particolare quello di carattere politico, è scandita da alcune fasi nodali e topiche, rappresentate dalle feste, rispettose di un rigoroso cerimoniale, organizzate per accogliere sontuosamente gli ospiti, e, all'interno della festa, da un ulteriore momento di assoluta rilevanza, costituito dall'allestimento di banchetti e rappresentazioni sceniche. Sicché la tradizionale descrizione geografica e topografica dei luoghi toccati durante il tragitto, si arricchisce di un inedito apparato illustrativo, che si avvale di un ampio corredo iconografico e di un modulo narrativo sapientemente visuale.

Le complesse dinamiche sottese a questo vivace panorama politico e sociale sono spesso riflesse nelle scritture di viaggio composte tra Quattro e Cinquecento, che trasversalmente percorrono i più disparati generi letterari, dal dialogo all'orazione, dall'epistola alla relazione, intrisi di interessi storico-antiquari,

---

*nel secolo XV*, Edizioni universitarie Malfasi, Milano 1958), Ugo Tucci (*Cre- denze geografiche e cartografia*, in *Storia d'Italia*, vol. V: *I documenti*, tomo I, Einaudi, Torino 1973, pp. 49 ss.), Massimo Quaini (*L'Italia dei cartografi*, in *Storia d'Italia*, vol. VI: *Atlante*, Einaudi, Torino 1976, pp. 3-49), la storia della cartografia dell'Italia è in gran parte ancora da ricostruire; ma cfr. anche *Alla scoperta del Mondo: l'arte della cartografia da Tolomeo a Mercatore*, presentazione di F. Sicilia, testi di M. Bini *et al.*, Il bulino, Modena 2001.

artistici e corografici. Lo spazio urbano, coniugato in tutto il suo polimorfismo, da quello artistico-architettonico a quello storico, politico, sociale e antropologico, diventa l'elemento catalizzatore delle *descriptions*, assumendo un protagonismo fino ad allora inedito. Il tema della città, affrontato nei suoi molteplici esiti e nelle diverse prospettive, ha sollecitato negli ultimi anni una serie di riflessioni critiche e ha animato un vivace dibattito teso a indagare il ruolo propulsore svolto dai centri urbani nell'affermazione del primato umanistico italiano e a ridefinirne le diverse valenze ideologiche. L'attenzione per la città, progressivamente sviluppata negli umanisti, si coniugava con una duttile riappropriazione di alcuni generi letterari, o meglio di alcune forme di scrittura, che, pur riutilizzando collaudate tecniche retoriche, approdava a rinnovate soluzioni, le quali trovavano nell'*historia*, nella *descriptio* e nella *laudatio* circostanziati ambiti letterari, la cui labilità di confini tradiva nella scelta di volta in volta operata il movente ideologico che le produceva. La nuova *imago urbis*, realizzata dagli ambiziosi progetti di rinnovamento urbanistico tra Quattro e Cinquecento, traduceva sul piano visivo lo sforzo spesso propagandistico portato avanti dalle signorie rinascimentali, che attraverso la «grammatica» della *magnificentia* andavano rinsaldando il loro potere<sup>8</sup>.

Le nozze del ceto nobiliare e ancor più dei regnanti acquistavano pertanto nel nuovo assetto sociale una carica comunicativa dall'alto valore simbolico e mediatico sia per il dirompente impatto iconico, sia per l'effetto emotivo che produceva sui protagonisti dell'evento e ancor più sul pubblico dei sudditi e degli spettatori.

L'allargarsi dell'orizzonte europeo diventa lo scenario dell'itinerario della comitiva nuziale guidata dalla futura regina di Polonia, Bona Sforza, e dal suo accompagnatore Prospero Colonna, diretta a Cracovia per la celebrazione delle nozze tra la principessa aragonese e il re Sigismondo Jagellone.

---

<sup>8</sup> Cfr. su questi temi I. Nuovo, *Esperienze di viaggio e memoria geografica tra Quattro e Cinquecento*, Laterza, Roma-Bari 2003.

Alli 6 di decembre 1517 de domenica dentro lo castiello de Capuana si fece la festa et lo ingaudio della serenissima donna Bona Sforza nova Regina de Apolonia; et detta festa fo fatta con tanta cerimonia et ordine quanto mai fosse altra festa fatta<sup>9</sup>.

Giuliano Passero, cronista napoletano, annotava con ampiezza di particolari nelle sue *Storie in forma di Giornali* un evento che, per magnificenza di apparati e concorso di personaggi di rango, sembrava evocare gli ormai spenti fasti della Napoli aragonese nella nuova capitale del Vicereame spagnolo, solo da poco pacificata, ma non certo ancora affrancatasi dalle traumatiche conseguenze del conflitto franco-spagnolo.

Le nozze, celebrate per procura alle «22 hore et mezze», costituivano una ghiotta occasione per rilanciare nell'immaginario popolare, dopo tanti anni di lutti e miserie, la sensazione di una corte vitale e sfarzosa. Si ritrovò, intorno a quelle nozze, l'*establishment* al completo: vi erano i nuovi dominatori, il viceré Ramón de Cardona e i suoi *hidalgos*; ma la scena descritta dal Passero è dominata dall'antica nobiltà regnicola rappresentata in una lunga, interminabile sequenza percorsa dai bagliori dell'oro, dagli sfavillanti colori delle stoffe di pregio, dal raffinato candore delle perle, dal luccichio dell'argento, emblematica espressione di una ricercatezza e di un gusto ancora umanisticamente sorretto da una superiore norma di equilibrata eleganza, piuttosto che soggetto ai manieristici eccessi dei costumi spagnoli, il segno esteriore di una superiore *civilitas* domata ma non disposta, almeno per ora, a lasciarsi depredare del proprio primato dai «barbari» stranieri<sup>10</sup>. Com'è proprio dello schema della narrazione crona-

---

<sup>9</sup> *Storie in forma di Giornali* di Giuliano Passero, cittadino napoletano, curate da V.M. Altobelli e stampate a Napoli, presso Vincenzo Orofino nel 1785, p. 243. Sull'autore e sulla sua opera cfr. D. Defilippis, I. Nuovo, *Tra cronaca e storia: le forme della memoria nel Mezzogiorno*, in C. Bastia, M. Bolognani (a cura di), *La memoria e la città. Scritture storiche tra Medioevo ed Età Moderna*, resp. culturale F. Pezzarossa, Il Nove, Bologna 1995, pp. 419-466.

<sup>10</sup> Passero, *Storie in forma di Giornali*, cit., pp. 243 ss. Per il giudizio negativo sugli usi degli Spagnoli si veda almeno quello del contemporaneo

chistica la scena dei *Giornali* muta repentinamente: sono passati venti giorni dal matrimonio per procura senza che nulla di particolarmente meritevole dell'attenzione del Passero sia accaduto, quand'ecco che, il giorno di Santo Stefano, un altro corteo non meno sgargiante del precedente e ugualmente formato da «nobil signori et baroni et jentil'huomini», grosso modo gli stessi presenti alle nozze, scortava per le strade di Napoli, fino a Poggioreale, la regina Bona diretta a Manfredonia, in compagnia della madre Isabella e di Prospero Colonna, per imbarcarsi alla volta della Polonia. L'osservatorio napoletano, da cui il Passero elabora la sua scrittura in forma di diario, non gli consente un più ampio reportage, sicché l'inquadratura sfuma su quel festoso addio alle due nobildonne e al loro folto seguito di cortigiani e di uomini d'arme, tra i quali spicca la figura dell'accompagnatore ufficiale, il Colonna<sup>11</sup>.

A distanza di poco più di un decennio, intorno al 1530, il domenicano Leandro Alberti, bolognese, segnalava nella sua *Descrittione di tutta l'Italia*, le tracce ancora visibili lasciate da Bona a Manfredonia, secondo una ricorrente consuetudine dell'epoca:

Quivi si veggono alquanti scaglioni di pietra, per scendere dal molo alle navi. In uno dei quali sono formate le forme dei piedi della signora Bona, già figliola di Giovan Galeazzo Sforza, duca di Milano, e d'Isabella d'Aragona, sua

---

Antonio De Ferrariis Galateo affidato al *De educatione*: cfr. A. De Ferrariis dit Galateo, *De educatione (1505)*, a cura di C. Vecce e P. Tordeur, Peeters, Lovanio 1993; l'umanista dedicò a Bona un'interessante epistola sull'educazione della principessa: cfr. A. Galateo, *Ad illustrem dominam Bonam Sforciam* (a cura di F. Tateo), in F. Tateo, M. de Nichilo e P. Sisto (a cura di), *Puglia Neo-Latina. Un itinerario del Rinascimento fra autori e testi*, Cacucci, Bari 1994, pp. 80-87, ma cfr. anche l'*Introduzione* di Tateo in *ivi*, pp. 19 ss.

<sup>11</sup> Passero, *Storie in forma di Giornali*, cit., pp. 258-259. La comitiva diretta a Cracovia era composta da circa 287 persone, di cui 98 a cavallo, cifra da incrementare con gli uomini, 58, che erano al seguito del Colonna: cfr. A. Daowski, *Il viaggio di Bona Sforza in Polonia*, in «L'Italia moderna», VI, I (1908), 7, pp. 716-729: 717; su Colonna cfr. la "voce" curata da F. Petrucci del *Dizionario Biografico degli Italiani*, Istituto dell'Enciclopedia Italiana, Roma 1982, vol. XXVII, pp. 418-426.

consorte, duchessa di Bari ove si fermò (dovendo scendere alle navi per passare il mare Adriatico e andare in Polonia per consorte di Sigismondo re) per chiedere perdono e buona licentia con lagrime alla sua madre. E oltre le dette forme, così è scritto nel sasso: «Qui si fermò la Reina di Polonia quando chiese venia e licentia a Madama Isabella sua madre Duchessa di Milano e di Bari»<sup>12</sup>.

Sono le ultime orme sul suolo italiano che annunciano l'inizio del viaggio intrapreso per raggiungere la lontana Polonia. Su di esso ulteriori testimonianze sarebbero rintracciabili in documenti d'archivio, ma il racconto più informato sembra essere quello affidato a un prezioso quanto originale testo poetico elaborato da un osservatore di eccezione, un cortigiano letterato, Colantonio Carmignano, al seguito di Bona forse già con l'incarico di tesoriere. Il suo *Viaggio della S. Donna Bona Regina da la sua arrivata in Manfredonia andando verso del suo Regno de Polonia* apparve in quel volumetto miscelaneo di *Operette del Parthenopeo Suavio* (pseudonimo accademico del Carmignano), che, pubblicato da Gilliberto Nehou «in le case di Santo Nicola a di 15 de Ottobre ... MDXXXV», segnò l'avvio della stampa a Bari<sup>13</sup>. L'operetta

---

<sup>12</sup> L. Alberti, *Descrittione di tutta l'Italia et Isole pertinenti ad essa*, P. Ugolino, Venezia 1596, c. 242v.

<sup>13</sup> Cfr. *La Regina Bona Sforza tra Puglia e Polonia*, Atti del Convegno di Bari del 1980, Zakład narodowy imienia Ossolinskich wydawnictwo Polskiej akademii nauk, Wrocław 1987; F. Tateo, *La poesia mondana nella Bari del Cinquecento*, in F. Tateo (a cura di), *Storia di Bari. Dalla conquista normanna al ducato sforzesco*, Laterza, Roma-Bari 1990, pp. 531-538: 535 ss.; P. Sisto, *Arte della stampa e produzione libraria a Bari. Secoli XVI-XIX*, Schena, Fasano 1994, pp. 13 ss.; R. Girardi, *Poeti di corte e di provincia: il caso Suavio*, in «Lares», LXIV (1998), pp. 203-226; Id., *Modelli e maniere. Esperienze poetiche del Cinquecento meridionale*, Palomar, Bari 1999; la "voce" Carmignano, Colantonio, curata da C. Mutini per il *Dizionario Biografico degli Italiani*, vol. XX, Istituto dell'Enciclopedia italiana, Roma 1977, pp. 423-426; G. Rosalba, *Chi è il «Parthenopeo Suavio»?*, in «Rassegna critica della Letteratura italiana», XXIII (1917), 1, pp. 1-34; C. Mauro, *Le cose vulgare (1516) e le Operette (1535) di Colantonio Carmignano: un primo confronto*, in «Critica letteraria», CIII (1999), pp. 225-246; Id., *Colantonio Carmignano: strategie organizzative dalle Cose vulgare*

combina elementi compositi, richiamandosi a canoni e schemi di scrittura propri di generi diversi, nell'elaborazione di un testo che programmaticamente tende tuttavia ad assestarsi nelle forme del panegirico e dell'epitalamio.

Il sapiente gusto per la descrizione corografica dei territori e dei paesi toccati, se da un lato recupera un modulo espositivo non infrequente in scritture encomiastiche relative ai tragitti compiuti da nobili cortei in occasioni di nozze o d'altro<sup>14</sup>, si affianca anche, per precisione, alla diffusa trattatistica geografica quattrocentesca, strettamente connessa col riuso degli *auctores* e nella quale si erano subito distinti umanisti quali Enea Silvio Piccolomini, autore del *De Europa*<sup>15</sup>, o Guarino Veronese, tra-

---

(1516) alle Operette (1535), in «Critica letteraria», CV (1999), pp. 627-673; i saggi di P. Sisto, *Da Venezia a Bari, dalle «cose vulgare» alle «Operette» di C. Carmignano*, R. Girardi, *L'immagine di Bona Sforza regina, fra cronaca e mitopoiesi cortigiana* e J. Smołucha, *L'arrivo di Bona in Polonia*, in M.S. Calò Mariani, G. Dibenedetto (a cura di), *Bona Sforza: Regina di Polonia e duchessa di Bari*, Catalogo della mostra, vol. I, Nuova Comunicazione, Roma 2000, pp. 109-115; 129-133; 177-181.

<sup>14</sup> Si vedano, ad esempio, Nuovo, *Sulla struttura di un dialogo di Ludovico Carbone. Il «De Neapolitana profectio»*, in Ead., *Esperienze di viaggio* cit., pp. 3-27, e l'Introduzione di M. Marti a Rogeri de Pacienza, *Opere*, a cura di M. Marti, Milella, Lecce 1977; al Balzino del de Pacienza, «anch'esso resoconto di un viaggio regale», potrebbe facilmente accostarsi «per l'andamento discorsivo e generalmente prosastico» il racconto in terza rima del Carmignano, «se escludiamo il metro» dell'ottava impiegato dal letterato salentino, come opportunamente osserva Tateo, *La poesia mondana nella Bari del Cinquecento*, cit., p. 537.

<sup>15</sup> Cfr. E.S. Piccolomini, *De Europa*, a cura di A. van Heck, Biblioteca Apostolica Vaticana, Città del Vaticano 2001; Defilippis, *La rinascita della corografia tra scienza ed erudizione*, Adriatica, Bari 2001, pp. 27-54; Pius II 'el più expeditivo pontifice'. *Selected Studies on Aeneas Silvius Piccolomini (1405-1464)*, Brill, Leiden-Boston 2003, in particolare i saggi di M. Meseve, *From Samarcanda to Scythia: Reinvention of Asia in Renaissance Geography and Political Thought* (pp. 13-39), B.K. Vollmann, *Aeneas Silvius Piccolomini as a Historiographer: Asia* (pp. 41-54), R. Montecalvo, *The New Landesgeschichte: Aeneas Silvius on Austria and Bohemia* (pp. 55-86); L. Guerrini, *Geografia e politica in Pio II*, in *Nymphilexis. Enea Silvio Piccolomini, l'Umanesimo e la Geografia. Manocritti Stampati Monete Medaglie Ceramiche*, Ediz. dell'Associazione Culturale Shakespeare and Company<sup>2</sup>, Roma 2005, pp. 27-51; N. Casella, *Pio II tra geografia e storia*, in «Archivio della Società romana di Storia patria», serie III, XXVI

duttore in latino di Strabone<sup>16</sup>. Al dettato cronachistico è invece accostabile il gusto altrettanto minuzioso per l'annotazione delle date dei singoli episodi narrati, sicché diventa possibile, col solo ausilio del *Viaggio*, elaborare una dettagliata mappa del percorso compiuto, ripartito per giornate e, a volte, per puntuali scansioni orarie. Carmignano garantisce, in tal modo, una ripresa in diretta dell'intera vicenda, costruendo una sorta di ideale continuazione, in versi, della narrazione avviata a Napoli dal Passaro. Il testo espositivo di impianto, che si dipana in forma di diario, tende ad arricchirsi di altalenanti frammenti che variamente attingono ora al genere dell'epitalamio, come si è accennato, col suo fastoso apparato mitologico<sup>17</sup>, ora alla riflessione sul destino umano, svolta in quella dimensione demotica entro cui sono recuperati più in generale sia altri giudizi sull'esperienze di volta in volta vissute, sia anche le curiose annotazioni sulle noie del viaggio<sup>18</sup>. È quest'ultimo un tipico luogo letterario – si pensi ancora al Petrarca dell'*Itinerarium*<sup>19</sup> o all'Ariosto della prima

---

(1972), 95, Roma 1974, pp. 35-112; D. Defilippis, *Modelli e fortuna della "Cosmographia" di Pio II*, e E. Haywood, *Pio II e l'Irlanda*, di imminente pubblicazione negli Atti del XVII Convegno internazionale dell'Istituto Studi umanistici "Francesco Petrarca" *Pio II umanista europeo* (Pienza-Chianciano, 18-21 luglio 2005).

<sup>16</sup> Sul quale cfr. Defilippis, *La rinascita della corografia* cit., pp. 24 ss.

<sup>17</sup> Cfr., per restare in ambito aragonese e nella stessa cerchia di Bona, J.-L. Charlet, *L'épithalame de G. Altilio pour les noces de Jean Galéaz Sforza et Isabelle d'Aragon, dans ses rapports avec la tradition et la culture classiques*, in «Res publica litterarum», VI (1983), pp. 91-112. L'epitalamio, pubblicato postumo in appendice al *De partu Virginis* del Sannazaro (Aldo Manuzio, Venezia 1528 e 1533), fu più volte ristampato fino alle edizioni curate da M. Tafuri, con traduzione italiana di G.B. Carminati (Napoli 1803), da G. Banterle, *L'epitalamio di Gabriele Altilio per le nozze di G. Galeazzo Sforza e Isabella d'Aragona*, in «Atti e Memorie dell'Accademia d'Agricoltura Scienze e Lettere ... di Verona», serie VI- VII, 1955-56, pp. 165-190, e infine a cura di G. Lamattina in G. Altilio, *Poesie*, Scuola arti grafiche dell'Istituto maschile Umberto I, Salerno 1978, pp. 67-75.

<sup>18</sup> Cfr. Carmignano, *Viaggio*, cap. I, v. 116; XII, v. 5; XV, v. 88 e II, vv. 13 ss., *passim*.

<sup>19</sup> Petrarca, *Itinerario in Terra Santa. 1358*, cit., §§ 3-6, pp. 36-40, ma si veda anche la *Senile*, IX, 2, su cui cfr. Defilippis, *La rinascita della corografia* cit., pp. 17 ss.

*Satira* (vv. 34 ss.), che descrive pressappoco gli stessi territori attraversati dalla comitiva regale –, e tuttavia Carmignano quasi mai fa riferimento a quei disagi in modo autobiografico, preferendo confondersi, egli letterato e poeta, con la folla indistinta dei cortigiani del seguito, così come Giuliano Passaro tendeva ad annullare la propria immagine e a oggettivare le proprie impressioni dissimulandole al punto da farle apparire tutt'uno con quelle del «popolo di Napoli»<sup>20</sup>.

Difensore della causa aragonese nella guerra franco-spagnola e protagonista della vittoriosa giornata del Garigliano (1503) era il committente dell'opera<sup>21</sup>, Prospero Colonna, che seguì Bona per l'intera durata del viaggio garantendole, col suo rango elevato e col suo lungo esercizio militare, la necessaria e conveniente protezione. Destinataria del poemetto fu invece, per volontà dello stesso Colonna, la Duchessa Isabella d'Aragona, madre di Bona, ma, insieme con lei, l'intero *entourage* della corte barese e, anche, delle altre piccole corti meridionali costituitesi attorno ai baroni del Regno tornati a rivitalizzare, con la rifeudalizzazione, i loro possedimenti sparsi nel Mezzogiorno d'Italia. È in considerazione di un siffatto referente, «questa felice e nobile società», come la definisce il poeta nella «lettera prefatoria», che il tono, che avrebbe forse potuto attestarsi su un livello poeticamente più sostenuto e avvertito, si assesta invece su una misura stilistica certamente più gradita a quel pubblico, tesa com'è a smorzare i velleitari esiti epici («più alte et erudite descriptione»<sup>22</sup>) con i quali l'autore non intende entrare in competizione, mediante l'adesione a un registro descrittivo vagamente echeggiante piuttosto i moduli del romanzo pastorale, trasferendo tuttavia l'azione narrativa dal selvaggio paesaggio arcadico/accade-

---

<sup>20</sup> Su tale aspetto della scrittura del Passero cfr. Defilippis, Nuovo, *Tra cro-naca e storia* cit., pp. 433 ss.

<sup>21</sup> «... et tanto maggiormente per essermi stato da lo Illustriss. S. Prospero (alla altezza et gratia del quale in grandissima obbligation me ritrovo) per special comendamento a bocca comandato», lettera prefatoria *Alla Illustrissima S. Donna Isabella de Aragonia*, in *Operette*, cit., cc. Iviir-Iviir.

<sup>22</sup> *Ibidem*.

mico all'aspro paesaggio montano/cortigiano dell'Europa centro-orientale. Ma ovviamente nella topica finzione proemiale quella scelta, che si traduce in un pretestuoso «basso e inculto dire» accompagnato dal suono «de rotta e disconsonante cithara», non è ascritta alla necessità di soddisfare i gusti del pubblico di corte, ma piuttosto all'inesperienza del poeta, «imperito fanciullo»<sup>23</sup>. E la giustificazione di voler condurre comunque a compimento la propria impresa poetica, nonostante i ripetuti tentennamenti, è sorretta innanzi tutto dal convincimento del valore ludico di quella scrittura cortigiana, che qui si incrocia con l'evidente intento encomiastico, che nell'*Arcadia* sannazariana si permeava invece di uno struggente senso di nostalgico rimpianto. Così nelle parole della lettera prefatoria («non mi pareva tra sonori, dolci, et concertati canti de leggiadri et preciosi uccelli, incongrui et stridenti ullulati de altri semplici et notturni volatili misculare. [...] Ma la diversità de canti et varietà del dire lo più de le volte sol qualche nova dilettaçion ministrare, et più che se li altri con li affluenti lor calami e cose de più memoria digne et de summa eloquentia fundate la presentano, io ...»<sup>24</sup>) si legge la scoperta *variatio* del Prologo sannazariano («Sogliono il più de le volte [...] e molto più per i soli boschi i selvaticchi uccelli sovra i verdi rami cantando, a chi ascolta piacere, che per le piene citta-di, dentro le vezzose e ornate gabbie, non piacciono gli ammaestrati»<sup>25</sup>); e la sostituzione della «umile fistula di Coridone» con la «disconsonante cithara» segna il distacco da una composizione che attraverso il travestimento bucolico intendeva additare una più alta misura etica, secondo la linea di una consolidata tradizione, all'altra, di evidente ed esclusivo impianto celebrativo, aperta ad accogliere le suggestioni dell'accattivante registro mitologico in funzione dichiaratamente encomiastica. Al suo inter-

---

<sup>23</sup> *Ibidem*.

<sup>24</sup> *Ibidem*.

<sup>25</sup> I. Sannazaro, *Arcadia* [Prologo]. Altri elementi che riconducono la restante produzione poetica del Carmignano all'ambiente culturale dominato dalla figura del Sannazaro sono notati da Tateo, *La poesia mondana nella Bari del Cinquecento*, cit., p. 536.

no Bona e non infrequentemente anche il Colonna, ma in una posizione comunque subalterna, vengono ad assumere i connotati degli antichi eroi, impegnati come sono in una costante e impari lotta contro le avverse forze della natura, accortamente personificate secondo i noti canoni poetici. È l'amplificazione di quel disperato pianto materno, ricordato anche da un corografo quale l'Alberti, che si estende alla natura tutta, ai mari, ai fiumi che, come Isabella, tentano di trattenere in un disperato abbraccio la giovane regina, ma che sono dal suo coraggioso ardire ripetutamente sconfitti e beffati, fino a che, superati l'Adriatico e i corsi d'acqua di Istria, Stiria e Austria, la nuova patria polacca l'accoglie in un ambiente naturale ormai pacificato e ridente nella sua stagione primaverile e ricondotto alla sua dimensione reale. Ancora a un'affermata prassi letteraria, attestata, tra gli autori noti al Carmignano, almeno da Virgilio a Dante, è ascrivibile l'espedito di aprire i capitoli ternari con una nota temporale, spesso svolta in chiave mitologica, che talora si complica con l'altro, più proprio invece della poesia canterina, di riassumere brevemente l'accaduto prima di avviare la nuova partizione narrativa<sup>26</sup>. In questa organica struttura il primo capitolo funge quasi da ideale raccordo con le annotazioni dei *Giornali* del Passaro, cioè con quanto era ben conosciuto negli ambienti italiani e napoletani. L'inquadratura si schiude infatti e indugia sulla marina di Manfredonia incredibilmente affollata di divinità, secondo uno schema già collaudato, ad esempio, dall'Altilio nel suo *Epitalmio* per la madre di Bona, Isabella, che spaziava sulla suggestiva cornice paesaggistica napoletana; ma lo sfavillante fondale partenopeo del mitico corteggio delle ninfe annunciatrici delle prossime gioie d'amore dell'Altilio qui assume immediatamente i colori della tristezza, del grigiore della pioggia, del mare in burrasca percorso da Eolo. Le navi sono lì pronte per traghettare il corteo, ma protagonista dell'azione non è ancora la giovane sposa, bensì la madre, dedicataria del poemetto; non vi è azione, ma celebrazione nel capitolo iniziale: l'impostazione narrativa devia

---

<sup>26</sup> Cfr. i versi iniziali dei capitoli dal I al XII del *Viaggio* del Carmignano.

infatti immediatamente verso il tono encomiastico del trionfo, il trionfo di Isabella colta non, come nei versi dell'Altilio, nell'atto di concedersi speranzosa alle gioie d'amore, «improvvida / d'un avvenir fallace»<sup>27</sup> come la futura Ermengarda manzoniana, ma nel doloroso momento del distacco, cui fanno corona, nell'evocazione poetica, gli antichi eroi ed eroine che conobbero l'atroce sofferenza dell'abbandono. Sostiene i più impegnativi passaggi del testo (cap. I, vv. 73-102, cc. K ijr-v) la trama petrarchesca del *Triumphus Cupidinis*, da cui il Carmignano trae l'esemplare catalogo di figure maschili e femminili ricordandone il mito. E se ripresa petrarchesca è anche «vergine latina» di v. 12 (c. K ir), che con felice scelta poetica immediatamente definisce, al suo primo apparire, la tenace e combattiva figura di Bona, tacitamente paragonandola, fin dalla prima occasione che l'avrebbe vista impegnata a lottare contro le avversità del mare, alla romana Camilla, «ch'in Italia a' Troian fe' molta noia» del Petrarca (*TF* 2, 101), sulla immagine della esitante Didone virgiliana pare invece costruita quella di Isabella, sconvolta dall'indicibile pena per la partenza della figlia. Ma sul dolore che conduce alla follia e poi alla morte purificatrice dell'eroina virgiliana («ch'amor pio del suo sposo a morte spinse», *TP* 11), prevale infine in Isabella la superiore virtù della prudenza («Quantunque sempre lei con lieta cera / sotto contrario manto il gran martire / celò, mostrando sua prudentia intera», cap. I, vv. 46-48: c. Kiv), sorretta dalla «ragion» che «li porse fatti condegni al suo cesareo ardire» (ivi, vv. 50-51). Insomma la moderna eroina non è dimentica del suo ruolo, né del suo alto lignaggio; e anzi è proprio il suo *status* nobiliare a rinsaldare il suo proverbiale coraggio e consentirle di superare quell'ennesima prova che il suo destino infelice sembrava da ultimo riservarle. E difatti nelle dolorose parole di commiato la folle disperazione di Didone/Isabella (ivi, vv. 109-120: Verg. *Aen.* IV, 305 ss.) si estingue in un rassegnato dolore, sorretto, piuttosto che esasperato, dalla determinata risposta di Bona, che nella sua lapidaria sentenziosità fa avvertire, non diversamente

---

<sup>27</sup> Manzoni, *Adelchi*, atto 4, coro 112.

dalle parole pronunciate da Enea (*Aen.* IV, 345-347), l'impossibilità di opporsi alla separazione fatale: «Bastive ormai, o cara madre – disse – / altri la terra, e noi divida il mare» (cap. I, vv. 122-123: c. Kijr). Il quarto dell'*Eneide* sarà ancora presente al Carmignano quando ne ricalcherà, in altro contesto (cap. VIII, vv. 4-9: c. Lviv), la nota descrizione dell'azione della Fama (vv. 173-177); nel primo capitolo, invece, il suo riuso permette al poeta di avviare encomiasticamente, grazie al sapiente impiego della *variatio*, l'estensione delle esemplari virtù materne alla figlia, che ne sarebbe diventata la fedele custode. Il tragico tono del capitolo iniziale, che coinvolge in parte anche il secondo nella notturna visione del poeta della sconsolata Isabella sofferente, si smorza totalmente nel terzo, dove comincia a emergere invece quel gusto per la descrizione paesaggistica, per la puntuale relazione di viaggio, per gli ammiccamenti ai toni popolareggianti, che connoterà il poemetto fino alla sua conclusione. Protagonista indiscussa diviene ora Bona, che nell'affrontare e superare le mille traversie di un cammino compiuto durante la rigida stagione invernale, prima attraversando il bizzoso Adriatico, poi l'ostile e gelido entroterra europeo, dà prova del pieno possesso di quelle virtù materne già celebrate dal Castiglione<sup>28</sup> e che perfettamente convengono alla sua nuova condizione di regina. Fortezza, magnanimità e magnificenza contraddistinguono le sue decisioni e i suoi atteggiamenti durante il tragitto che porta il corteo nuziale ad attraversare piccoli borghi quasi disabitati e fiorenti centri commerciali, fino a giungere alla Vienna imperiale e di lì alla meta, Cracovia. Ovunque il passaggio di Bona e del suo seguito è salutato da manifestazioni di festevole gioia da parte degli abitanti, ora inaspettatamente colti dall'evento, ora invece guidati dall'accorta regia dei propri signori ad accogliere degnamente l'augusta ospite.

È questo uno dei tratti di maggior interesse dell'operetta del Carmignano, che permette al lettore e allo studioso di esplorare attentamente, con l'aiuto di una variegata casistica, l'organizza-

---

<sup>28</sup> «... la duchessa Isabella d'Aragona, degna sorella del re Ferrando di Napoli; la quale, come oro nel foco, così nelle procelle di fortuna ha mostrata la virtù e 'l valor suo», Castiglione, *Cortegiano*, 3, 36.

zione degli apparati tesi a esibire l'immagine prestigiosa del potere con l'allestimento di cerimonie e il compimento di rituali finalizzati al rafforzamento di quella immagine.

Là dove era stata programmata una sosta, o comunque era stato annunciato il sopraggiungere della comitiva, si provvede a darle il benvenuto con colpi di artiglieria a salve. È la consuetudine più diffusa che, esibendo l'innovativo mezzo di combattimento, si arricchisce talora di ulteriori tocchi di elegante e gaia accoglienza: così a Fiume, la prima città in territorio imperiale dove giungono i napoletani, di notte le strade furono illuminate a festa e sia dentro che fuori le mura si udiva il popolo inneggiare insieme all'Imperatore e all'ospite, scandendo i nomi di Sforza, Aragona, Massimiliano<sup>29</sup>. Il calore «mediterraneo» dell'ospitalità della gente, che segna il percorso nel tratto italiano, tra i porti dalmati dell'Adriatico sottoposti alla Repubblica veneziana, sembra scemare nel corso del viaggio, tra le popolazioni straniere. A ciò contribuiscono il diverso linguaggio, ma soprattutto il diverso temperamento, meno chiassoso e vivace. Lo stesso rito dell'accoglienza tende a irrigidirsi negli schemi di una formalità gestuale ripetitiva e spesso scarsamente motivata e partecipata. È possibile, tenendo presenti queste preliminari considerazioni, individuare un più preciso percorso celebrativo sotteso da una incisiva regia, affidata per il territorio tedesco all'Imperatore Massimiliano e per quello polacco allo stesso re Sigismondo. L'offerta di ospitalità proposta a Zara dal rappresentante del doge Leonardo Loredan, e cortesemente rifiutata da Bona e dal Colonna, che si limitarono a ricambiare la cerimonia del saluto, costituì l'ultimo atto sul suolo italiano<sup>30</sup>, sebbene, già in territorio asburgico-

---

<sup>29</sup> Carmignano, *Viaggio*, cap. III, vv. 128-136: «Così mentre lei lieta se ne andava / vennen da Fiumi de bon remi armate / barche, che a forza in porto sene intrava. / La notte assai bombarde fur sparate / per torre, per le mure, e in ogni sito / eran già senza fin fiamme appicciate, / e nel gridar l'un più che l'altro arditto: / Massimiano, Sforza, et Aragona, / dentro la terra e fuor per ogni lato / ch'anchor per gaudio esulta ogni persona» (c. Kviv).

<sup>30</sup> Ivi, cap. III, vv. 79-89: «Soffiava il vento con tanta presteza / ch'in breve spatio Zara se scoperse / ch'amirar dava a gli occhi gran vagheza. / Dopo che alquanto più vicini si offerse, / il lieto cor d'ognun di quella terra / a suon de ar-

co, un atteggiamento non meno cordiale fosse riservato dalla città marittima di Fiume, dove si sostò alcuni giorni per provvedere all'acquisto di quanto necessario alla prosecuzione del viaggio<sup>31</sup>.

Significativo di questa costruzione del testo, cui si è accennato, è il terzo capitolo<sup>32</sup>, che riguarda in particolare il viaggio per l'Adriatico<sup>33</sup> di Bona e del suo seguito, una partizione testuale e documentaria di estremo interesse perché, pur riguardando territori, usi e costumi ancora consueti ai nobili personaggi, testimonia una delle rotte di attraversamento privilegiate tra le due sponde. Funge da prodromo a questa sezione del racconto il già ricordato tempo burrascoso, che aveva imposto un forzoso riadeguamento delle tappe di percorrenza previste<sup>34</sup>, inconveniente non insolito per quell'itinerario marittimo: la sosta a Manfredonia, se dà spazio a un ultimo, lungo e accorato momento di intima affettuosità tra madre e figlia<sup>35</sup>, rappresenta però anche un primo in-

---

ti gliaria chiaro si aperse. / Ivi se dice, se 'l mio dir non erra, / che del gran vecchio e santo Simione / picciola cassa il suol bel corpo serra. / Fu da la nave nostra, e con ragione, / risposto al bel saluto e passò via / e quattro miglia innanti più si pone. / Vennive un huomo de la Signoria / ad offerirli un placido ricetta / e che con lieta fronte si faria; / e benché a Lesna anchor ciò fosse detto, / ben li rispose la Regina alhora / con grato viso, e con benigno aspetto. / El Prospero Signor senza altra mora / de tante offerte lor con dir pesato / rengratiando tutti assai l'honora» (cc. Kvv-Kvir).

<sup>31</sup> Cfr. ivi, cap. IV, vv. 1-72, cc. Kviv-Kviiiv, e Daowski, *Il viaggio* cit., p. 720.

<sup>32</sup> Carmignano, *Viaggio*, cc. Kiiiiiiv-Kviv.

<sup>33</sup> Sulla specificità e l'identità dell'Adriatico, cfr. F. Surdich, *L'Adriatico: geografia, ideologia, riappropriazione*, in F. Citarella (a cura di), *Studi geografici in onore di Domenico Ruocco*, Loffredo, Napoli 1994, II, pp. 779-786; M. Giammarco e A. Sorella (a cura di), *Congresso internazionale della Cultura adriatica*, Atti del I congresso internazionale della cultura adriatica (Pescara, 6-9 ottobre 2004, Split, 20-21 ottobre 2004), Fondazione Ernesto Giammarco, Pescara 2005 e in «Adriatico/Jadran. Rivista di cultura tra le due sponde», I (2005).

<sup>34</sup> «Nettun col volto de disdegno armato / ne venne al porto senza far dimora, / e fo in un punto il mar tutto turbato. / Hor pensa ben, che per un tal dispetto / se mostrò a noi già son più giorni irato / Eulo, per questo anchor sempre ha desdetto / il prospero vento, anzi tenuto in freno / nel tetro carcer suo serrato e stretto. / Pioggia dal ciel mai c'è venuta meno / signando pianto, e mai da l'hor Giunone / mostrò più aspetto splendido e sereno», ivi, cap. I, vv. 14-21, c. Kir.

<sup>35</sup> Ivi, cap. I, vv. 42-126, cc. Kiv-Kiiir.

tralcio al compimento della *quete* dei nostri eroi, non disgiunto dalla descrizione di ogni sorta di disagio procurato dallo sforzo del viaggio, che ovviamente coinvolge in misura minore i più resistenti nobili accompagnatori, ben più allenati alle fatiche, rispetto alla fragilità dei cortigiani dediti agli *otia* letterari. La tranquilla partenza sul far della sera, non ulteriormente procrastinabile, favorita da un «prosper vento» – e si noti qui il gioco allusivo che cela il nome di Prospero Colonna<sup>36</sup> –, si tramuta rapidamente, a notte fonda, in un viaggio agitato dalle «prave» onde dell'Adriatico, le quali si dispiegano all'interno del golfo, zoomorficamente accostato a una oscura bestia «ampia e vorace», proiezione mentale della condizione di profonda angoscia e timore, determinata dal distacco da luoghi noti e da persone familiari e dall'incubo dell'incognito, inevitabile compagno di ogni *viator*<sup>37</sup>. Gli ingredienti topici dell'odeporica si vengono assemblando in una lunga sequenza, nella quale lo stato di alienazione prodotto dalla sofferenza, conduce il poeta, nel pieno rispetto della tradizione dell'onirocritica<sup>38</sup>, alla *visio in somniis* del tragi-

---

<sup>36</sup> «Nel terzo di Febrar la sera sciolte / con prosper vento le sue vele, andava / la ricca nave e l'altre insieme accolte», ivi, cap. II, vv. 1-3, c. Kiiiir.

<sup>37</sup> «Era sì divo il nume che portava / de l'inclita Regina e sue seguace / che appena il mar tal peso tollerava. / Onde la notte poi turbò lor pace, / hor con interni moti, hor con prave onde / sulcando il golfo suo ampio e vorace. / L'acqua col vento l'un l'altro risponde / che più crudel per me nol vidi mai, / ch'ognun chi botta, piange, e chi se asconde. / Tal ch'era meza quella notte hor mai / qual io con gran sengolti e molti interni / sì come gli altri e peggio me trovai; / così, protrato ne li loghi inferni, / de nostra nave, travagliato e smorto, / piangea mea duri affanni e sempiterni», ivi, cap. II, vv. 4-18, cc. Kiiiir-v.

<sup>38</sup> Il sogno, oltre che vero e proprio *topos* nel panorama della produzione tardo-antica e medievale, finiva con l'assolvere, nella dinamica narrativa del racconto onirico, delle specifiche funzioni inerenti l'azione dei protagonisti e l'approccio interpretativo col racconto stesso da parte del lettore. Su tali aspetti cfr. G. Cingolanti, M. Riccini (a cura di), *Sogno e racconto. Archetipi e funzioni*, Atti del Convegno di Macerata (7-9 maggio 2002), Le Monnier, Firenze 2003; S. Volterrani (a cura di), *Le metamorfosi del sogno nei generi letterari*, con introduzione di L. Bolzoni e S. Zatti, Le Monnier, Firenze 2003; T. Gregory (a cura di), *I sogni nel Medioevo*, Ateneo, Roma 1985; *Il sogno nella Bibbia*, Atti del Convegno Nazionale (Ravenna, 7-8 maggio 1988), Edizioni Biblia, Settimello

co fantasma di Isabella, che disperatamente si strugge per la partenza della figlia e che sarebbe disposta a superare qualunque difficoltà postale dal mare («nulla mi tenesse / timor di vento, golfo, aspre procelle / alte quantunque ruinoso e spesse») pur di congiungersi nuovamente a lei in quel porto «disperato e crudel», che diventa, in una straniante topografia dell'anima, il luogo reale in cui si è consumato il doloroso distacco, quello metaforico della vita, che non potrà esser più la stessa, ormai segnata dalla dolorosa perdita, e infine quello utopico, nel quale soltanto sarebbe potuto avvenire il ricongiungimento<sup>39</sup>. L'elemento gnomi-

---

1988; P. Dinzeltbacher, «Revelationes», *Typologie des sources du Moyen-Age Occidental*, Brepols, Turnhout 1991; Id., *Mittelalterliche Visionsliteratur*, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, Darmstadt 1989; S.F. Kruger, *Il sogno nel Medioevo*, Vita e Pensiero, Milano 1996; M.P. Ciccarese, *Le visioni dell'aldilà come genere letterario: fonti antiche e sviluppi medievali*, in P. Dinzeltbacher, M.P. Ciccarese, Y. Christe, W. Berschin (a cura di), *Le visiones nella cultura medievale*, Officina di Studi Medievali, Palermo 1990, pp. 266-277.

<sup>39</sup> «Vento dal sonno, uno huom[o] de senno accorto / me si fe innanti gli occhi e me dicea: / “A che pur gridi si dal pianto scorto?” / E ditto questo per man mi prendea / menandomi ove in pianto e gran querela / la illustra alma Isabella se affligea. / Qual anche stava al porto et alla vela, / gli occhi fissi tenea, mirando attenta, / ch'a poco a poco il tempo asconde e cela. / Sentea qual mai dal crudel pianto lenta / dicendo: “Avara notte, e come lassi? / Lor senza luce e me de vita spenta? / O crudo, infido mar, se supportassi / ch'ala mia dolce figlia andar potesse / sopra de l'onde accelerando i passi. / Non credere che nulla mi tenesse / timor di vento, golfo, aspre procelle / alte quantunque ruinoso e spesse. / Io pur ti chiamo, o figlia: ove son quelle / grate accoglienze tue? Dove è la voce? / Senza la qual dal corpo il cor si svelle. / S'io prima una tal pena e tanto atroce / considerata avesse, oimè che forse / non seria stata al consentir veloce. / Che vorrò far dopo più giorni scorsi? / Ch'io non ti veda già qual solea meco, / oimè che troppo incauta al mio mal corsi. / Seria contenta più de viver teco, / o dolce figlia, in mediocre vita / che a' haver quanto a tutto il mondo seco. / E quel che più de lagrimar me incita / è che ti vedo in sì tenera etate / dal dolce albergo tuo quasi sbandita. / Vedo le donne mie tutte restate: / Madonna Bianca e tua cara Isabella / senza di te piangendo esanimate. / Gridavan tutte, ma più sola quella; / el crudel pianto suo me induce a tale / che 'l cor mi giaccia in corpo e la favella. / Vorria che 'l grato ciel mirasse quale / ogn'hor me affligo, e 'l gran dolor che porto, / e che in seguirte me prestasse l'ale, / o con qualche pietà, qualche conforto / al mio tanto furor donasse meta / in questo disperato e crudel porto”», ivi, cap. II, vv. 19-63, cc. Kiiiv-Kiiiii.

co suggella la travagliata notte in mare del Carmignano, il quale, dopo aver impiegato un termine tecnico, «orzare», per indicare il tentativo di porre la prua della nave in direzione del vento e cercare così un approdo sicuro sull'altra sponda, ormai sveglio e tutto pallido in volto («pallente cera»), superata la prima angoscia, è repentinamente assalito dal terrore dell'incognito che lo attende, non sapendo dove i marosi avrebbero condotto la nave, su cui era imbarcato: unico antidoto a uno stato d'animo in continuo affanno è la virtù della pazienza, la sola che consenta all'uomo di resistere ai mali e di «fortuna contrastare», dove palese è la metafora tra l'attraversamento notturno e il disagio del vivere, in un contesto di vago sapore dantesco, e dove il termine fortuna coagula anche una delle varie accezioni, il fortunale, in cui la semantica del termine si esprime<sup>40</sup>.

L'*incipit* del terzo capitolo, con la delineazione del cronotopo tesa a inquadrare il cambio di scena, segna il parallelo mutamento del quadro meteorologico, che con l'avvento del giorno e il profilarsi ormai in lontananza degli «optati monti», sottolinea anche la svolta psicologica del viaggiatore, dal disorientamento e turbamento notturno, che lo avevano portato tra la vita e la morte («e star de vita e morte in libra equali») alla ritrovata serenità e certezza diurna, letta come un provvidenziale aiuto divino («come sempre Dio sua gratia infonde / a chiari spirti, sopravvenne il giorno»<sup>41</sup>). L'attraversamento dell'Adriatico, dalla sponda pu-

---

<sup>40</sup> «Giva orzando tra questo et inquieta / la nostra nave assai più che la sera / tal che la vision gustar mi veta. / Onde io già desto e con pallente cera, / spostato il primo male, ogni altra vista / teme del loco, ove condotto me era; / e quel che più in tal caso me contrista / è che l'un l'altro non si può giovare, / che, è forza, paziente al mal resista / chi vuol pur con fortuna contrastare», ivi, cap. II, vv. 64-73, c. Kiiiir.

<sup>41</sup> «Essendo dunque il mar turbato tutto, / scura la notte, aspri li venti, e tali / ch'io certo me trovava mal condotto, / teme ognun de quei medesmi mali, / vedendosi agitar da furia de onde / e star de vita e morte in libra equali. / Ma, come sempre Dio sua gratia infonde / a chiari spirti, sopravvenne il giorno / ch'ogni notturno duol da lui se asconde. / E quando presso a terza l'hore forno, / cominciosi a scoprir li optati monti / ch'a noi leticia, a lui donavan scorno. / In

gliese a quella dalmata, dura oltre quindici ore, perché è all'ora terza di giovedì 4 febbraio 1518, cioè alle nove del mattino, che la nave giunge in vista dei monti e solo dopo poco meno di tre ore, cioè circa a mezzogiorno, riesce ad attraccare a Porto San Giorgio, nell'isola di Lagosta, dopo che l'abile e prudente nocchiero ha condotto l'imbarcazione fra «isole e scogli», ora «assai vezzosi e conti» dell'omonimo canale, che fugano quell'iniziale ansioso smarrimento del navigante, preoccupato di perdere la rotta e di incappare in luoghi inaccessibili, sospinto dall'«onde ... proterbe»<sup>42</sup>.

Le successive terzine rendono puntualmente conto dei tempi di percorrenza e della velocità tenuta dal natante ora che la navigazione in un tratto di mare tranquillo e protetto dall'arcipelago dalmata, rallegrata dalla straordinaria bellezza paesaggistica, permette agevolmente di congiungersi nella serata del sabato, procedendo speditamente a dieci miglia all'ora e dopo aver sostato per un'intera giornata a Lagosta, alle altre navi del seguito che avevano trovato confortevole rifugio nella vicina isola di Lesina<sup>43</sup>. È nel bel porticciolo di Palermo che la nave finalmente attracca, sebbene la comitiva decida di scendere a terra solo il giorno successivo, la domenica, per poter adeguatamente rifocillarsi con un banchetto ben allestito, sia pur utilizzando una attrezzata cucina da campo. Il cerimoniale, che ovviamente prevedeva di servire dapprima la regina e i nobili del suo seguito, in-

---

men de tre altre hore ivi congiunti / passava anchor nostro nochiero accorto / isole e scogli assai vezzosi e conti», ivi, cap. III, vv. 1-15, c. Kiiiiv.

<sup>42</sup> «Dopo ch'alquanto fu più innanti scorto / in l'isola de Lausta il giobbia accorse / dove se dice de San Giorgio il porto. / E perché lei di vela innanti scorse, / non si trovando seco sue conserbe, / il venere ['venerdì'] di mora anchor vi corse. / Ivi tra scogli redolenti et herbe / la gran Regina e gli altri ristoraro / l'onde passate a lor tanto proterbe», ivi, cap. II, vv. 16-24, c. Kiiiiv.

<sup>43</sup> «e perché poi de tutte se accetaro / ch'eran già salve in Lesena arrivate, / nel far del giorno al navigar tornaro. / Eran per noi le stelle sì placate, / anchor li venti al veligiar tranquilli, / ch'ogni hora diece miglia eran solcate. / Passavan scogli più de milli e milli, / isole, golfi e piagge, ogn'un dicea / a che felice loco il ciel sortilli. / In breve spacio al fin si pervenea / il sabato di sera, ch'in passand / Lesena, il porto e gente si vedea», ivi, cap. III, vv. 25-36, cc. Kiiiiv-Kivr.

crementò ulteriormente, nell'attesa che si faceva sempre più difficile da sopportare, i morsi della fame del povero poeta e dei suoi compagni di viaggio, i quali poi, senza troppo rispetto delle buone maniere, si avventarono («ognun strappava a pezzi senza invita») sul cibo quando fu finalmente alla loro portata<sup>44</sup>. Mentre l'equipaggio attende con solerte zelo alle manovre necessarie a salpare – il poeta rivela anche in questo caso un sicuro dominio del lessico marinaresco, non sempre filtrato dalla tradizione letteraria e ariostesca in particolare<sup>45</sup> –, il cronista si lascia soggiogare dalla suggestione del fascino naturale dei luoghi attraversati, già annuncianti la imminente stagione primaverile («herbette e fiori / già si vedean sculpiti»), e non manca di registrare, con acuto intuito psicologico, la mutata condizione d'animo dei viaggiatori, dimentichi ormai delle pur recenti pene passate e tutti proiettati verso una dimensione di allegro svago e curiosa e insaziabile attenzione per le piacevoli novità che si affacciano ai loro occhi e che assecondano l'eccitante fattore sorpresa. La navigazione, ripresa nella nottata della domenica, si dispiega, il successivo lunedì, all'interno del canale di Brazza, costeggiando i castelli arroccati sulla dura roccia («fundati in sassi duri») di Spalato e di

---

<sup>44</sup> «Poco più oltra poi innanti, usolcando / forse dua miglia, in un bel porto venne / al cui picciol Palermo il nome dando. / Ivi mainate le elevate antenne / se de' il prodesse in terra, et anche in mare / l'anchora al fondo subito pervenne. / Delliberato fu dopo magnare / in terra la domenica seguente, / ma pur la sera in nave ritornare; / e quando venne il dì ognun suvente / discese in terra, e con leticia e festa / placava i suoi travagli arditamente. / Qui qual tra scogli se ricerca, e presto / fo la coccina molto ben fornita / tal che la fame al divorar ce infesta. / E finché la Regina fu servita, / si lo appetito agionse agli altri ardire, / ch'ognun strappava a pezzi senza invita», ivi, cap. III, vv. 37-54, c. Kvr.

<sup>45</sup> Se infatti il precedente «orzando» può rinviare ad Ariosto, *Cinque canti* (4, 22), «sarte», di largo impiego già negli autori del Trecento, si ritrova anche nel *Furioso* (17, 36; 39, 28), «trinchetto» è impiegato da Pulci nel *Morgante* ('alber del trinchetto': 20, 34), già «gumine» ('gomene') e «taglie» ('paranchi') – pur non dando adito a delle retrodatazioni – sono tra le prime testimonianze della migrazione di questi termini marinareschi dai portolani, dal lessico specialistico del latino medievale e dalla produzione canterina all'ambito letterario volgare (cfr. DELI, s.v.; *Grande dizionario della lingua italiana* di S. Battaglia, s.v.).

Traù, che, per quanto a distanza, apparivano tuttavia «leggiadri e belli», e perfino il prosiegua della navigazione si svolge in tutta sicurezza, confortata, la sera del lunedì, dalla presenza dei monti<sup>46</sup>. È evidente a questo punto come il progressivo dissolversi dell'angoscia produca il brusco cambiamento di registro del racconto, divenuto fortemente realistico rispetto alle allucinazioni inconse che avevano popolato di antichi miti e dolorosi fantasmi il buio terrificante, che aveva avvolto l'incerto tragitto in mare aperto. Un'ulteriore snodo poi nella direzione del viaggio e nella costruzione del testo è rappresentato dall'appressarsi a località portuali poste sotto la diretta giurisdizione di Venezia<sup>47</sup>. La prima è Sebenico, la quale tuttavia non riserva particolare attenzione al corteo regale, che le passa a circa quattro miglia al largo, poiché si trova in uno stato di palese abbandono, tant'è che quegli stessi elementi tipici della imminente stagione primaverile, già altrove notati, vi sono del tutto assenti, e s'impongono invece i segni di una contrastante sterilità e improduttività: «Parea bene il paese assai distrutto, / macro il terreno, anchor li monti senza / herbette, foglie, fiori, arbori e frutto»<sup>48</sup>. Non manca la cronaca di viaggio di utilizzare in questo caso quei moduli descrittivi propri della scrittura corografica e dell'indagine antiquaria, ormai saldamente fissata da Biondo Flavio<sup>49</sup>. Ben diversa affabilità diplomatica mostra invece la città di Zara, la quale, al pas-

---

<sup>46</sup> «Tornati in alto, sul meglio dormire / l'argano cominciò, tirando in nave / gumine, sarti, e 'l ferro per partire. / Dopo lascior de l'argano le chiave / et al trinchetto e la mezana intenti / stridean le taglie rutilante e cave. / Erano in questo già secondi i venti / e noi alquanto più del mar securi / che andavam per canal tutti contenti. / D'ogni canto terreno, herbette, e fiori / già si vedean sculpiti, e duo castelli, / Spaltro e Trau, fundati in sassi duri; / da lunga ben parean leggiadri e belli, / altro non dico, ma il luni la sera / surgemmo in mezzo alquanti monticelli», Carmignano, *Viaggio*, cap. III, vv. 55-69, cc. Kvr-v.

<sup>47</sup> «E penso ben che quattro miglia egli era / longe da Subenico quel ridotto, / il qual Venetia dominando impera», *ivi*, cap. III, vv. 70-72, c. Kvv.

<sup>48</sup> *Ivi*, vv. 73-75, c. Kvv.

<sup>49</sup> Rifiutando difatti la prassi straboniana che tendeva ad escludere dalla sua *descriptio* i centri ormai distrutti e andati in rovina, la nuova ottica da cui muoveva Biondo Flavio, in linea con il diffuso recupero dell'antico promosso

saggio delle navi che continuano a veleggiare prudentemente sotto costa, saluta festevolmente con colpi di artiglieria, cui dalla flottiglia regale prontamente si risponde, e che invia un rappresentante della Repubblica di Venezia a offrire una confortevole sosta e una generosa ospitalità ai viaggiatori<sup>50</sup>. La puntigliosità analitica del reportage di Partenopeo Suavio si sofferma anche, nel pieno rispetto della tradizione odeporica, a dar conto della presenza di reliquie, santuari e templi incontrati *in itinere* – è il caso ad esempio dei resti di San Simeone, custoditi a Zara – e ad annotare con accuratezza la presenza e la qualità dei punti d'approdo: così dopo un'ulteriore navigazione notturna, la sosta avviene a Mendrelle, porto dell'isola di Arbe, che è «loco assai sicuro e fondo»<sup>51</sup>, e perciò adatto anche ad accogliere una flotta di discrete dimensioni. La mappa dell'itinerario, che si viene così configurando, tradisce la probabile dimestichezza o il consapevole riuso di quegli utilissimi strumenti di navigazione rappresentati dai portolani, che erano assai diffusi ancora in età rinascimentale, tant'è che il Carmignano sgrana nella sequenza narrativa le precise coordinate nautiche che consentono l'attraversamento dell'Adriatico sul versante orientale e, qui in particolare, del

---

dal Petrarca, privilegiava proprio quelle realtà decadute, silenziose testimonianze evocatrici di un fulgido splendore antico: cfr. A. De Ferrariis Galateo, *La Iapigia (Liber de situ Iapygiae)*, prefazione di F. Tateo, introduzione, testo, traduzione e note a cura di D. Defilippis, Congedo, Galatina 2005, pp. XXVIII-XXX dell' *Introduzione*.

<sup>50</sup> «Il mar [e] poi con assai maggior credenza / ognun di noi, et con maggior destrezza / nostro nochiere, a navigar comenza. / Soffiava il vento con tanta prestezza / ch'in breve spatio Zara se scoperse / ch'a mirar dava agli occhi gran vaghezza. / Dopo che alquanto più vicin si offerse, / il lieto cor d'ognun di quella terra / a suon de artiglieria chiaro si aperse. / Ivi se dice, se 'l mio dir non erra, / che del gran vecchio e santo Simione / picciola cassa il suol bel corpo serra. / Fu da la nave nostra, e con ragione, / risposto al bel saluto e passò via / e quattro miglia innanti più si pone. / Vennive un huomo de la Signoria / ad offerirli un placido ricetta / e che con lieta fronte si faria; / e benché a Lesna anchor ciò fosse detto, / ben li rispose la Regina alhora / con grato viso, e con benigno aspetto. / El Prospero Signor senza altra mora / de tante offerte lor con dir pesato / rengratiando tutti assai l'honora», Carmignano, *Viaggio*, cap. III, vv. 76-99, cc. Kvv-Kvir.

<sup>51</sup> Ivi, cap. III, v. 103, c. Kvir.

Quarnarolo, citando, di seguito, le località di Segna, a man destra, Ossero e Cherso, a man manca, tra le quali si distende l'isola di Veglia, dove si prevede un'altra sosta prima di affrontare l'ultimo tratto di mare, che conduce a Fiume<sup>52</sup>. Ma l'imprevedibile sopraggiungere della tramontana rende difficile l'uscita dal sicuro rifugio di Veglie e obbliga a rinviare al sabato, il 13 febbraio, l'attraversamento del Quarnarolo, reso difficoltoso dapprima da una inaspettata bonaccia<sup>53</sup>, là dove suole invece spirare più frequentemente la bora, e poi favorito da un «ardito» scirocco, che, «a suo dispetto ce ridusse in loco / dove sua rabbia più non porta vanto»<sup>54</sup>. Anche lo scrupolo con cui il Carmignano ci informa di volta in volta delle condizioni atmosferiche, del mutare dei venti e dello stato delle acque, conferisce all'impianto diegetico la connotazione di un vero e proprio "diario di bordo". È qui che, come si è accennato, le celebrazioni acquistano un carattere di maggior ufficialità, con l'approdo nel territorio soggetto all'imperatore Massimiliano, che fa registrare, al di là di una maggiore sontuosità, un deciso ritorno al rispetto delle comuni norme civili e religiose. Mentre infatti la domenica precedente, quella del 7 febbraio, ci si era limitati, a Lesina, ad approntare un lauto pranzo dopo la burrascosa traversata, ora, una settimana più tardi, ormai definitivamente superati i pericoli e lo stress del viaggio marittimo («essendo ognun del mar stuffato e farto»), la comitiva, tra due ali osannanti di popolo di lingue diverse, rese finalmente grazie a Dio per il viaggio compiuto, secondo un canonico cerimoniale ampiamente codificato, prima ancora di concedersi un'intera settimana di festeggiamenti alternati a un meri-

---

<sup>52</sup> «Il giobia [‘giovedì’] poi, che ‘l Sol con l’auree chiome / lieti nel navigar ce sprona e spenge, / passaimo un golfo pria che ‘l corso dome, / tal che lasciando da man destra Segne, / da l'altra Ossera e Cherse il gran paese, / il porto presso Veglia ce ricegne», ivi, cap. III, vv. 106-111, c. Kvir.

<sup>53</sup> «Il vener poi la tramontana offese / si nostra nave, che voltando intorno / presso del capo a forza il porto prese. / Il sabato matin, venuto il giorno, / quantunque voltizando, nel Carniero / la nostra nave e tutte se ne introrno. / Non era già qual suol per boira altiero, / ma con bonaccia ce intertenne alquanto / fi' a mezo di straccando ogni nochiero», ivi, cap. III, vv. 112-120, c. Kvir.

<sup>54</sup> Ivi, cap. III, vv. 121-123, c. Kvir.

tato riposo. Questo fu in parte imposto da quattro consecutivi giorni di tramontana, che sconsigliavano di riprendere il cammino, il quale d'ora in avanti sarebbe avvenuto via terra<sup>55</sup>. Al di là di alcuni topici elementi, già sottolineati, non si mancherà di notare lo stretto rapporto che lega l'esperienza del viaggio alla protezione della divinità, che scandisce le tappe più ardue dell'itinerario. E infatti l'attraversamento dell'impervio territorio montuoso, che attende il corteo nuziale, è facilitato dal provvidenziale intervento meteorologico, che, con abbondanti piogge, contribuisce ad allentare la morsa del ghiaccio e a spianare così la strada alla regina<sup>56</sup>. Secondo un collaudato topos, ricorrente nella cronaca in versi del Carmignano, le figure mitologiche si alternano e confondono con quelle reali, in un continuo gioco di encomiastici rispecchiamenti rivolti alla celebrazione di Bona e del suo nobile accompagnatore Prospero Colonna. Ecco infatti che la stessa Aurora, mossa da gelosia per la bellezza della novella sposa, che potrebbe affascinare addirittura Apollo, impone l'avvio di una giornata gelida e brumosa, nella quale Febo è costretto a mascherare i suoi raggi. Ma la regina non par di ciò curarsi, avendo a fianco lo splendente Prospero, vero specchio vivente di ogni aristocratica virtù, e alla fine, allorquando è per entrare nel duomo, scoprendo il volto, riesce, con la luminosità della sua bellezza ad attrarre lo stesso Febo che si apre un ampio varco tra le nubi, rischiarando la mirabile scena<sup>57</sup>.

---

<sup>55</sup> «Mancando poi scirocco a poco a poco, / la fusta con la barca rimborcava / la bella nave con gran festa e gioco. / Così mentre lei lieta se ne andava / venner da Fiumi de bon remi armate / barche, che a forza in porto se ne intrava. / La notte assai bombarde fur sparate / per torre, per le mure, e in ogni sito / eran già senza fin fiamme appicciate, / e nel gridar l'un più che l'altro arditto: / Massimiano, Sforza, et Aragona / dentro la terra e fuor per ogni lato / ch'anchor per gaudio esulta ogni persona», ivi, cap. III, vv. 124-136, c. Kxiv, e cap. IV, vv. 1-54 e ss., cc. Kxiv-Kvii.

<sup>56</sup> «La pioggia giove per gratia dispensa / accio le nive struga e i giacci espella, / perché altramente non seriamo senza, / in tal ghiacciato e rustico paese, / passati inlesi de futura offensa», ivi, cap. IV, vv. 56-60, c. Kvii.

<sup>57</sup> «Sorgean per tempo dal purpureo letto / il biondo Apollo, e la sua cara amica, / gelosa del suo andar, prese suspetto, / perché sa ben come se allaza e

L'interessante volumetto del Carmignano, che racchiude una versatile sperimentazione poetica, rivela anche l'adesione a un preciso indirizzo di racconto geografico, che aveva già trovato importanti precedenti in quella che è stata definita la "geografia metrica", resoconti di viaggi in versi, che, a prescindere dai grandi poemi immaginari dell'antichità (*Odissea, Eneide, Commedia*), si collegano soprattutto all'esperienza diretta del viaggio reale compiuto dall'autore: quale la poesia odeporica oraziana, la *Mosella* di Ausonio o il *De reditu* di Rutilio Namaziano. La prova offerta dal poeta satirico latino avrebbe trovato una moderna risistemazione nel suo riuso ariostesco – si pensi alle *Satire* I, II e III –, ma soprattutto nella forma in capitoli della poesia giocosa del Berni, o in quella successiva del Tansillo, sebbene antecedenti più pertinenti al *Viaggio* del Carmignano, per tipologia di ispirazione e per finalità encomiastiche, ma non per apparentamenti metrici, possono scorgersi nelle ottave di gustoso sapore narrativo elaborate, in area salentina, da un Rogeri de Pacienza per il suo *Balzino* e, in pieno Cinquecento, da Scipione de' Monti, che fa ricorso all'uso di sonetti e di un capitolo per la composizione delle

---

intrica / il suo bel Phebo a l'amoroso ardore / membrando Daphni e la sua fiamma antica. / E più tanta beltà, tanto valore, / quanto vedea ne l'inclita Regina, / era la causa de maggior timore. / Onde si mosse con tanta ruina, / ch' al dimostrar di quella eccelsa e diva / velava il sposo in gelida pruina. / Tal che per nullo modo al scontro usciva / con soi splendenti raggi, anzi se duole / che sia tal gloria del suo aspetto priva. / Or ecco dunque qual fortuna sole / tra il più bel prosperar mutar la insegna / e dar vittoria a quei che dar la vuole. / Ma quella alma gentil non si disdegna / de la sua absentia, havendo Prosper seco / il cui bel nome al ciel spiccato regna. / Questo è colui, si ben discerni teco, / che, in senno, forza e modestà sicuro, / de chiari gesti egli è tra gli altri un speco. / Ma più parlar de lui oltre non curo / che a l'ampio mar del suo valor seria / ogni alto ingegno ottenebrato e scuro. / Mentre dunque che lei lieta venia, / prima che andasse a riposarsi alquanto, / verso il domo maggior prese la via / Giunta alla porta il suo purpureo manto / disposto col capello al templo offerse / il chiaro volto suo leggiadro e santo. / Eranvi gente assai, et de diverse / lingue, per contemplar tanta beltate / che, intrando dentro lei, il ciel si aperse», ivi, cap. IV, vv. 7-42, cc. Kviv-Kviir.

*Rime odeporiche*<sup>58</sup>. Quasi a crocevia di questa complessa produzione<sup>59</sup> si pone quindi il Carmignano, che sembra voler contaminare l'adozione del capitolo ternario, di ascendenza bernesca nell'ambito dell'odeporica, ma da lui impiegato in una scrittura che nulla ha di satirico, con i capitoli machiavelliani, di netta impronta storica, al fine di confezionare una vera e propria cronaca di viaggio.

---

<sup>58</sup> Scipione de' Monti, *Rime odeporiche*, a cura di V. Dolla, Congedo, Galatina 2004.

<sup>59</sup> G. Auzzas, "Geografie metriche" del Quattrocento, in V. Branca (a cura di), *Dizionario critico della Letteratura italiana*, vol. II, Utet, Torino 1986<sup>2</sup>, pp. 342-344.

Brevi note su «viaggio reale» e  
«viaggio virtuale» tra Medioevo e Rinascimento  
di *Domenico Defilippis*\*

Una delle principali partizioni topiche in cui ci si imbatte nell'accostarsi al racconto di viaggio è senza dubbio quella che consente di distinguere un tipo di narrazione fondata su un'esperienza di tipo libresco, e quindi indotta, dall'altra, di tipo autoptico. In età medievale, com'è noto, è solitamente la prima a prevalere e a conquistarsi un suo spazio nella scrittura letteraria perché è evidente che gli scarni *itineraria* elaborati da pellegrini e mercanti per finalità pratiche non possono vantare il fascinoso carattere rintracciabile nelle ben più impegnative scritture di quei viaggi immaginari, che, a partire dalla stessa *Commedia* dantesca, si propongono piuttosto un fine etico e formativo, che puramente informativo<sup>1</sup>. Il racconto di viaggio rifletteva inevitabilmente quella sempre più scarsa attenzione per la geografia, che la progressiva decadenza degli studi delle *humanae litterae* e l'interpretazione di un'esistenza essenzialmente letta, in chiave cristiana, come transitorio passaggio funzionale alla conquista di un bene ultraterreno comportavano. Non è perciò casuale che ancora sul-

---

\* Università degli Studi di Foggia.

<sup>1</sup> Per un primo approccio col tema si rinvia al fondamentale saggio di G.R. Cardona, *I viaggi e le scoperte* (in *Letteratura italiana*, diretta da A. Asor Rosa, vol. V: *Le Questioni*, Einaudi, Torino 1986, pp. 687-716), che, pur privilegiando le scritture di viaggio prodotte nell'età delle scoperte e delle prime spedizioni transoceaniche, dopo aver fatto il punto sul *Milione* di Marco Polo, circoscrive alcune nodali coordinate stilistiche e narratologiche specifiche del genere, delle quali lo studioso di tale tipologia di testi non può non tener conto e con le quali non può non confrontarsi. Tra di esse sono da porre anche quelle che sono oggetto di questo intervento, per le quali mi permetto di rinviare all'Introduzione al mio studio su *La rinascita della corografia tra scienza ed erudizione*, Adriatica, Bari 2001, pp. 9 ss. e a I. Nuovo, *Esperienze di viaggio e memoria geografica tra Quattro e Cinquecento*, Giuseppe Laterza e figli, Bari 2003.

la soglia del secondo ventennio del Cinquecento, in tutt'altra temperie culturale cioè, un chierico attivo presso la corte papale e dedito alla professione di istitutore, assegnasse nella sua *ratio studiorum* proprio alla geografia l'ultimo posto<sup>2</sup>. La conoscenza geografica, sia pur necessaria per l'educazione di un giovane dabbene, non costituiva di per sé strumento utile a distinguersi nell'attività letteraria, perché occorreano ben altre e alte competenze, di tipo cognitivo e retorico, per riuscire a compiere quella metamorfosi che permettesse a una materia così poco duttile e versatile di vestire le forme della letterarietà. Aurelio Serena, è questo il nome del chierico, monopolitano, tentava di raggiungere quell'obiettivo innanzi tutto ricorrendo alla forma poetica, e poi servendosi dell'imitazione virgiliana per confezionare un prodotto che fosse presumibilmente accetto a quel raffinato pubblico accademico romano<sup>3</sup>. La moderna descrizione di una città da sempre ponte fra Oriente e Occidente sul versante adriatico, qua-

---

<sup>2</sup> Aurelii Sereni Monopolitani *In eloquentiae et artium laudem oratio*, in *Opuscula*, Roma, [Guillery e Nani], 8 marzo 1512, c. 14r: «Quo facile percipitur priorem omni alia disciplina fuisse eloquentia. Eloquentia nanque virtute coacervatis hominibus caeterae scientiae oriri coeperunt. Quemadmodum post panem alii diversi et multiplices inventi sunt cibi, qualis est esus carnum, quas merito philosophiae ac theologiae comparabimus, ut illa quadrupedum, haec vero altitium intelligatur. Nam carnem rodere opus est, si saturi esse velimus. Pisces logicen dicemus, ut quemadmodum illi flegmaticum dicuntur producere humorem, ita dialectici tumidiores videntur. Sal uti in omnibus ferculis necessarium, absque dubio arithmetica ars nuncupabitur, ut sine numero fieri possit nihil. Poesi vinum ascribetur, ut utrunque cum temperamento sapiat et neutri illorum sit ingurgitandum. Saepe quidem numero aquae mistione, idest hystoriae veritate, moderanda est poesis. Musicen pandodopo et acetariis, stomachi appetitum excitantibus, fingemus. Delectabilem astrologiam mellitis ac cup<p>edinariis rebus naturae amicabilebus constituemus. Grammaticen demum lac, quod in aetatis primordio ab infantibus suggestitur, perpulchre iudicabimus. Geographia ad fructus, quos ipsa tellus nulla vi, sed sua sponte profert, accomodabitur».

<sup>3</sup> Cfr. D. Defilippis, *Interessi geografici ed esperienze letterarie di un umanista monopolitano alla corte papale*. *Gli Opuscula di Aurelio Serena*, in D. Cofano (a cura di), *Monopoli nell'età del Rinsacimento*, Atti del Convegno Internazionale di Studi (Monopoli, 22-23-24 marzo 1985), Grafischena, Fasano 1988, pp. 949-984.

le Brindisi, si appropriava così dei latini *colores* del poema virgiliano per transitare dal versante della semplice e cronachistica notazione corografica a quello letterario<sup>4</sup>. Un procedimento, peraltro, già sperimentato, nella sfera del volgare, da Fazio degli Uberti, il quale a metà Trecento aveva a sua volta fatto strumentalmente ricorso al poema dantesco per offrire al suo pubblico di lettori, nel *Dittamondo*, una singolare enciclopedia storico-geografica<sup>5</sup>. Nell'uno come nell'altro caso è la topica rispettivamente virgiliana e dantesca, marcatamente operante a livello contenutistico e formale, a garantire piacevolezza a un itinerario descrittivo altrimenti asfittico e letterariamente afasico, sebbene si fondi l'uno sull'esperienza diretta e l'altro, invece, sulla lettura di un testo assai diffuso in età medievale, quale i *Collectanea* di Solino, una semplice silloge di ben più solidi e specialistici prodotti dell'antichità, di cui si era ormai smarrita la traccia nel corso dei secoli. In entrambi i casi si può parlare di viaggio: viaggio sul filo della propria memoria, riattivata dall'esegesi di un luogo virgiliano, quello del primo libro dell'*Eneide* in cui si descrive il porto ove sbarcò Enea in Libia, la *Descriptio portus Brundusii* del pugliese Aurelio Serena, immaginario viaggio intorno al mondo effettuato sotto la guida di Solino, scialbo calco del Virgilio dantesco, il *Dittamondo* di Fazio degli Uberti. È sulla linea indicata per il Serena che si colloca anche la straordinaria esperienza dell'Ariosto, con la variante però che in questo caso è la carta geografica, e non la diretta osservazione del luogo descritto, a costituire una sorta di terra d'elezione per l'immaginazione creatri-

---

<sup>4</sup> Cfr. D. Defilippis, *Brindisi tra poesia e storia nelle descrizioni di A. Serena e A. De Ferrariis Galateo*, in «Brundisii res», XIII (1987), pp. 3-32.

<sup>5</sup> Cfr. Fazio degli Uberti, *Il Dittamondo e le Rime*, a cura di G. Corsi, Laterza, Bari 1952; S. Carapezza, *L'«Io» personaggio-poeta nel poema di Federico Fresti*, in «Giornale Storico della Letteratura Italiana», CXXI (2004), vol. CLXXXI, fasc. 596, pp. 514-536: 516; M. Guglielminetti, *Per un sottogenere della letteratura di viaggio: gl'isolari fra Quattro e Cinquecento*, in *La letteratura di viaggio dal Medioevo al Rinascimento. Generi e problemi*, saggi di S. Benso, L. Formisano et al., Edizioni dell'Orso, Alessandria 1989, pp. 107-117: 108. G. Auzzas, «Geografie metriche» del Quattrocento, in V. Branca (a cura di), *Dizionario critico della letteratura italiana*, vol. II, Utet, Torino 1986<sup>2</sup>, pp. 342-344.

ce del poeta e a far sì che non sia la personale esperienza a diventare motivo della narrazione, ma piuttosto il reale spazio geografico, o presunto tale, perché fortemente condizionato dal livello di conoscenza e quindi dalla qualità della rappresentazione del mondo e dei singoli siti, a costituire la struttura portante di viaggi fantastici, quali quelli compiuti dagli eroi ariosteschi<sup>6</sup>. In questo caso quindi non l'opera geografica, ma addirittura la muta carta acquista voce attraverso la forma poetica, e si assiste anche qui, come ha osservato la nostra ospite in un recente convegno boiardesco svoltosi a Scandiano<sup>7</sup>, a una strettissima interazione tra la scrittura dell'Ariosto e i più diffusi temi di dibattito a lui contemporanei, tra i quali, non ultimo, era certo quello delle scoperte geografiche e dei primi tentativi di raffigurazione in pianta delle città, sul tipo della carta di cui Ariosto certamente si servì per delineare, realisticamente, i movimenti di truppe e le azioni militari svoltesi intorno a Parigi.

Non è certo mio intento affrontare la complessa questione delle diverse forme poetiche in cui si deposita la scrittura di viaggio, che costituisce un ben preciso sottogenere; m'importa, invece, sottolineare come solo la poesia riesca ad affrancare, soprattutto in età medievale, la fredda testimonianza del viaggiatore da un suo origi-

---

<sup>6</sup> Cfr. l'accurata analisi, corredata di ricca bibliografia, condotta da A. Doroszlaï, J. Guidi, M.-F. Piéjus, A. Rochon, *Espaces réels et espaces imaginaires dans le Roland Furieux*, Université de la Sorbonne Nouvelle, Parigi 1991; ma per la "geografia" del *Furioso* si vedano anche M. Milanese, *Tolomeo sostituito. Studi di storia delle conoscenze geografiche nel XVI secolo*, Unicopli, Milano 1984, pp. 235-251; F. Surdich, *L'Africa nella cultura europea tra Medioevo e Rinascimento*, in S. Pittaluga (a cura di), V. *Relazioni di viaggio e conoscenza del mondo fra Medioevo e Umanesimo*, Columbeis, Atti del V Convegno internazionale di studi dell'Associazione per il Medioevo e Umanesimo Latini (Genova, 12-15 dicembre 1991), D.AR.FI.CL.ET., Genova 1993, pp. 165-240: 201; A. Caracciolo Aricò, *Da Ariosto a Tasso, da Cortes a Colombo*, in A. Caracciolo Aricò (a cura di), *Il letterato tra miti e realtà del Nuovo Mondo: Venezia, il mondo iberico e l'Italia*, Atti del Convegno "C.N.R. - Università degli Studi di Venezia" (21-22-23 ottobre 1992), Bulzoni, Roma 1994, pp. 131-140.

<sup>7</sup> G. Scianatico, "Le moderne cose": *storia contemporanea nel Furioso*, in T. Matarrese, C. Montagnani (a cura di), *Il principe e la storia*, Atti del Convegno (Scandiano, 18-20 settembre 2003), Interlinea, Novara 2005, pp. 223-238

nario stato di emarginazione, e come sia proprio quella stessa forza immaginativa, che anima l'azione del poeta e, da Fazio degli Uberti all'Ariosto, è capace di azzerare la dimensione tempo, inevitabilmente connaturata all'idea del viaggio, a sostenere anche l'operazione di Rustichello da Pisa e a rendere perciò fruibile un'opera quale il *Milione*. Tuttavia le descrizioni pittoresche, che procedono dal leggendario e/o da ambizioni didattiche, sul tipo di quelle enciclopediche, fondate sulle conoscenze libresche, hanno la tendenza a far apparire evanescente, fino a occultarla, la traccia stessa del percorso, per cui si ha come risultato un contesto dello spazio itinerante sfuggente, quand'esso non è del tutto ignorato, come avviene appunto nel *Milione*<sup>8</sup> e nel *Dittamondo*.

L'evidente salto di qualità si ha già con Petrarca, un crocevia ineludibile anche per questo tipo di studi. Egli riporta l'attenzione sulla necessità di una lettura obiettivamente corretta e attendibile delle testimonianze, scevra da qualsiasi possibile collusione col fantastico e con l'immaginario, combinando una raffinata tecnica di collazione dei testi e di osservazione di mappe, con un'indagine investigativa meticolosa e basata anche sulla propria personale esperienza<sup>9</sup>. Un eccellente saggio di questa tecnica è offerto nella dissertazione sull'ubicazione e sulla reale esistenza dell'isola di Tule<sup>10</sup>, e poco importa che poi non si ottenga il risultato sperato, perché sono la metodologia e gli strumenti messi in campo dal Petrarca che qui soprattutto interessano, e che sono Plinio e Claudiano di contro a Solino e Orosio, cioè i testi di una classicità smarrita, di contro a quelli genericamente in uso nel

---

<sup>8</sup> L. Battaglia Ricci, 'Milione' di Marco Polo, in *Letteratura italiana*, cit., *Le opere*, vol. I: *Dalle Origini al Cinquecento*, Einaudi, Torino 1992, pp. 85-105: 92

<sup>9</sup> Cfr. Defilippis, *La rinascita della corografia* cit., pp. 15-21.

<sup>10</sup> Ivi; F. Petrarca, *Ad Thomam Messanensem, de Thile insula famosissima sed incerta, opiniones diversorum*, in *Le Familiari*, libro III, 1, traduzione note e saggio introduttivo di U. Dotti, Argalia, Urbino 1970, pp. 339-349, su cui si vedano anche V. Pacca, *De Thile insula (Fam. III, 1)*, in C. Berra (a cura di), *Motivi e forme delle Familiari di Francesco Petrarca*, Cisalpino, Milano 2003, pp. 591-610 e, più in generale, L. Secchi Tarugi (a cura di), *Francesco Petrarca. L'opera latina: tradizione e fortuna*, Atti del XVI Convegno internazionale (Chianciano-Pienza, 19-22 luglio 2004), Cesati Editore, Firenze 2006.

Medioevo, scientificamente di minor peso e attendibilità. Parrebbe oziosa e inopportuna questa mia insistenza sulle modalità di approccio e di impiego relative alle opere contenenti nozioni geografiche e corografiche, se non avessi sufficientemente dimostrato – come mi sembra invece di aver fatto – come questi repertori informativi siano comunque una componente imprescindibile della scrittura di viaggio, che gli autori ne abbiano o non ne abbiano consapevolezza. Tornando a Petrarca occorrerà dire che egli inserisce un'altra variante di enorme rilievo, quel gusto per l'antico che si estrinseca nella postilla letterariamente colta ed erudita e che prelude alla nascita della scienza antiquaria e al suo uso nella scrittura odepórica, un tratto connotativo che, già ampiamente affermato nel Cinquecento, avrebbe goduto di amplissima fortuna nei secoli successivi: si pensi solo al Gran tour.

La bipartizione cui si accennava all'inizio – viaggio reale o viaggio mentale – viene in questo modo a complicarsi ulteriormente, perché il recupero dell'antico si pone a fondamento della ricostruzione virtuale di una realtà che era e non è più, che non per questo ricade nell'immaginario e nel fantastico, ma che anzi ha tutto il valore e la consistenza dell'esperienza autoptica. Esemplare, a riguardo, è l'*Itinerarium* petrarchesco, che declina la diversa tipologia dell'esperienza ponendo sullo stesso piano esperienza diretta, esperienza degli antichi e ricostruzione virtuale, che si attiva, quest'ultima, per la porzione finale del tragitto, mai effettivamente percorsa dall'autore, e tuttavia puntualmente ricostruita nel suo tracciato sulla scorta di una documentazione oculatamente selezionata e attentamente traslata nel testo<sup>11</sup>.

Vorrei, per concludere, fornire una sintetica esemplificazione di quanto ho sostenuto circoscrivendo alcuni casi riguardanti il bacino adriatico, sui limiti della cui estensione, invero assai mutevoli nei diversi autori, mi sono già soffermato nel corso nel mio precedente intervento al Convegno di Bari<sup>12</sup>.

---

<sup>11</sup> Cfr. Defilippis, *La rinascita della corografia* loc. cit.

<sup>12</sup> D. Defilippis, *L'itinerarium adriatico di Ciriaco d'Ancona*, in V. Masiello (a cura di), *Viaggiatori dell'Adriatico. Percorsi di viaggio e scrittura*, Palomar, Bari 2006, pp. 227-248.

Il *Dittamondo*, «compendiando in prosaicissimi versi una greve enciclopedia scientifica»<sup>13</sup>, rappresenta un importante elemento di raffronto sia per quel che concerne la costituzione di un modello d'impianto della successiva scrittura odeporico-corografica, sia per il metro adottato. L'uso infatti della terzina, se inevitabilmente rivela l'adesione all'archetipo dantesco, mostra però tutta la sua versatilità in un genere narrativo, che successivamente si sarebbe dipanato lungo un *iter* metrico esteso al capitolo e all'ottava<sup>14</sup>. Importante mi sembra inoltre l'ampio *excursus* storico che, occupando i primi due interi capitoli, rivela lo stretto legame esistente tra indagine storica e indagine geografica, un ambiguo dualismo che anche in seguito avrebbe fortemente rallentato lo sviluppo di un'autonoma scrittura corografica, dopo i modellizzanti casi di Biondo Flavio, la cui *Italia illustrata* veniva esplicitamente indicata quale sussidio all'opera storica delle *Decades*, e di Enea Silvio Piccolomini, la cui *Cosmographia* si strutturava come una ricostruzione storica delle vicende contemporanee, assoggettate a un attento giudizio di tipo politico, e geograficamente suddivise per le diverse nazioni dell'Europa e dell'Asia<sup>15</sup>.

---

<sup>13</sup> G. Gorni, *Le forme primarie del testo poetico*, in *Letteratura italiana*, cit., vol. III: *Le forme del testo*, tomo I: *Teoria e poesia*, Einaudi, Torino, pp. 495-496: lo studioso cita insieme col *Dittamondo*, quale altro esempio della «polivalenza tematica della terzina», il *Centiloquio* di Antonio Pucci, che trasferisce in rima proprio quella *Cronica* del Villani, la quale a sua volta rappresenta una delle principali fonti storiche della scrittura poetica di Fazio.

<sup>14</sup> In terzine avrebbe narrato l'avventuroso viaggio di Bona Sforza, futura regina di Polonia, da Manfredonia a Cracovia, l'umanista Colantonio Carmignano, usando il nome accademico di Partenopeo Suavio (*Viaggio de la Serenissima Donna Bona Regina da la sua arrivata in Mafredonia andando verso del suo Regno de Polonia*, in Id., *Operette del Parthenopeo Suauio*, G. Nehou, Bari 1535); in ottave, invece, Rogeri de Pacienza, avrebbe redatto il suo *Balzino*, descrivendo il viaggio della principessa Isabella del Balzo per le terre di Puglia (in Rogeri de Pacienza, *Opere*, a cura di M. Marti, Milella, Lecce 1977): cfr. Nuovo, *Esperienze di viaggio* cit., pp. 50-83, e in questo volume *Viaggi di umanisti e viaggi di principesse*, pp. 69-96.

<sup>15</sup> Cfr. Defilippis, *La rinascita della corografia* cit., pp. 27-54; Pius II 'el più expeditivo pontifice'. *Selected Studies on Aeneas Silvius Piccolomini (1405-1464)*, Brill, Leiden-Boston 2003, in particolare i saggi di M. Meseve, *From Samar-*

Limitandoci ai territori che si affacciano sull'Adriatico, mare peraltro nominato, com'è tipico della tradizione trecentesca, ora Adriano, ora Adriatico, ed esaminando dapprima la costa italiana e quella pugliese, si noterà che l'immaginifico viaggio di Fazio procede dalla Campania verso la Puglia, via terra, ma in modo non lineare:

Apreso questo, prendemmo la via 55  
 cercando Puglia e Terra di lavoro,  
 le novità notando, ch'io udia.  
 In Arpi e in Benevento fei dimoro  
 per riverenza a Diomedes, il quale  
 porta ancor fama del principio loro. 60  
 Apuglia è detta, ché 'l caldo v'è tale,  
 che la terra vi perde alcuna volta  
 la sua virtù e fruttifica male<sup>16</sup>.

Non manca una certa ricercatezza erudita, ovviamente ben distante dalla successiva e più scaltrita indagine antiquaria umanistica, in quella spiegazione del nome di Apuglia, probabilmente originata dalla lettura di Paolo Diacono, che nell'*Historia Longobardorum* (II, 21) scrive: «Apulia autem a perditione nominatur; citius enim ibi solis fervoribus terrae virentia perduntur». La testimonianza di Paolo Diacono è anche accolta, con stile elegan-

---

*canda to Scythia: Reinvention of Asia in Renaissance Geography and Political Thought* (pp. 13-39), B.K. Vollmann, *Aeneas Silvius Piccolomini as a Historiographer: Asia* (pp. 41-54), R. Montecalvo, *The New Landesgeschichte: Aeneas Silvius on Austria and Bohemia* (pp. 55-86); L. Guerrini, *Geografia e politica in Pio II*, in *Nymphilexis. Enea Silvio Piccolomini, l'Umanesimo e la Geografia. Manocritti Stampati Monete Medaglie Ceramiche*, Edizioni dell'Associazione Culturale Shakespeare and Company<sup>2</sup>, Roma 2005, pp. 27-51; N. Casella, *Pio II tra geografia e storia*, in «Archivio della Società romana di Storia patria», serie III, XXVI (1972), 95, Roma 1974, pp. 35-112; D. Defilippis, *Modelli e fortuna della "Cosmographia" di Pio II* e E. Haywood, *Pio II e l'Irlanda* di imminente pubblicazione negli Atti del XVII Convegno internazionale dell'Istituto Studi umanistici "Francesco Tetrarca" *Pio II umanista europeo* (Pienza-Chianciano, 18-21 luglio 2005).

<sup>16</sup> Fazio degli Uberti, *Dittamondo*, cit., III, 1, vv. 55-63, p. 184.

temente variato, e condivisa ai primi del Cinquecento, dall'umanista salentino Antonio De Ferrariis Galateo («alii Apulia ἀπὸ τοῦ ἀπὸλεσθαι, eo quod hic celerius quam alibi arbores deiciunt folia»<sup>17</sup>), il quale fornisce un eclatante esempio del progresso dell'analisi delle fonti maturato durante la stagione umanistica, grazie anche all'apporto decisivo degli studi filologici e della conoscenza del greco.

Tragitto non lineare, si diceva, quello mentale, ma piuttosto legato ai subitanei movimenti degli occhi sulla mappa o sul testo-guida, a dispetto di qualsiasi logica consequenzialità descrittiva, che invece sarebbe stata ben diversamente e scrupolosamente rispettata ad esempio dall'Ariosto nel viaggio di Astolfo, sia pur con tutti i limiti derivanti dalle ancor scarse conoscenze geografiche di quelle remote terre orientali<sup>18</sup>. E infatti, pur dicendo di voler avviare la descrizione della Puglia, in realtà Fazio retrocede e si porta sulla costa tirrenica: da Arpi, cioè Foggia, torna a Benevento, e, mosso da un repentino «disio», se ne va per Campania e Calabria da Salerno a Reggio, depistando lo sprovveduto lettore<sup>19</sup>. Eccolo finalmente doppiare lo stretto e risalire per lo Ionio, o già l'Adriatico, secondo un'interpretazione estensiva dello sviluppo di questo mare, e tornare finalmente in Puglia, ma non a quella marittima, come ci si attenderebbe, bensì, con un'ulteriore incoerenza logica<sup>20</sup> e geografica<sup>21</sup>, a Canne dapprima, e di lì poi, con un andamento zigzagante, al golfo di Squillace per passare, questa volta correttamente, prima da Taranto e poi da Brindisi, diretto alla volta di Bari e del Gargano, infarcendo il testo di notazioni negative sulla sincerità dei pugliesi, che da buoni mercanti occultano le strade più facili e veloci, e di riferimenti ai più celebri luoghi di culto:

---

<sup>17</sup> Galateo, *La Iapigia* cit., p. 14.

<sup>18</sup> Cfr. l'analisi del canto XV condotta da A. Doroszlaï, *Les sources cartographiques et le Roland furieux: quelques hypothèses autour de l'«espace réel» chez Arioste*, in *Espaces réels et espaces imaginaires*, cit., pp. 15-26.

<sup>19</sup> Fazio degli Uberti, *Dittamondo*, cit., III, 1, vv. 64-75, p. 185.

<sup>20</sup> Ivi, vv. 76-84, p. 185.

<sup>21</sup> Ivi, vv. 85-99, p. 185.

Passato avea dove fun le schiere 85  
 ardite d'Annibal di sopra Canni,  
 quando cadde di Roma il gran podere.  
 Ma non cercammo senza molti affanni  
 Isquillaci e Taranto e Brandizio,  
 perché v'èn malandrin da tutti inganni. 90  
 In quella parte ci fu dato indizio  
 che Bari v'era presso, ond'io divoto  
 di Nicolao visitai l'ospizio.  
 Similmente, quando ci fu noto  
 monte Galganeo, là dov'è Sant'Agnolo, 95  
 in fino a lui non mi parve ire in vòto.  
 Con lo studio che fa la tela il ragnolo,  
 ci studiavam per quel cammino alpestro  
 e passavam or questo or quel rigagnolo.

Non è nominata alcuna località abruzzese – la regione è ostica e alpestre e parrebbe che non mostri cittadine degne di menzione sulla costa adriatica –, sicché l'attenzione si sposta immediatamente al di là del Tronto, naturale linea di confine tra Abruzzo e Marche:

Noi andavam, tra ponente e maestro, 100  
 lungo 'l mare Adriano, in verso il Tronto,  
 lasciando Abruzzo e 'l suo cammin silvestro<sup>22</sup>.

Qui l'interesse è innanzi tutto rivolto al famoso lago di Pilato, luogo montano notoriamente frequentato da maghi e demoni, per poi gradualmente spostarsi sui centri di maggior importanza elencati secondo una traiettoria di viaggio plausibile:

Entrati ne la Marca, com'io conto,  
 io vidi Scariotto, onde fu Giuda,  
 secondo il dir d'alcun, di cui fui conto. 105

---

<sup>22</sup> Ivi, vv. 100-102, p. 186.

La fama qui non vo' rimanga nuda  
del monte di Pilato, dov'è il lago  
che si guarda la state a muda a muda,  
però che qual s'intende in Simon mago  
per sagrare il suo libro là su monta, 110  
ond'è tempesta poi con grande smago,  
secondo che per quei di là si conta<sup>23</sup>.

Seguendo a di a di il mio cammino,  
Ascoli vidi, Fermo e Recanata,  
Ancona, Fano, Arimino e Urbino<sup>24</sup>.

Sul lato occidentale della costa adriatica si citano ancora  
Chioggia, Adria e Venezia, muovendo dalla quale si passa all'al-  
tro lato, quello orientale, che ha tutta la descrizione incentrata sul  
territorio istriano:

Per quella via, che in vèr Chioggia si piglia,  
senza più dir ci traemmo a Vinegia,  
torcendo dove fu Adria le ciglia. 60  
Se tra' cristian questa città si pregia,  
maraviglia non è, sì per lo sito,  
sì per li ricchi alberghi onde si fregia.  
E per quel che da molti io abbia udito,  
Eneti fun, Paflagoni e Troiani, 65  
che ad abitar si puosono in quel lito.  
Per mar passammo verso gl'Istriani,  
co' quai lo Schiavo e Dalmazia confina  
di vèr levante e più popoli strani.  
Vidi Fiume e 'l Carnaro a la marina, 70  
Pola, Parenzo e Civita nova,  
Salvor, nel mar, dove uom talor ruina.  
Passammo un fiume, che per sole e piovà

---

<sup>23</sup> Ivi, vv. 103-112, p. 186.

<sup>24</sup> Ivi, III, 2, vv. 1-3, p. 186.

fellow diventa, il qual Risan si dice,  
 e Istria vidi come nel mar cova. 75  
 Vidi Trieste con le sue pendice:  
 e tale nome udio che gli era detto  
 perché tre volte ha tratto la radice.  
 Pur lungo il mare era il nostro tragetto  
 in vèr ponente e Timavus trovammo, 80  
 ch'al ber mi fu e al veder diletto<sup>25</sup>.

È solo dopo una lunga parentesi di percorsi interni e marittimi che, a distanza di alcuni capitoli, si riprende la descrizione del tratto adriatico orientale, nel quale emerge un duro giudizio sui dalmati legato molto probabilmente alla loro durezza di costumi e di rifiuto della religione cristiana:

Io dico che, seguendo, la mia spene  
 m'incominciò a dir: «Tu se' in Dalmazia: 5  
 per che con senno andare si conviene,  
 ché questa gente, per la lor disgrazia,  
 benché sian nati del sangue di Dardano,  
 pur non di men del mal far non si sazia.  
 Son come tigri, ché par che sempre ardano 10  
 per uccidere altrui e per rubare  
 e poco a Dio e meno ai Santi guardano.  
 Una città fu già qui lungo il mare,  
 che diede il nome a questo paese  
 ch'è grande, onde per noi fa l'affrettare». 15  
 Così andando e parlando, discese  
 in Epirro, che dal figliuol d'Achille,  
 secondo ch'io udio, lo nome prese.  
 Noi trovammo, cercando quelle ville,  
 una fontana, dove l'acqua scende 20  
 fredda e sì chiara, che par che distille.  
 Quivi, se l'uomo una facella prende

---

<sup>25</sup> Ivi, vv. 58-81, p. 188.

accesa e ve la tuffa dentro, spegne;  
poi, se lungi la gira, si raccende.  
E perché chiaro ogni luogo disegne,  
i Molosi son qui che da Moloso,  
figliuol di Pirro, il nome par che tegne<sup>26</sup>.

25

A una tipologia descrittiva priva di saldi elementi geografici e topografici, che fluttua costantemente dalla storia, al mito, a leggende, a pregiudizi precostituiti, attenta solo ad adattare alle forme di una poesia didascalica di maniera un testo assai esile, quale quello di Solino, peraltro corroborato da una magmatica messe di notizie spurie di diversa provenienza, si contrappone, dopo l'esperienza petrarchesca, cui si è accennato, e l'avvio dell'esplorazione degli *auctores* condotta nell'età dell'Umanesimo, il racconto di viaggio compiuto in Terra Santa, tra il 1470 e il 1471, da Anselmo Adorno, un mercante dotato di una formazione coerente con il rinnovato progetto pedagogico umanistico<sup>27</sup>. Qui il tracciato espositivo segue puntigliosamente il percorso effettuato, sicché si avvicendano sotto gli occhi del lettore quelle terre che lo stesso autore ha avuto occasione di toccare e di cui segnala i tratti salienti sulla base della propria esperienza e di quei ricordi che gli provengono dai suoi *studia humanitatis*, secondo un *cliché* che diventato ormai topico per la scrittura di viaggio. Limitando, in omaggio alla terra che ci ospita, l'analisi alla Schiavonia è possibile rintracciare, anche nella descrizione di questa regione, l'amalgama del dato autoptico, che è quello decisamente preponderante e nel quale andranno comprese anche le numerose notizie mediate dalla gente del posto, con la sistemazione dello stesso all'interno di una griglia espositiva perfettamente re-

---

<sup>26</sup> Ivi, III, 16, vv. 4-27, pp. 228-229.

<sup>27</sup> G. Adorno, *Itinéraire d'Anselme Adorno en Terre Sainte (1470-1471)*, a cura di J. Heers e G. de Groër, Éditions du Centre National de la Recherche scientifique, Paris 1978. Per la descrizione della Puglia si veda: G. Adorno, *Itinéraires in Terra Santa (1470-1471)*, introduzione, edizione, traduzione e note a cura di P. Izzi, Edizioni Digitali del CISVA, 2006 (pubblicato su internet al seguente indirizzo: <http://212.189.143.91/viaggiADR>).

golata, perché fondata su una tipologia d'età classica ampiamente recuperata e rilanciata in età umanistica<sup>28</sup>.

E infatti l'autore avvia l'illustrazione precisando la collocazione geografica di quella terra sulla base della propria navigazione marittima ed elaborando una nota sull'origine del toponimo, che, secondo un formulario ricorrente, fa riferimento a un leggendario eroe eponimo della tradizione, senza tuttavia offrire ulteriori ragguagli sul personaggio, come invece solitamente accade nella *descriptions* elaborate dai letterati di professione tra Quattro e Cinquecento:

La Schiavonia deve il suo nome al re Schiavo ed è una regione molto vasta. Ce la siamo trovata, durante la nostra navigazione, a man destra mentre percorrevamo l'Adriatico, nel golfo di Venezia. Confina con i turchi, gli ungheresi, i veneziani, gli alemanni e i greci, e comprende numerose province, fra loro distinte, nelle quali si parla la lingua slava. Il turco le ha conquistate quasi tutte dopo alcuni anni di lotte<sup>29</sup>.

Il generico, ma non per questo inesatto cenno all'abbondanza dei prodotti della terra – una sorta di *Leit-motiv*, questo, che connota il racconto di viaggio di un abitante del nord Europa che visita quel sud del mondo particolarmente ferace, manifestando il suo stupore nel vedere tanta abbondanza di frutti venir su spontaneamente, senza il faticoso e paziente lavoro dell'agricoltore, come invece accade dalle sue parti<sup>30</sup> –, funge da raccordo tra

---

<sup>28</sup> Per l'importanza dell'opera di Biondo Flavio, *l'Italia illustrata* (metà del secolo XV), nella definizione di tale schema cfr. A. De Ferrariis Galateo, *La Iapigia (Liber de situ Iapygiae)*, prefazione di F. Tateo, introduzione traduzione e note a cura di D. Defilippis, Galatina, Congedo 2005, p. xxiv dell'Introduzione.

<sup>29</sup> «Sclavonia, a Sclavo rege dicta, maxima regio est. Hanc a navi, dum in mari Adriatico Veneciarum gulpha essemus, dextro in latere conspeximus. Suos confines cum Turcis, Ungaris, Venetis, Alamannis et Grecis habet. In ea distincte multe provincie sunt, sclavoniscam observantem linguam. Has fere omnes, paucis actis annis, Magnus subegit Turcus», Adorno, *Itinéraire d'Anselme Adorno* cit., pp. 377, 378.

<sup>30</sup> Si veda, ad esempio, quanto Adorno afferma della Puglia: «Maxima est et fertilissima in oleo et blado qua in orbe melior, credo, non reperitur [...], ame-

due ridondanti notazioni sugli effetti della recente dominazione turca, dalle quali non traspare alcun giudizio etico, quanto piuttosto la preoccupazione dell'accorto mercante di fornire, nel dettagliato resoconto del suo viaggio al sovrano di Scozia, Giacomo III, e ai suoi colleghi di mercatura, una strategica mappa dell'estensione delle diverse influenze politiche, che possa servire a salvaguardare gli scambi commerciali messi a rischio dall'affermarsi del potere ottomano sulla supremazia veneziana nell'Adriatico; Adorno, inoltre, non manca di registrare, là ove è possibile, la forma antica del toponimo e quella moderna, per una più immediata identificazione della località, secondo una prassi ampiamente in uso nelle opere di corografia d'età classica e umanistica, che nel Cinquecento si sarebbe affermata anche nell'emergente ambito della produzione cartografica a stampa<sup>31</sup>:

Innanzitutto occorre dire che vi è la Dalmazia, una grande provincia, che produce in abbondanza ogni tipo di frutto; in essa si trovano molte città belle e potenti: Antivari [Bar], Cattaro, Epidauro, chiamata anche Ragusa Vecchia. Quest'ultima città è stata recentemente distrutta e occupa una posizione che la rendeva simile a quella di un'isola, perché il luogo dov'era sita era appena congiunto con la terraferma. Ragusa Nuova è città mercantile e ben fortificata, piccola e bella, dotata di una popolazione ricca e libera, che non conosce il dominio d'alcun signore. Tuttavia annualmente gli abitanti, desiderosi di mantenere la pace e la concordia, versano al Turco una ingente somma di danaro per evitare di essere attaccati. Altre città dalmate sono Stagno e Curzola. Tutte queste località si trovano sul mare e sono sedi vescovili. Occorre aggiungere Lesina, nei cui pressi vi è una piccola isola, poi Spalato, anticamente detta Salona, Sebenico, Trogir, Zara, Castenuovo, Castello di Santa Caterina, la città

---

nissima vero propter fructus arbores ac varias herbas redolentes per se naturaliter sine adjumento hominis in campis undique crescentes», *ivi*, p. 380.

<sup>31</sup> Cfr. Defilippis, *La rinascita della corografia* cit.; Id., *Riscritture del Rinascimento*, Adriatica, Bari 2005, pp. 11-72; Galateo, *La Iapigia* cit. Tra le antiche carte topografiche che presentano tale caratteristica, si veda, ad esempio, quella realizzata, per la Iapygia, da Giacomo Gastaldi, su cui cfr. Nuovo, *Esperienze di viaggio* cit., p. 141.

d'Arbe, Veglia, Rovigno e Pirano. Questa provincia conta molti altri borghi, che sarebbe inopportuno descrivere singolarmente<sup>32</sup>.

L'elenco delle città delinea con estrema precisione la rotta più frequentata per la navigazione sottocosta dell'Adriatico orientale – sarà la stessa, ad esempio, percorsa dalle imbarcazioni della nobile compagnia che nel 1517 avrebbe seguito la futura regina di Polonia, Bona Sforza, nel suo attraversamento del golfo di Venezia<sup>33</sup> –, e le notizie relative ai porti più importanti sono per lo più di natura pratica, riguardanti la conformazione e la sicurezza del sito o la sua storia recente, mentre, secondo un altro ricorrente *topos* delle indagini corografiche, si denuncia apertamente l'avversione per una *descriptio* eccessivamente particolareggiata, che si distenda a comprendere anche realtà urbane di scarso rilievo<sup>34</sup>.

L'aneddotica, quasi certamente recepita oralmente – forse proprio a Roma dai cortigiani della vedova del re Stefano – da fonti indigene, che esaltano con gusto popolareggiante l'aspetto leggendario del racconto, domina invece l'illustrazione della regione bosniaca, nella quale è vivissimo il ricordo della sanguinosa lotta coi turchi. Secondo un consumato *cliché*, che accompa-

---

<sup>32</sup> «Primo quidem est Dalmacia, provincia magna, omnium fructuum fertilissima, que multas pulchras et potentes urbes habet, scilicet: Antibarum, Catarum, Epidaurum dicta aliquando Ragusium vetus, modo omnino in partes divisa atque rupta est, que quasi in insula stetit, paucum correspondentis cum terra firma in quo situabatur locus. Habuit Ragusium novum que fortis, parva atque pulchra est civitas mercantialis, cujus populus dives est, in libertate absque dominio viventes; Turcho tamen annuatim denariorum magnam summam ne eos infestet in vim pacis et concordie tribuunt. Item Stangnum, Corsulam, que omnes supradicte civitates maritime sunt et cathedrales civitates. Item et Lesinam que prope se parvulam insulam jacentem habet. Item Spaletum que antiquitus Solona dicta est. Item et est in ea civitas Sibenicus, Tragurium, Hyadra, Castrum Novum, Castrum Sancte Katherine, Arbensis civitas, Vegla, Robinium, Pyranus. Item et alia multa opida habet hec provincia, que singula forte narrare fastidium generaret», Adorno, *Itinéraire d'Anselme Adorno* cit., p. 378.

<sup>33</sup> Si veda a riguardo, in questo volume, il saggio *Viaggi di umanisti e viaggi di principesse* di Isabella Nuovo.

<sup>34</sup> Cfr. Galateo, *La Iapigia* cit., p. xvi dell'Introduzione.

gna questo tipo di narrazioni in età umansitica, all'orrore per la potenza ottomana si unisce l'ammirazione per il valoroso comportamento in guerra degli infedeli, e l'eroica morte dei cristiani, interpretata come espressione della precisa volontà di compiere l'estremo sacrificio della vita in difesa non solo della propria patria, ma anche della loro religione, fa sì che, almeno nel giudizio della gente, quei combattenti possano essere annoverati nel numero dei martiri della fede<sup>35</sup>.

La seconda provincia di questo paese è la Bosnia, che il Turco ha di recente annesso quasi del tutto al suo impero, uccidendone il re Stefano e cacciandone la regina, che noi abbiamo visto a Roma ospite del papa. Ma il re d'Ungheria, Mattia Corvino, conserva ancora qualche piccola città come Argentaria e Jajce. Per impadronirsi di Jajce il Turco ha condotto, a più riprese, importanti spedizioni contro gli ungheresi e assediato più volte la città, ma non l'hanno mai conquistata. Nel corso di uno di questi assedi, il Turco prese una tale moltitudine di uomini da farne scale e ponti con i loro corpi. Un turco particolarmente forte e valoroso salì fino alla sommità delle mura della città con l'intento di guadagnarsi il compenso promesso a chi fosse per primo entrato nella città. Ma un ungherese, ch'era di guardia, meno gagliardo del turco, ma più valoroso, consapevole di non poter avere la meglio su di lui, gli si gettò contro finendo insieme con lui nel vuoto: prese la decisione, nella sua magnanimità, per salvare la patria e soprattutto la nostra fede cristiana, di precipitarsi con il suo avversario dov'erano i turchi e di morire per la nostra fede e per la patria, guadagnandosi così la vita eterna<sup>36</sup>.

---

<sup>35</sup> Cfr. su questo aspetto l'Introduzione di F. Tateo al volume L. Gualdo Rosa, I. Nuovo, D. Defilippis (a cura di), *Gli umanisti e la guerra otrantina. Testi dei secoli XV e XVI*, Dedalo, Bari 1982, pp. 5-15; l'Introduzione di M. de Nichilo a E. Calentii *Poemata*, a cura di M. de Nichilo, Adriatica, Bari 1981, pp. 39-73; D. Defilippis, *Tradizione umanistica e cultura nobile nell'opera di Belisario Acquaviva. Gli opuscoli pedagogici del Conte di Conversano e Duca di Nardò*, Congedo, Lecce 1993, pp. 98-99, 200-201.

<sup>36</sup> «Secundo in ea regione est Bosna provincia quam fere totum Turchus novissime dominio suo adjecit. Regem Stephanum interfecit ac reginam propulit,

Appare evidente però che quando la descrizione si estende a zone più interne, lontane dalla costa, essa diventa necessariamente cursoria, poiché il viaggiatore Adorno non si avvale più delle sue dirette esperienze, ma passa alla conoscenza indiretta, mostrandosi tuttavia prodigo, come sempre, di utili consigli pratici per chi affronta l'eterna incognita del viaggio:

Un'altra provincia della Schiavonia, chiamata Serbia, è un paese ricco di monti, dai quali si estrae oro, argento e altri metalli. Conta numerose e importanti città: è completamente sotto il dominio turco.

La Ratia è una provincia della Schiavonia che il Turco ha sottomesso insieme con la Bulgaria. In Bulgaria vi sono molti castelli. I campi e le campagne sono spopolate e incolte. È pertanto necessario, a chi si avventura per queste contrade via terra portare sempre con sé un pugnale, a chi invece le percorre via mare una bussola. Moravia, Slesia, Croazia e Russia sono province della Schiavonia<sup>37</sup>.

---

quam apud papam Rome vidimus. Adhuc autem Ungarie rex in hac aliquas parvas civitates tenet, scilicet: Argentinam et Ayaycham. Pro Ayaycha Turchus crebro maximum bellum cum Ungaris iniit eamque pluries obsedit, sed nunquam eam optinere potuit. In quadam vero obsessione dicte civitatis tantam multitudinem populi Turchus secum duxerat quod ex populo pontes ac scale facti sunt. Quidam valentissimus audacissimusque Turchus, ut premium a Turcho constitutum tanquam primus ingrediens urbem mereretur, muros civitatis usque in summum ascenderat. Sed Ungarus quidam, stans ad guardiam muri, Turcho illo corpore debilius sed animo valentior, videns se non posse Turchum dictum a muro propellere nisi seipsum una cum Turcho deorsum proiceret, voluit hic Ungarus prestantis atque magni animi, pro conservanda re publica et plurimum pro fide nostra, seipsum deorsum una cum Turcho in cetu Turchorum proicere ac ita pro fide nostra atque republica, ut in perpetuum postmodum viveret, mori», Adorno, *Itinéraire d'Anselme Adorno* cit., pp. 378, 380.

<sup>37</sup> «Alia provincia Sclavonie, Servia dicta, est montosa, in quibus aurum et argentum atque alie metallorum mine effodiuntur. Multas et magnas civitates in se habet. Hanc itaque totam Turchus tenet. Ratia provincia est Sclavonie, quam una cum Bulgaria provincia Turchus vicit. In Bulgaria castra multa sunt. Campos atque rura dishabitos et incultos habet, ideo ibi itinerantibus ad eundem sicis, et navigantibus ad navigandum acu, opus est. Morania, Slesia, Cronacia, Rousia provincie sunt Sclavonie», *ivi*, p. 380.

Le Albanie secondo gli altri  
(il paese nelle opere dei viaggiatori stranieri  
dei secoli XIX e XX)  
*di Diana Kastrati\**

*A mio padre*

Riuscire a sintetizzare gli eventi e i secoli in un tempo relativamente breve è di per sé un compito piuttosto arduo.

Data l'ampiezza dell'argomento, ho pensato di articolare il mio intervento in tre sezioni cronologiche, limitando ai viaggiatori inglesi un'attenzione più accurata:

- il primo viaggio documentato di uno straniero in Albania (1591);
- i viaggiatori inglesi nel nostro paese fino al XIX secolo;
- il contributo degli stranieri allo studio della lingua albanese (a partire dal XV secolo fino al XX secolo).

L'Albania, per varie ragioni, ha attirato nei secoli l'attenzione degli stranieri, da quella degli storici e geografi antichi grecoromani, fino ai viaggiatori dalle più eterogenee motivazioni dei nostri giorni. Ovviamente non sempre questi viaggi avevano intenti turistici; a volte si trattava di scopi squisitamente politici, scientifici, diplomatici o artistici e – perché no? – anche della ricerca del cuore esotico nascosto al centro dei Balcani, che valeva la pena conoscere e portare alla luce.

Tra tanti libri, riviste ed articoli che documentano questo via vai di entrate e uscite, spicca, per la ricchezza delle informazioni in merito, la rivista «Dituria» (Sapienza, Cultura), ideata da Mit'hat Frasheri, una delle figure più significative della cultura albanese del XX secolo e figlio di un illuminista del nostro Rinascimento<sup>1</sup>, vissuto durante un periodo chiave della storia albane-

---

\* Università di Tirana.

<sup>1</sup> Figlio di Naim Frasheri (1846-1900) e nipote di Sami Frasheri, entrambi impegnati nel riscatto politico-culturale dell'Albania. Con il termine Rina-

se (invasione italiana, nascita della repubblica socialista di Hoxha) nonché importante personalità politica, sociale e culturale del periodo dell'Indipendenza nazionale. La rivista cominciò ad essere pubblicata verso la fine del XIX secolo per continuare fino al 1929. Era e si riprometteva di essere uno strumento di studio di alto profilo culturale; lo stesso Frashëri vi pubblicò una serie di studi a puntate, tutti con lo stesso titolo: *I viaggiatori stranieri in Albania fino al XIX secolo*<sup>2</sup>. Si tratta della raccolta sistematica di testimonianze e documenti di diplomatici, ufficiali, prelati, poeti, medici e scienziati, che visitando i paesi dell'Est erano giunti anche in Albania. Una volta rientrati nei paesi d'origine, tutti pubblicavano in forma di memorie, saggi, libri artistici, gli itinerari percorsi nei diversi paesi visitati e in Albania, informando in questo modo l'Europa, totalmente ignara dell'esistenza di un tale paese a causa dell'occupazione ottomana e dell'isolamento secolare. Oltre alle numerosissime informazioni geografiche, politiche, sociali, di gran valore risultano anche le opinioni da loro espresse in merito all'autoctonia e vetustà del popolo albanese, e perfino sulle caratteristiche etniche delle popolazioni del Kosovo a Nord e della Çameria a Sud<sup>3</sup>. Troviamo appunti interessantissimi sulla psicologia, sulla mentalità, stile di vita, abitudini, sulla flora e la fauna, sui rapporti commerciali con l'estero; insomma fin dai primi viaggiatori il resoconto di viaggio in Albania unisce osservazioni sui luoghi a quelle sulle persone, sulle tradizioni e sulla società.

È proprio grazie a questa varietà di opinioni e punti di vista, non omogenei, che alla fine non emerge una sola Albania, ma tan-

---

scimento in Albania si fa riferimento al periodo di rinascita della cultura e della lingua albanese intorno alla seconda metà del XIX secolo.

<sup>2</sup> Tutti gli articoli di Frashëri sui viaggiatori stranieri sono stati raccolti e pubblicati in un unico volume: M. Frashëri, *Udhëtarët e huaj në Shqipëri gjer në fund të shekullit XIX*, a cura di L. Malltezi, Sh. Delvina; Red. T. Llagami, Eurorilindja, Tiranë 1999.

<sup>3</sup> Del Kosovo per le recenti vicende bellico-politiche si sa ormai tutto, mentre più oscura resta l'altra "questione" sospesa, quella degli albanesi della Çameria, una regione posta tra Grecia e Albania.

te “Albanie”: e in queste complesse sfaccettature anche il popolo albanese, nella ricerca della propria identità, si è rispecchiato.

### *Il primo viaggiatore: guarda caso un veneziano*

Il 26 aprile 1591 Lorenzo Bernardo parte da Venezia per raggiungere Istanbul. La ragione? Girolamo Lippomano, ambasciatore di carriera e alla fine anche ambasciatore di Venezia ad Istanbul, viene accusato di alto tradimento per aver fornito informazioni statali segrete ai principi stranieri. Le prove ci sono; il Consiglio dei Dieci l'ha condannato ed il Senato veneto ha riconosciuto



la condanna. Ora, spetta ad una persona eseguire la sentenza, nella fattispecie al senatore Lorenzo Bernardo, il quale era stato dal 1584 al 1587 primo ambasciatore ad Istanbul. Il viaggio prevede il passaggio per tante terre sconosciute e paesi altrettanto ignoti. Sedici giorni dopo la partenza, la nave giunge a Shëngjin, chiamato da lui *San Zuanne di Medocca*. (Shëngjin è un porto vicino a Lezhë odierna, città al nord ovest d'Albania, a 40 chilometri da Scutari). La testimonianza ci arriva in forma di un libro: *Viaggio di un ambasciatore veneziano da Venezia a Costantinopoli nel 1591*<sup>4</sup>. Pubblicato nel 1886 a Venezia, in occasione di un matrimonio, il libro era destinato ad essere regalato alla famiglia e agli invitati: ne esistono dunque pochi esemplari. Il libro contiene 92 pagine, in formato 12,2x18,2 cm. La parte che riguarda l'Albania va da pagina 28 a pagina 45. L'autore delle note del

<sup>4</sup> *Viaggio di un ambasciatore veneziano. Da Venezia a Costantinopoli nel 1591*, Stabilimento Tipogr. Fratelli Visentini, Venezia 1886.



viaggio era il segretario del Senatore Bernardo.

Ulqini, oppure Dolcigno vecchio, rappresenta la prima tappa, proseguendo poi per Shëngjin. Ci sono delle note che riguardano il momento storico delle ribellioni dei montanari di Dukagjin, la zona posta più ad est rispetto a questa direttrice. Si cita il Sanxhak di Scutari e i suoi rapporti con Dol-

cigno; ci si rallegra anche per l'aiuto offerto da Scutari al senatore. Interessanti sono le note che riguardano le difficoltà tecniche del viaggio, l'acquisto dei cavalli e il modo in cui vengono venduti. Viene dettagliatamente descritto il fiume Drin, da dove arriva la fauna, poi la città (o villaggio all'epoca) di Lezhë, le imbarcazioni, la chiesa e la messa lì celebrata. Tra tanti incontri si menzionano anche due mercanti veneti che lavoravano sul posto e facevano commercio con i contadini locali. Non si precisa in che cosa commerciassero, ma la presenza veneziana è già attestata con missioni commerciali e individuali. Si passa da Lezhë a Laç (Krujë). In un breve passaggio viene nominata per la prima volta Tirana: "Passammo un torrente ed uscimmo dalla foresta entrando così nella grande e famosa valle di Scanderbeg, chiamata Tiranë e circondata dalle montagne di Krujë, città nobile d'Albania, una volta proprietà dei signori, mentre oggi sotto il sanxhak di Ohri... Si dice che qui la gente è robusta, forte e una volta convertiti in mussulmani divennero anche grandi cavalieri...". Una bella descrizione viene riservata anche alla fortezza di Petrelë<sup>5</sup>, vi-

<sup>5</sup> La Fortezza di Petrela, situata a sud di Tirana lungo alla strada nazionale che collega la capitale con la città di Elbasan è stata costruita in epoca medievale. La fortezza era al comando della sorella di Scanderbeg, Mamica Kastrioti.

cinissima a Tirana, sulla strada per Elbasan. Si prosegue infatti poi per Elbasan, mettendo in evidenza la povertà estrema dei contadini. Il viaggio che include la parte albanese si ferma a Manastir.

Nella sua semplicità, questo diario è una testimonianza già molto significativa intorno all'Albania in quel periodo (XVI secolo).

### *I viaggiatori inglesi e la loro vocazione albanese.*

Per quanto riguarda i viaggiatori inglesi che hanno visitato l'Albania e lasciato le loro memorie pubblicate, ci viene in aiuto il libro di Shpëtim Mema *Shqipëria dhe shqiptarët në veprat e udhëtarëve anglezë* (L'Albania e gli albanesi nelle opere dei viaggiatori inglesi)<sup>6</sup> pubblicato nel 1988. Si tratta di una vera e propria raccolta di tutte o quasi tutte le testimonianze inglesi. L'introduzione del libro spiega le ragioni di un tale lavoro e della sua pubblicazione: lo scopo principale dello studio è di fornire una lettura critica di quei racconti di viaggio e quindi delle informazioni impressioni e/o constatazioni che vi si trovano. L'autore si sofferma ovviamente sulle opinioni che gli sembrano più precise. Benché il numero di questi viaggiatori, sparsi nei secoli, sia piuttosto ridotto, a volte le considerazioni da essi riportate rivelano più che una conoscenza vera e propria del paese e degli abitanti, un'attenzione ad emozioni forti, che il primo impatto con l'Albania non manca di suscitare. Inoltre, quelle visite si addensano nei momenti storici cruciali per tutti i popoli balcanici ancora sotto il dominio dell'impero ottomano, ma tutti in incandescente fermento. Le ribellioni già in atto avevano aggravato i rapporti tra le grandi potenze tutte coinvolte nella grande questione dell'Est e nella spartizione del mondo ottomano in disfaccimento. Da una parte una risentita e irritabile diplomazia europea, dall'altra "il malato del Bosforo" incapace di autoriformarsi, infine le insurrezioni della popolazione albanese con-

---

<sup>6</sup> S. Mema, *Shqipëria dhe shqiptarët në veprat e udhëtarëve anglezë të gjysmës së parë të shekullit XIX*. [L'Albania e gli albanesi nelle opere dei viaggiatori inglesi della prima metà del XIX sec], Red. F. Aliaj, Tiranë 1988.

tro gli ottomani stavano portando l'Albania verso l'autonomia. Ciò era già stato anticipato dal pashallëk di Joannina con Ali Pashë Tepelena (1741-1822)<sup>7</sup>, un valoroso e grande Pashà, che nelle due prime decadi del XIX secolo istaurò intensi contatti diplomatici, politici, militari ed economici con la parte inglese. Giocava a favore dell'interesse degli inglesi verso l'Albania anche un altro fattore: nei circoli scientifici europei, durante la prima metà secolo, stava progredendo con passi da gigante l'indoeuropeistica, la scienza che si occupava dello studio della famiglia di queste lingue, dove l'albanese avrebbe presto occupato un posto rilevante e di grande interesse per i linguisti.

Infine, va sottolineato che all'epoca, questi viaggi facevano parte dell'educazione classica di cui si nutrivano i giovani nobili inglesi, per cui un giovane nobile che non aveva ancora visitato di persona le civiltà antiche della Grecia o di Roma, non aveva un'educazione completa. L'Albania era parte comunque di questo itinerario (*Grand Tour*). Esercitava un forte fascino poi l'esotismo che emanava questa terra con i suoi montanari e le sue montagne al Nord, territori quasi vergini all'occhio curioso degli europei, e le terre del Sud con un pashallëk famoso come quello di Ali Pashë a Tepelene.

Lo studio di Mema è strutturato in 5 capitoli.

Il primo si apre con una panoramica dei viaggi inglesi: chi erano i viaggiatori, quali luoghi visitarono e i libri che pubblicarono. Una breve introduzione fornisce alcune informazioni sui visitatori prima del XIX secolo.

La seconda parte di questo capitolo presenta in ordine cronologico sia i viaggiatori della prima metà del XIX secolo che hanno messo piede in Albania, che quelli che, pur non avendola visitata di persona nei loro viaggi balcanici, ne hanno sentito parlare e ne hanno riferito nei loro libri.

---

<sup>7</sup> Il personaggio aveva tutte le caratteristiche per ispirare poeti e scrittori romantici (A. Dumas, *Il conte di Montecristo*; Lord Byron) soprannominato il Leone di Joannina, condusse con metodi tirannici, una lotta vittoriosa per l'indipendenza del suo governatorato (coincidente con la Rumelia, una regione tra Albania e Grecia)

Il secondo capitolo si occupa delle considerazioni e delle opinioni emerse nei racconti di viaggio passati in rassegna nel primo. Prima ci sono le testimonianze legate all'origine del popolo albanese e la questione viene trattata a livello storico e linguistico; poi è l'autore a presentare, sotto forma di conclusioni e deduzioni, la psicologia etnico-nazionale dell'Albania.

Il terzo capitolo analizza i dati che testimoniano l'esistenza, la ricchezza, la varietà e la vetustà della cultura popolare albanese; e soprattutto la cultura materiale: case, vestiti tradizionali, cibo, costumi, artigianato ecc. Poi seguono i dati, le considerazioni e le opinioni dei medesimi viaggiatori riguardo agli aspetti più importanti della cultura sociale e spirituale albanese: lingua, abitudini, religioni, il rapporto tra religioni e cultura nazionale, arte e folclore.

Nel quarto capitolo viene presentata una rassegna delle opinioni dei viaggiatori sulla situazione economica albanese degli anni 1800-1850. Non solo l'agricoltura, il commercio ecc., vengono descritti nella loro realtà storica, ma risultano di grande interesse le deduzioni e le conclusioni avanzate in merito al livello economico dell'Albania dell'epoca.

Nel quinto capitolo viene analizzata la situazione politica particolare della prima metà del XIX secolo, in cui l'asse più importante era costituito dalla ulteriore crisi dei rapporti e dal conflitto tra gli albanesi e gli ottomani. I primi viaggiatori si occupano della situazione politica durante i grandi pashallëk, specialmente quello di Janinë; poi emerge l'analisi di una situazione politica conflittuale, quella degli anni '30-40, quando scoppiano le prime insurrezioni armate contro l'impero ottomano.

Il libro si conclude con una bibliografia che include quasi tutte le opere dei viaggiatori presenti nella Biblioteca Nazionale di Tirana. Nell'eventuale mancanza di originali, sono state sfruttate le ristampe, anche parziali, redatte anche in altre lingue.

A proposito del libro di Mema bisogna fare alcune riflessioni. C'è da lodare lo sforzo con cui l'autore ha cercato di fornire una rassegna completa, senza tralasciare neppure i dettagli dei documenti, delle testimonianze, e delle memorie. Con la meticolosità con cui è scritto, lo studio costituisce un contributo prezioso e insostituibile agli studi di letteratura di viaggio. Ma considerando

l'anno e il periodo in cui lo studio è stato pubblicato, nella parte interpretativa dei dati soffre di tante lacune. Dobbiamo ricordarci che era il 1988 e il sistema dittatoriale regnava ancora in Albania. Purtroppo anche i migliori studiosi di scienze umanistiche erano obbligati ad assumere una posizione ideologica, per essere conformi alla demagogia vigente, caratteristica principale dei sistemi dittatoriali e totalitari. Di conseguenza, l'autore riporta solo la parte migliore, più clemente delle memorie di questi visitatori; cita soltanto le lodi fatte agli albanesi, sottolinea ed esalta il coraggio, l'amore per la loro patria, la nobiltà d'animo, l'accoglienza, qualità riconosciute dai viaggiatori. Vengono però trascurati appositamente i giudizi negativi su altri aspetti che, comunque, insieme agli altri dati costituivano il profilo vero di un popolo con una storia complicata alle spalle, e da cui derivava anche una complessa mentalità. Tale complessità, che ancor oggi caratterizza gli albanesi, spesso diventa un ostacolo alla comprensione del paese da parte degli stranieri, che siano studiosi o semplici turisti. La storiografia albanese è in via di rinnovamento, così come gli studi in altri campi del sapere che si legano al nostro passato. Oggi che non esistono più le paure e le barriere e il pensiero libero è la parola d'ordine, queste memorie e testimonianze importantissime degli stranieri sono da valutare nuovamente e con una nuova apertura mentale nella loro interezza.

Comunque il libro di Mema ha ancora il suo valore e deve essere sfruttato per le informazioni che riporta; spetterà alla nuova generazione di studiosi albanesi approfondire le interpretazioni, trarre le conclusioni, guardarsi allo specchio di queste immagini riflesse per capire se stessa e capire meglio gli altri. Solo così l'Adriatico rimarrà un denominatore comune storico, nella sua dimensione reale. Solo così, la letteratura di viaggio dell'Adriatico assumerà veramente l'importanza che le spetta.

### *Viaggiatori della prima generazione: i pionieri*

Vediamo adesso in ordine più o meno cronologico, i "personeggi" che hanno visitato l'Albania.

I primi dati ci riportano agli appunti di un viaggiatore inglese, Simeon Simeonis, il quale nell'autunno del 1322 scende a Durazzo. Le sue impressioni sulla città le lascia nell'opera: *Itinerarium Symeonis Simeonis et Hygonis*, pubblicata 4 secoli dopo, nel 1778 a Londra, secondo il manoscritto originale in latino. Durazzo era allora una città "grande e importante, ma che si trova nelle mani degli Angioini", dove però predominava la popolazione albanese con un forte ruolo nella vita economica, politica e sociale.

Dopo di lui un altro inglese, il cavaliere John of New Port, durante l'estate e l'autunno del 1457 partecipò alle battaglie degli albanesi contro i turchi (S. Marinescu, *Alphonse V, roi d'Aragone, de Naple et l'Albanie du Scanderbeg*, in *Melange de l'ecole roumaine de France*, Paris 1923, p. 130). New Port non ha lasciato le sue impressioni ed osservazioni sull'Albania, ma insieme ad un altro ambasciatore di Scanderbeg, andò a Napoli e a Roma per chiedere degli aiuti nella lotta contro i turchi. Importante si rivela la dichiarazione che egli fece al re di Napoli ed al Papa Pio II, e che disgraziatamente non fu tenuta in debito conto, sostenendo che l'occupazione dell'Europa era inevitabile, nel caso che cadesse la "fortezza albanese" (secondo L. Gardiner, *The eagle spreads his claws*, Edinburgh-London 1966, p. 3).

Nel 1596, lo scozzese Fynes Morison, si ferma a Corfù. Nella sua opera di impressioni sul viaggio, parla rapidamente "delle alte montagne di Himarë, abitate dagli albanesi" e sottolinea, come caratteristica principale, il coraggio imbattibile di questi montanari, i quali "non si sottomettono davanti ai turchi, veneti e davanti a nessun altro".

Incontriamo poi Arnold von Harff, di una famiglia nobile del Reno (Germania): questi parte da Colonia nel 1496 e attraverserà l'Asia, l'Africa e l'Europa, fino al 1499. Il suo pellegrinaggio nei luoghi sacri, include anche l'Albania. Passa a Ulqin, Durazzo e Sazan. Finito il viaggio, rientra a Colonia. Le impressioni sul suo viaggio le affida ad un libro che rimase manoscritto, senza essere pubblicato per ben 361 anni. Nel 1860 il Dr. von Groote riuscì ad avere questo manoscritto conservato dagli eredi di von

Harff e lo pubblicò a Colonia<sup>8</sup>. Le pagine che riguardano l'Albania nel libro vanno dalla 64 fino alla 66. Harff viaggiò lungo le sponde del mare, passando solo di transito in alcuni porti. Parla di Ulqinj<sup>9</sup> come di "una bella città, piccola, proprietà dei veneti e terra albanese". Da lì passa a Durazzo lasciando alcune note sulla città e sulla nostra lingua (di cui parleremo in seguito). In queste note si parla anche di Scutari, che mai visitò, ma di cui sentì parlare come di 'una grande città, occupata dal re della Turchia' ...". Questo fatto si lega alla tregua tra Istanbul e Venezia nel febbraio del 1479, per cui la prima prese Scutari e Lezhë, mentre la seconda tenne Ulqin, Durazzo e Butrinti. Il terzo posto visitato è Sazan. Un bel porto, secondo von Harff, che aggiunge anche informazioni geografiche e storiche. Inoltre von Harff è diventato noto nella scienza della storia della lingua albanese, per le note e le considerazioni sulla nostra lingua.

Più di un secolo dopo, Edward Brown, inglese, medico e naturalista viaggiò in una parte dell'impero ottomano, nel 1669. La sua opera s'intitola *A brief account of some travels in divers parts of Europe*. Egli visita Leskovci, Vranja e Kaçanik e si ferma poi a Prishtina, sulla quale scrive pochi appunti, brevi ma interessanti. Brown scrive che gli abitanti di queste zone "conoscono poco lo slavo, appena tanto da intendersi con gli stranieri". Lo impressiona la lingua, molto diversa dalle altre lingue balcaniche e della quale essi sono innamorati: "Loro cantano giorno e notte, con tanto di piacere, in questa lingua". Interessanti sono le sue considerazioni generali sulla saggezza e la maturità degli albanesi. Confrontandoli con le altre popolazioni sotto l'impero ottomano, egli ne dà un giudizio piuttosto interessante, usando un detto turco, secondo il quale "l'albanese è un buon consigliere".

---

<sup>8</sup> A. von Harff, *Die Pilgerfahrt des Ritters Arnold von Harff, von Koeln durch Italien, Syrien, Aegypten, Arabien, Aethiopien, Nubien, Palaestina, die Tuerkei, Frankreich und Spanien, wie er sie in den Jahren 1496 bis 1499 vollendet, beschrieben und durch Zeitnungen erläuert hat. Nach dem altesten Handschriften und mit deren 47 Bildern in Holzschnitt herausgegeben von Dr.E. von Grootte. Koln, 1860, verlag von J.M. Heberle.*

<sup>9</sup> Ulqini (anche Dolcino) oggi è la prima località marittima del Montenegro dopo il confine.

Dopo pochi anni, a Lione verrà pubblicata l'opera *Voyage de Dalmatie, de Grece et du Levant, enrichi de medailles et de figures...*, tradotta dall'inglese (Amsterdam, 1689), scritta dal francese Jacob Spon e dall'inglese George Wheler. Passando lungo il mare si descrivono in breve città come Ulqin, Durazzo, Valona e i paesini di Himarë.

Alla metà del XVIII secolo il pubblico inglese legge le lettere dedicate alla Turchia da Lady Mary W. Montagu, la quale non visitò l'Albania, ma fu accompagnata nel suo viaggio per l'impero ottomano da un piccolo gruppo di soldati albanesi. Cosicché in una lettera che scrive il primo aprile del 1717 all'abate Conti parla con molta simpatia degli albanesi, delle loro qualità spiccate come soldati ed accenna ai loro vestiti. E si stupisce di come il sentimento religioso sia quasi assente in questa popolazione: "venerdì vanno in moschea, mentre la domenica in chiesa". Gli albanesi nel XVIII secolo non davano molta importanza alle differenze religiose.

Nel 1776 Richard Chandler, teologo, membro del Collegio della Maddalena ad Oxford e della Associazione dell'Antichità a Londra, dopo 12 anni di viaggi, pubblica le sue memorie nell'opera intitolata *Travels in Greece*<sup>10</sup>. Qui, tra l'altro, il reverendo racconta di aver fatto conoscenza di una comunità di albanesi: descrive in dettaglio i costumi, le abitudini e i riti che aveva osservato in questo gruppo etnico, evidenziando contemporaneamente le gerarchie sociali previste entro l'ordine feudale ottomano. Le sue descrizioni sulle abitazioni di Atica e i toponimi da lui usati coincidono con quelli di 100 anni prima trascritti da Wheler. Il teologo di Oxford ci dà anche delle informazioni sulla lingua, sull'accoglienza e sul ruolo delle donne nella vita quotidiana. Particolarmente interessanti sono le sue descrizioni e impressioni sulle nozze albanesi, sui riti, sul modo di vestirsi ecc. I dati forniti sono più ricchi rispetto a quelli degli altri viaggiatori inglesi precedenti.

La lista continua con altri nomi come quello di Henry Swinburne negli anni '70 del XVIII secolo, con il suo libro *Viaggi*

---

<sup>10</sup> R. Chandler, *Travels in Greece*, Oxford 1776.

*nelle due Sicilie* (1779). Swinburne visita l'Italia meridionale venendo a conoscenza anche delle comunità arbëresh: perciò stila per noi preziosi appunti e considerazioni sulla lingua albanese, che, pur senza riuscire a individuarne l'origine e l'appartenenza indoeuropea, gli appare molto peculiare.

Seguono poi John Sibthorp e Hawkins che scrivono una raccolta di memorie dei loro viaggi alla fine del XVIII secolo. Il primo è un botanico noto in Inghilterra. Tra altri paesi visitati nei Balcani, vede da vicino la Morea. Nel 1775 si ferma per poco a Prevezë e ci fa conoscere la città, il commercio dell'epoca ed anche il porto, come punto strategico e importante per l'esportazione di alcune merci della Rumelia in Europa. L'altro viaggiatore, Hawkins, ci parla degli arbëresh della Grecia e, mentre cerca l'antica Dodona, ci descrive dettagliatamente l'aspetto topografico e geografico della Çamëria. Di grande interesse sono i suoi appunti sul pashallk di Janinë: nel 1795 egli era stato accolto con grandi cerimonie dallo stesso Ali Pashë a Tepelene. In merito al potere di Ali Pasha, nemmeno Hawkins si sottrae al suo fascino e giudica positivo il fatto che in questa parte dell'Albania in cui, solo pochi anni prima, regnavano un frazionato potere feudale e l'anarchia, sotto di lui si fossero raggiunti tranquillità ed equilibrio tra greci e albanesi.

### *I viaggiatori inglesi della prima metà del XIX secolo*

Fin qua abbiamo dato una veloce carrellata dei viaggi del periodo che precede il XIX secolo. Nell'800 invece si entrò nella fase in cui gli stranieri che visitarono questo paese, erano comunque più organizzati e raccolsero maggiori informazioni in merito.

Citeremo i nomi dei viaggiatori che con i loro libri diedero un contributo rilevante.

La serie si apre con il nome di William Martin Leake (1777-1860), ufficiale e diplomatico inglese, studioso dell'antichità e conoscitore dei paesi balcanici. Egli compì diverse missioni importanti per conto del governo inglese in diverse parti dell'impero ottoma-

no. Mise piede per la prima volta in Albania nel 1804; quando si pensava che i francesi potessero attaccare l'Albania e la Grecia, ebbe l'incarico dal proprio governo, con l'approvazione dell'Alta Porta, di fare delle ricerche topografico-militari nel Sud dell'Albania. Nel 1807 con l'aiuto di Ali Pashë Tepelena, riesce a trattare con i turchi la pace tra l'Inghilterra e la Turchia, quindi viene nominato rappresentante diplomatico della Gran Bretagna presso la Corte di Ali Pashë di Tepelena a Janinë. Nelle sue missioni diplomatiche visita Valona, Corfù, Delvinë, Tepelenë, Himarë, Butrint, Suli, Bilisht, Korçë, Berat, Apolloni ecc. Raccoglie importanti dati sulle condizioni politiche del paese *in loco* e sulla divisione geografica, etnica e amministrativa dell'Albania dell'epoca. Ad Apollonia si ammalò, per cui viene mandato immediatamente a Janinë. Lo troviamo ancora in Albania negli anni successivi. Le sue impressioni e considerazioni le raccolse più tardi, nel 1835, nella sua opera *Viaggi nel Nord della Grecia*, in 4 volumi. Le conclusioni delle sue ricerche le troviamo nelle altre opere: *Ricerche in Grecia* (1814) e *Raccolta storica sulla rivoluzione greca* (1826) e in *Viaggi in Morea* (3 volumi) del 1830<sup>11</sup>. Il suo contributo prezioso sta nell'illuminazione nei diversi campi delle scienze albanologiche. Sintetizzando, possiamo dire che le sue informazioni sul piano strategico-militare sono fondamentali per ricostruire la politica estera albanese – in relazione anche alla situazione internazionale –, la situazione economica, la geografia e la topografia del paese e il potenziale umano, in caso d'attacco da parte di qualche potenza straniera.

Anche della lingua albanese fu tra i primi osservatori e studiosi seri.

Mentre Leake si trovava ancora a Janinë, in Albania giungono due altri giovani viaggiatori, il poeta George Byron ed il suo amico intimo Hobhouse. È il 1809. Gli scritti sull'Albania per la prima volta assumono forma poetica. I versi di Byron diffondono tra gli inglesi e gli europei l'immagine dell'Albania, che appare subito per il tramite del poeta romantico, aspirante permanente alla libertà, il paese di quelli che soffrono per essa. Il suo af-

---

<sup>11</sup> W.M. Leake, *Travels in northern Greece*, J. Rodwell, London 1835, voll. I-IV e *Travels in the Morea*, J. Murray, London 1830, voll. I-III.

fetto verso questa terra lo porta a fargli indossare il vestito tradizionale albanese “il più bel vestito al mondo”. Assetato di veri valori umani, Byron li riconosce negli albanesi, come conferma anche nella lettera alla madre del 12 novembre 1809<sup>12</sup>. Nella nota 11 apposta al secondo canto di *Childe Harold*, Byron scrive: “Dell’Albania e dei suoi albanesi non ho l’intenzione di scrivere più a lungo, perché questo, meglio di me, lo farà il mio compagno di viaggio con un libro che forse precederà la pubblicazione della mia opera” (19 marzo 1810). E si riferiva a John Cam Hobhouse (1786-1869), personalità politica e letteraria inglese di fama, nonché amico intimo di Byron. Questi appare molto informato sull’Albania, tanto che ha letto perfino la storia di Marin Barleti (1450-1512)<sup>13</sup>; si lamenta della scarsa precisione delle carte geografiche esistenti in Albania e per questo fornisce all’inizio del suo libro una carta da lui stesso elaborata. Hobhouse tenta in primo luogo di definire i confini dell’Albania dell’epoca, poi descrive con minuziosità l’itinerario del viaggio fatto insieme a Byron, e ci informa su ogni città, paesino e strada visitata e percorsa; si sofferma sulla figura di Ali Pashë Tepelena, valutandone oggettivamente, per quanto possibile, il ruolo politico. Ci fornisce un quadro completo dello sviluppo economico e del folklore e invita i suoi compatrioti a visitare questo paese. Dagli albanesi della Grecia riesce a raccogliere tante parole del dialetto, e casualmente viene in possesso della grammatica albanese di Da Lecce<sup>14</sup>. Voleva anche pubblicarne il glossario a parte, ma si limita a includere glossario e grammatica nel suo libro di ricordi con

---

<sup>12</sup> La lettera si trova nella rivista «Arhiv za arbanasku, jezik i etnologiju», Belgrado 1926.

<sup>13</sup> Si tratta di un prete umanista cattolico che visse a Scutari e fu lo storico delle gesta di Skanderbeg in latino Barlezio, Marino, *Historia de Vita et Gestis Scanderbegi, Epirotarum Principis*, 1506-1510.

<sup>14</sup> F.M. Da Lecce, *Osservazioni grammaticali della lingua Albanese del padre Francesco Maria da Lecce*, Min. Oss. Rif. Esprefetto Apostolico delle Missioni di Macedonia; dedicate agli Eminentiss. e Reverendissimi signori Cardinali della Sacra Congregazione di Propaganda Fide, nella Stamperia della Cong. Prop. Fide, in Roma 1716.

l'aggiunta di alcune note e di brevi commenti a canzoni tradizionali degli arbëreshë della Grecia, raccolte da lui stesso.

I dati di Hobhouse e quelli di Byron si completano a vicenda: mentre in Byron predomina il sentimento e l'euforia – perché no? – anche esotica, in Hobhouse c'è un atteggiamento più equilibrato e aristocratico. Hobhouse visse ancora molti anni dopo la morte di Byron e intraprese una bella carriera politica e pubblicistica fino a diventare baronetto nel 1851. Ma anche dopo non dimenticherà l'Albania e gli albanesi, pubblicando una edizione nuova della sua opera nel 1855-1858, questa volta però sotto il nome Broughton (J.C.B. Broughton, *Travels in Albania and other provinces of Turkey*, London 1855 e 1858, 2 volumi)<sup>15</sup>.

Un altro viaggiatore che diede un prezioso contributo alla conoscenza dell'Albania con i suoi scritti fu Henry Holland (1788-1873)<sup>16</sup>, medico inglese, molto noto all'epoca. Nella primavera del 1812 fino alla prima metà del 1813 egli visita l'Albania come ospite di Ali Pashë di Tepelena. Segue lo stesso itinerario di Byron e Hobhouse. È un ottimo osservatore e, anche se è un semplice medico, le sue informazioni sono molto ricche e varie sui diversi aspetti della vita albanese. Spiccano le sue osservazioni di carattere etnografico, tanto che, per un lungo tempo, i suoi dati e quelli di Hobhouse servirono come base per ogni altro studio successivo in questo campo.

Nel 1813 un chierico, Thomas Hughes, parte per l'Albania fermandovisi relativamente a lungo. In una parte dei suoi viaggi in questa terra, è accompagnato dal pittore Cockerell, il quale schizzò alcuni disegni che vennero inclusi poi nella pubblicazione del libro<sup>17</sup>. Il suo acuto spirito d'osservazione si concentra sul folclore e la vita sociale del paese e si colora di un sentimento osti-

---

<sup>15</sup> J.C. Hobhouse, Broughton (Lord), *A journey through Albania and other provinces of Turkey in Europe and Asia, to Constantinople: During the years 1809 and 1810*, James Cawthorn, London 1813.

<sup>16</sup> H. Holland, *Travels in the Jonian Isles, Albania, Thessaly, Macedonia, etc during the years 1812*, Longman, London 1815<sup>2</sup>, voll. I-II.

<sup>17</sup> S.T. Hughes, *Travels in Sicily, Greece and Albania*, J. Mawman, London 1820, voll. I-II.

le verso i musulmani albanesi. La sua opera è stata tradotta da lui stesso in francese, ma si può trovare anche in tante altre lingue, senza contare le ristampe.

Con la caduta del pashallëk di Janinë, per un certo periodo si interruppero i viaggi degli stranieri in Albania, come logica conseguenza della situazione politica molto tesa.

Nel 1830, arriva in Albania David Urquhart, personalità politica molto nota in Gran Bretagna che scriverà *Lo spirito dell'Est* (1839)<sup>18</sup>. È il primo straniero che raggiunge anche il Nord Albania. Nel 1831 compie il suo secondo viaggio. Esquire, di origine scozzese, ma di istruzione inglese, membro del parlamento inglese e ammiratore della Turchia, giornalista del «Daily News», scrive un saggio che è un ricco inventario sia dell'impero ottomano che delle popolazioni sotto il suo dominio. Le sue informazioni non toccano solo l'economia e la politica, ma anche la lingua, i riti, il passato storico degli albanesi; abbozzano anche le prospettive future dell'Albania, con previsioni che si sono rivelate col passar degli anni più che precise, oggettive e mature.

Molto interessante risulta anche l'opera del capitano Best *Escursioni in Albania* (1842)<sup>19</sup> che, oltre alle descrizioni della caccia, della ricchezza straordinaria della natura del sud (argomento che gli stava particolarmente a cuore), superando i semplici limiti di un libro sulla caccia, ci fornisce anche uno specchio della situazione politica. Henry Layard, un'altra personalità politica inglese, un diplomatico e un noto archeologo, compirà poi due viaggi in Albania: il primo nel 1839, il secondo nel 1844. Questi segue un itinerario insolito: Scutari (entrando dal Montenegro), Tiranë, Elbasan, Ohër, le montagne di Dibra e tutta la parte del nord est albanese. Si era assunto infatti l'incarico di una intermediazione, per conto del governo inglese, con i montanari in insur-

---

<sup>18</sup> D. Urquhart, *The spirit of the East. Turkey and its resources, England, France, Russia and Turkey*, Henry Colburn Publisher, London 1839<sup>2</sup>.

<sup>19</sup> J.J. Capt Best, *Excursions in Albania. Comprising a description of the wild boar, deer and woodcock shooting in that country; and a journey from thence to Thessalonica & Constantinople and up the Danub to Pest*, H. Allen and Co., London 1842.

rezione armata contro i tanzimat; ma alla fine la sua missione fallisce. Le impressioni riportate da questi viaggi vengono incluse nella sua autobiografia pubblicata *post mortem*.

Nel maggio 1848-novembre 1849, passa in Albania il noto pittore Edward Lear. Il suo libro *I diari di un pittore paesaggista in Albania (1851)*<sup>20</sup> è un'opera caratterizzata dall'entusiasmo di un artista appassionato della natura, che esalta paesaggi rari e incontaminati. Le sue pitture in litografia di alcune delle più importanti città albanesi, hanno un valore artistico e conoscitivo insieme: il mondo e gli albanesi stessi conosceranno da queste immagini il proprio paese.

Il pellegrinaggio di inglesi in cerca di un'Albania sperduta e lontana dall'occhio europeo, si chiude più o meno negli anni '30-40 del XIX secolo.

### *Conclusioni*

Un contributo essenziale fornito da questi viaggiatori consiste nello studio delle origini degli albanesi: l'ipotesi prevalente li vede discendere dagli antichi Illiri; e questa ipotesi conferma la vetustà del popolo albanese, uno dei più antichi in Europa.

I diversi aspetti dell'*ethnos* e dell'*ethos* degli albanesi furono da loro registrati con minuziosa precisione: nella maggior parte arrivarono alla conclusione che il fattore determinante che non permise l'assimilazione e la scomparsa degli albanesi, in diverse tappe della loro storia, oltre alla posizione geografica favorevole, come fattore naturale, fosse il complesso di tante caratteristiche sostanziali, legate alla formazione morale-psicologica nazionale.

Le loro testimonianze nel campo etnografico, culturale sociale e spirituale, servirono come base di comparazione e di studio ulteriore più approfondito per le altre generazioni. Interi capitoli, che ci consegnano il cerimoniale dei matrimoni, i vestiti, l'im-

---

<sup>20</sup> E. Lear, *Journals of a landscape painter in Albania, Illyria*, Richard Bentley, London 1852<sup>2</sup>.

magine della donna, gli usi funebri, costituiscono una preziosa collana da custodire negli archivi della nostra memoria.

Gli itinerari seguiti poi attraverso il paese potrebbero tranquillamente servire come un punto di partenza per guide "storiche" o percorsi nell'Albania antica da seguire e sviluppare per il turismo di oggi, e, variamente combinati con itinerari etnografici, potrebbero fornire al turista un'esperienza rara ed unica nel suo genere. Basterebbe una ricostruzione di questi percorsi, aiutata anche da politiche del governo per il turismo, una delle maggiori risorse per lo sviluppo del nostro paese, per attirare tanti stranieri, europei ed asiatici. L'Albania, che purtroppo viene menzionata principalmente per la sua povertà e per le guerre, conserva intatto il suo fascino per chi sappia scavare un po' e sappia ancora gustare l'autenticità delle cose. Però solo tramite il lavoro organizzato su basi scientifiche, a partire dal coinvolgimento degli studenti e per finire col coinvolgimento degli accademici, con apparecchiature e strumenti aggiornati questi scritti, questi viaggi e queste memorie potranno riprendere corpo e materializzarsi di nuovo per il bene comune.

### *Una storia dell'albanologia: il lavoro di Jup Kastrati*

Una delle opere che più delle altre completa il contributo di questi viaggi compiuti dagli stranieri, è *La storia dell'albanologia* di Jup Kastrati (802 pagine), noto linguista albanese, il quale ha realizzato tramite il primo volume (il secondo deve essere ancora pubblicato, mentre il terzo l'autore non è riuscito a finirlo a causa della prematura morte nel 2003), un percorso storico ed interpretativo di tutti gli studi albanologici (albanesi e stranieri), sotto il punto di vista linguistico. Tutti i viaggiatori che abbiamo menzionato e tanti altri stranieri che visitarono l'Albania successivamente si dilettarono a studiarne anche la lingua: la sua origine, il lessico, l'alfabeto e le strutture grammaticali. Ma non avevano punti di riferimento certi. Jup Kastrati riesamina tutti quegli studi come il periodo prescientifico dello studio della lingua albanese, e tra questi vanno annoverati Piccolomini (1473), Hartman

Schedel (1493), Konrad von Gessner (1555), Leibnitz (1705), Thunmann (1774), Jankovitsch (1791), Hobhouse (1813), Von Arndt (1818), Pouqueville (1820), Ami Boue' (1840), Von Hahn (1853) e altri.

Sotto i buoni auspici di questo libro e di tutti gli altri che sottraggono l'albanologia a suggestioni episodiche e a osservazioni esotiche, si aprono le future collaborazioni con gli studiosi delle due sponde dell'Adriatico.

“Il viaggio Adriatico” è una miniera d'oro che aspetta solo di essere scoperta.



«Quota Albania».  
Un paese adriatico tra le montagne  
*di Orietta Simona Di Bucci Felicetti\**

«Quando altro frutto non ci venga da questa navigazione, a me pare che ella ci sia profittevolissima in quanto che per un tempo essa ci tiene liberi dalla noia, ci fa cara la vita, ci fa pregevoli molte cose che altrimenti non avremmo in considerazione.»

Giacomo Leopardi, *Operette morali*  
(Dialogo di Cristoforo Colombo e di Pietro Gutierrez)

*L'Albania: un paradosso tra geografia e cultura*

Il colonnello è assorto a guardare attraverso una feritoia un gruppo di case abbandonate che sono tra noi e i greci; gli è accanto il tenente Fabricci che comanda la 53 del Vestone. Quelle case laggiù per noi non hanno un nome e sono note soltanto come Quota 1228.

Sono le parole di Mario Rigoni Stern nel suo diario di guerra in Albania rivissuto a più tappe entro il filtro sempre cangiante della scrittura memoriale. Il libro, che è stato scritto a partire dagli appunti di Rigoni Stern nell'inverno 1970-71, si snoda in gran parte sui crinali delle Alpi del Sud dell'Albania dove dal novembre 1940 all'aprile 1941 (il 22 aprile viene firmato l'armistizio) si svolgono i combattimenti tra italiani e greci (appunto il

---

\* Università di Tirana.

L'autrice ringrazia gli amici e gli studiosi (e in particolare Doris Dafa, Erion Gjatolli, Elda Katorri, Malvina Muça, Suela Nexhipi) per la consulenza etnico-linguistica e per le traduzioni dall'albanese.

fronte greco-albanese)<sup>1</sup>. L'unico paesaggio che accompagna questi alpini lontani dalle loro montagne sono altre montagne, più disabitate e desertiche, più ostili e incumbenti, più fredde e inospitali, prive di case e di villaggi che diano volti umani, nomi e segnali precisi ai luoghi. È allora solo l'altitudine, la quota appunto, a determinare i punti di riferimento. Ma la difficoltà a definire i luoghi di quella guerra nasconde e rivela un'altra difficoltà, quella di definire e conoscere il senso di quella battaglia, che appare presto la ripetizione insensata dello schema della guerra di trincea del 1915-1918, con le sue effimere conquiste di un giorno. E la contraddizione viene accentuata dal fatto che quei soldati, partiti dai freddi monti del Nord Italia, per raggiungere l'Albania, che sono scesi lungo la penisola verso le rotte calde del Sud illusi di dirigersi verso una terra di sole e di mare, trovano invece una terra di monti che ogni giorno di più appariranno simili a quelli di casa, del Friuli, del Veneto, del Piemonte, da cui tanti di loro provengono.

### *L'Albania «scoscesa nutrice d'uomini selvaggi» e il mito romantico*

Nella condizione geografica dell'Albania che ne fa un luogo inattingibile e sfuggente ad ogni controllo definitivo risiede anche il suo fascino: cosicché neanche l'Albania si potrà sottrarre alla elaborazione del mito romantico, che identifica di volta in volta nei paesi mediterranei, poi balcanici, mediorientali, e infine nord africani, le innumerevoli patrie di civiltà incontaminate e di culture originarie primordiali e prive di artefazione. Il confine di questo mito si sposterà sempre più avanti verso luoghi desertici che avrebbero opportunamente grazie alle condizioni ambientali permesso agli abitanti di conservare lo "stato di natura".

---

<sup>1</sup> Molti diari, fotografie, cartoline, ricordi di quella guerra ora vengono pubblicati (si veda il sito <http://www.donneincarnia.it/caropapa/caropapa3.htm> sulle vicende della IX divisione Venezia) con uno sforzo di memoria faticoso e puntiglioso. Da queste testimonianze emerge pian piano un "itinerario di viaggio", entro un Parco della memoria della seconda guerra mondiale che è in via di elaborazione già nel cuore degli storici e degli eredi dei morti e dei superstiti.

Nel caso dell'Albania già i viaggiatori che vi si avventurano nel XIX e nel XX secolo restano colpiti e sedotti proprio dal suo paesaggio di montagna: è su quei monti dove i discendenti degli Illiri si sono ritirati per sfuggire a un tiranno pretenzioso e prepotente come i Turchi, che si conservano piccoli tesori etnografici, canti e tradizioni popolari di antichissima fattura, passioni formidabili e usanze rare e straordinarie e infine che si è preservata e si coltiva una lingua unica nel suo genere, di ceppo indoeuropeo senza eguali e parenti nella penisola balcanica.

Il mito romantico dell'Albania viene fondato da George Byron che nel III canto del suo *Pellegrinaggio del giovane Harold* e nella lettera alla madre del 12 novembre 1809 saluta entusiasta le terre albanesi ricordando il suo viaggio nel Sud, a Tepelene, presso la reggia di un leggendario capo politico, Ali Pasha: questi aveva costruito alla fine del XVIII secolo un piccolo stato assoluto ma ben ordinato e di brillante cultura con capitale a Joannina in Rumelia, regione oggi divisa tra Albania, Grecia, Bulgaria e Macedonia

*Terra d'Albania! Lascia che io posi i miei occhi  
su di te, o scoscesa nutrice d'uomini selvaggi!  
La croce si china, s'ergono i minareti  
e la pallida mezzaluna brilla sui dirupi  
e i boschi di cipressi crescono fra le mura della città.*

*Land of Albania! let me bend mine eyes  
On thee, thou rugged nurse of savage men!  
The cross descends, thy minarets arise,  
And the pale crescent sparkles in the glen,  
Through many a cypress grove within each city's ken.*

Il territorio che Byron definiva allora Albania è ciò che oggi è in parte in Grecia (Ioannina è greca mentre Tepelene è albanese) dal momento che i contorni geografici dei paesi balcanici non erano quelli attuali, per ovvie ragioni; né venivano percepiti dal viaggiatore per il quale le regioni meridionali erano visitate e sentite unitariamente come quelle greche. Per questo il giovane Harold compie il suo viaggio iniziatico sia in Grecia che in Albania, la cui

civiltà viene assimilata a quella greca. Ma allo stesso tempo Ali Pasha col suo risentito spirito di indipendenza dai Turchi, sembra incarnare agli occhi di Byron il modello dell'eroe romantico, colto e raffinato e insieme selvaggio e brutale: il ritratto dal vero di quell'uomo selvaggio che avanza coi suoi minareti e la mezzaluna sulle croci cristiane, con i suoi popoli in armi contro gli Imperi ormai malati dell'Occidente e dell'Oriente. Byron dunque visitò solo l'Albania del Sud e si invaghì dei costumi e dei vestiti per il loro fasto e il loro orientale esotismo.

Sulla scorta di una suggestione così imperiosa, il viaggio in Albania avrebbe rappresentato, per un secolo ancora, un itinerario alla ricerca dell'autenticità, di un mondo dove è possibile ancora studiare codici sociali primitivi e una natura ancora non violata dalla mano modificatrice, educatrice e mistificante dell'uomo giardiniere e contadino.

Il viaggio romantico, cominciando dalla Grecia o dal mare, esplorava prevalentemente il paese dal sud, mentre le Alpi del Nord e le montagne che si ergono al confine col Kossovo e la Macedonia resteranno ancora a lungo sconosciute. Solo all'inizio del XX secolo si apriranno a un'esplorazione pionieristica, guidata da una agguerrita avanguardia femminile e conquisteranno a buon diritto la scena, intrecciando l'affiorare alla superficie della loro immagine etnico-geografica con le sorti dell'indipendenza e della libertà del popolo albanese.

Il mito si confonderà e mescolerà con la storia.

### *Lo sguardo dell'altro: Edward Lear (1812-1888)*

Il *Grand Tour*, in cui gli Inglesi si specializzarono, prevedeva una discesa verso le terre del Sud, del Mediterraneo e dell'Oriente con tutti gli agi di una vita lussuosa e confortevole, abilmente confusa col proprio spirito di eroica avventura. Quello era ancora il viaggio di Byron.

Ma nel corso del secolo XIX cambierà sensibilmente il modello del viaggio e del viaggiatore e comincerà quel *Pedestrian Tour* che porterà tanti scrittori e soprattutto pittori, incisori, ac-

querellisti e poi infine naturalisti, botanici, appassionati di caccia e di zoologia a percorrere i paesi in parte ignoti a piedi e a ritrarli con un sentimento nuovo: la contemplazione ammirata per tanta intatta armonia e il senso di precarietà, del pericolo di crisi e d'estinzione che corrono quelle stesse civiltà ormai sull'orlo della storia.

Tra questi «nuovi» viaggiatori domina la figura di uno scrittore e pittore inglese che dedicò gran parte della sua vita a viaggiare nel Mediterraneo spingendosi fino a Istanbul e fino all'India e che occupa un posto rilevante nella letteratura di viaggio. Le sue descrizioni e i suoi ritratti dell'Italia del Sud sono fondamentali per la diffusione della fama di quelle regioni: la Calabria, la Basilicata, la Sicilia erano pressoché ignote, allora, come l'Albania. Lear, innamorato dell'Italia, vi si recò sovente a partire dal 1837 e vi elesse la sua definitiva dimora. Ma fondamentale anche per la conoscenza dell'Albania nel mondo anglosassone fu il suo *Journals of a Landscape Painter in Greece and Albania etc.*, del 1851<sup>2</sup>, frutto di due viaggi nel 1848 e nel 1849 con la guida albanese di Gjergi Kokalli. Nelle sue opere pittoriche e nel suo diario ricorrono ancora una volta immagini di montagne, valli percorse da fiumi e ambienti pastorali. Si tratta di un diario misto di riflessioni scritte e di immagini, con 20 litografie a tre colori rielaborate a Londra a partire dagli acquarelli, dagli schizzi e dai disegni che il pittore aveva fatto estemporaneamente durante il viaggio. L'interesse di Lear per i temi e i paesaggi albanesi non appare solo nel *Journal*: da schizzi presi dal vivo e dagli acquarelli fu elaborato un complesso di oltre cento opere di soggetto albanese, rimaste per molto tempo non finite nel suo studio. Tale patrimonio, come i quadri a olio che ritraggono i Monti Akrokeraunian sulla costa vicino a Himara e il Monte Tomori nell'Albania centrale, fu esposto solo nel 1872 a San Remo e oggi si trova diviso tra collezioni private americane e la Harvard University.

---

<sup>2</sup> With 20 lithographs and 1 engraved map executed after Edward Lear. 8 vo., 254 x 160 mm, bound in contemporary blue cloth. London: Richard Bentley, 1851.

Nel 1848 si spinge fino ad Elbasan e a Tirana e ritrae la veduta del monte Tomori, che incombe su Elbasan e che si erge a divisione della regione di Elbasan da quella di Korca; raggiunge e ritrae Berat, un piccolo paradiso settecentesco fatto di tutte case aperte sul fiume; a sud tocca Girocastro che rappresenta in più ore del giorno. Alcune opere di Lear sono documenti preziosissimi perché ci restituiscono immagini uniche di monumenti poi scomparsi: è il caso delle litografie e degli acquarelli per l'acquedotto di Girocastro e per il Ponte Bahçalleku sul Drin di Scutari.

Lear non è solo un paesaggista; si diverte a riprodurre anche i costumi, le case, i mercati; ma in effetti anima di uno statico pre-sepe le sue vedute: il paesaggio (romanticamente inteso) comunque domina la scena e nella sua perfetta semplicità comunica una serena felicità agreste. Solo il ritratto del Monte Tomori e quello dei Monti Akrokeraunian visti dalla costa rivelano in Lear un so-prassalto emotivo, una byroniana ispirazione di ammirazione e di paura per le minacciose potenze che incombono sugli uomini e sul mare.

### *La «terra in cui il passato vive»: l'Albania delle donne*

Il transito – dice Leed – è una sequenza di movimento che produce trasformazioni del carattere e persino un'identità, nella misura in cui è scelto ed è scelto per se stesso, non per scopi o mete estrinseche<sup>3</sup>.

Sarà un singolare compito femminile quello di cambiare segno al viaggio in Albania e trasformarlo in un'esperienza di vita, un itinerario dentro se stessi, una passione e una causa. Due donne moderne, “nuove”, un'inglese e un'americana, resteranno sedotte e segnate dal loro viaggio in Albania: si tratta di Edith Durham (1863-1944) e di Rose Wilder Lane (1886-1968).

Edith Durham, che aveva studiato pittura alla Royal Academy, era una signora della buona società londinese. Nel 1900 aveva 37

---

<sup>3</sup> E.J. Leed, *La mente del viaggiatore*, Il Mulino, Bologna 2001.

anni ed era in una condizione di turbamento e di crisi quando approda per la prima volta, a scopi terapeutici, nella penisola balcanica. Da quel momento comincia una faticosa ma costante vita avventurosa e di viaggio nei territori balcanici, e in particolare in Albania. Del suo viaggio nel 1904, nel quale penetra in Albania dalla Macedonia presso Okrid e attraversa tutto il Sud del paese fino a Scutari, fornisce un ricco resoconto nel libro pubblicato nel 1905, *The Burden of Balkans*. Ma il viaggio che la conquisterà definitivamente avviene nel 1909 e sarà narrato nel libro *High Albania*, dove come sempre la Durham mescola un fitto e sfaccettato diario con disegni dei luoghi, delle case e dei costumi<sup>4</sup>.

Nel viaggio del 1904 la Durham parte da Korça (che gli italiani rinomineranno Koriza), va a Leskovik, che raggiunge attraverso un viaggio accidentatissimo per le condizioni di degrado dell'antica strada turca ormai abbandonata a se stessa, si reca a Tepelene e a Prmet. Da qui scende dalle montagne in un percorso che si allarga in vista del mare e diventa sempre più gradevole e attraente anche se non mancano luoghi e momenti di selvaggia impressionante bellezza, che culmina nell'orrido misterioso prima di Valona. Risale alle città storiche di Berat e alle antiche Fjer e Apollonia e lungo un troncone della Via Egnatia raggiunge Elbasan; riscende poi di nuovo verso il mare a Durazzo e a Shijak; si sofferma poco a Tirana, allora una piccola città di 1200 abitanti, risale poi verso nord diretta alla patria di Skanderbeg, Kruja, per arrivare infine a Scutari. Da qui si inoltrerà nelle zone selvagge dell'interno, verso Oriente arrampicandosi sulle montagne di Mirdita. È costretta a viaggiare a cavallo, a dorso di mulo, ma spesso a piedi, accompagnata dall'albanese Marko Shantoya insieme al quale scalerà le montagne del Nord passando di villaggio in villaggio, oggetto di curiosità e meraviglia ma anche di generosa e autentica ospitalità.

---

<sup>4</sup> I suoi scritti e le sue fotografie sono suddivisi tra il Museo di Mankind e il Royal Anthropological Institute di Londra. La sua ricca collezione di gioielli balcanici e di ceramiche è conservata nel Pitt Rivers Museum di Oxford e nel Bankfield Museum di Halifax, West Yorkshire, dove si trova anche una mostra permanente sulla sua vita e la sua opera.

Ma trattiamo i primi centri che la Durham tocca nel viaggio del 1904 muovendosi da Korça per scendere al mare sullo Ionio e risalire poi fino a Scutari<sup>5</sup>. Giunge prima di tutto a Kolonja, oggi Erseke<sup>6</sup> («Ci sono montagne deserte e disabitate, non ci sono più di 100 case e fu fino a poco tempo fa un centro di ladri»), sale a Leskovik, un paese piccolo, che le sembra un paese del Galles del Nord pulito e ben messo e abitato da un'esotica popolazione di religione musulmana e di rito bektashi<sup>7</sup> che si fa una croce sulle sopracciglia. Viaggia a cavallo per quei monti scoscesi incontrando spesso una serie di difficoltà che spaventano gli stessi accompagnatori:

pioveva forte e l'acqua scorreva a fiumi sul mio cappotto come un ruscello. La strada non era buona e perciò non potevamo sbrigarci in nessun modo. (...) Continuavamo a tirare i cavalli a mano nella pianura perché tutti i ponti costruiti

---

<sup>5</sup> La prima parte del viaggio della Durham è già oggetto di uno studio presentato come itinerario di viaggio sul Portale di Viaggio del CISVA.

<sup>6</sup> Vicino a Permet, Erseke è la città più alta in Albania, un valico necessario tra Durazzo e le montagne.

<sup>7</sup> I Bektashi, al terzo Congresso (Korçë, 1929) ottengono l'autonomia all'interno della comunità islamica albanese. A capo della confraternita c'è il Gran Dede di Tirana, con un Consiglio di 5 dede (Gjrokastër, Fracheri, Prichta, Korçë, Elbassan). Al livello basso della piramide stanno i baba delle tekke, i dervisci (membri delle tekke), i muhibb (fedeli iniziati, che hanno pronunciato i primi voti), gli ashik (fedeli che non hanno pronunciato i voti). I bektashi sono molto diffidenti nei confronti degli islamici conservatori all'interno del Centro Arabo dell'Informazione, che essi accusano di cercare in modo aggressivo di sottoporre il mondo musulmano albanese sotto il controllo della setta estremista wahabita, reclamando sotto il proprio controllo il campo appena legalizzato dei bektashi. I bektashi sono una "setta" islamica panteista; trovano Dio tra la natura, gli animali e gli uomini. Storicamente essi invocavano la vendetta sciita contro il potere ottomano sunnita e predicavano la tolleranza di tutte le religioni non islamiche. Provocano l'ira dei musulmani conservatori deviando dalle regole convenzionali islamiche, come l'interdizione dell'alcol, il velo delle donne, e il rivolgersi verso la Mecca durante la preghiera. Momentaneamente i bektashi sono la tradizione religiosa meno protetta, poiché la loro guida religiosa manca di sufficiente formazione e i seguaci si recano alle Teqé con la stessa frequenza con cui un cristiano occidentale si reca in chiesa: principalmente per i battesimi, i matrimoni e i funerali.

con i sassi erano distrutti. Risalivi di nuovo a cavallo, quando sapevi che saresti dovuto di lì a poco ridiscendere, perché c'erano sassi che ostruivano il passaggio e che erano franati dalla montagna. A giudicare dalle piante che vi erano cresciute si capiva che stavano lì da molti anni, mentre sulla mappa che avevo sembrava che su quella strada si potesse passare in carrozza.

Il motivo di tanta distruzione è legato alla decadenza dei Turchi: prima del trattato di Berlino<sup>8</sup> infatti le tasse stradali si pagavano con la prestazione d'opera e quindi la manutenzione era inefficiente; dopo il trattato le esazioni fiscali vengono richieste in moneta e perciò vanno in malora strade e ponti costruiti dai Turchi o dalla munificenza di qualche Bey locale.

Leskovik colpisce la fantasia della Durham: «una montagna grande e piena di neve che quasi toccava il cielo, tremenda e insuperabile si è parata all'improvviso di fronte a noi». Si tratta delle stesse montagne descritte da Rigoni Stern. La Durham poi devia verso Permet, patria della sua guida Marko e nonostante l'atmosfera allucinata con cui una donna tra tanti uomini viene accolta (è questo uno dei *leit motif* dei viaggi della Durham) il colpo d'occhio della rocca di Permet semidistrutta è impressionante, mentre dentro la cittadina si presenta gradevole e rassicurante sotto le luci della incipiente primavera: «Permet con i suoi cipressi e il verde della primavera mi è sembrato uno dei punti più belli del mondo».

Da Permet, sempre scortata da soldati, la Durham si spinge attraverso un sentiero di montagna e lungo il corso della Vjosa (un fiume molto pericoloso. Lo impareranno bene gli alpini del fronte greco-albanese) a Keleyre, dove si trovano le rovine della reggia di Pirro e dove la signora inglese viene ospitata in un luogo buio, maleodorante, senza potersi né rifocillare né scaldare, tanto che la assale uno dei suoi momenti rari di scoramento: «mi

---

<sup>8</sup> Con il trattato di Berlino (13 luglio 1878) si salvò l'integrità territoriale dell'Albania, ma alcuni territori dovettero essere ceduti agli Stati vicini. La Serbia prese i territori di Kusumlje e di Vranja; al Montenegro andarono quelli di Antivari e i territori di Gusinje, Plava e Triepshi; la Grecia prese una parte dell'Epiro.

chiedevo perché ero venuta e soltanto la speranza che il mio destino non era di morire in Albania mi tirava su il morale».

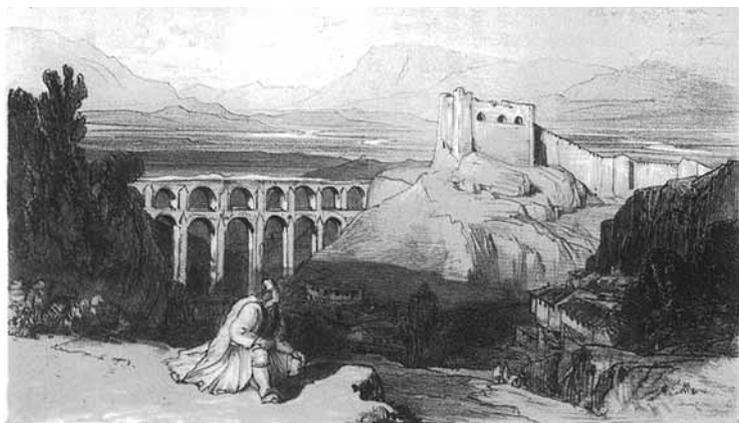
La mattina dopo la piccola carovana avventurosa parte per raggiungere Tepelene, dove la Durham è attirata dalla fama del bey Ali Pasha<sup>9</sup>, uno dei personaggi più singolari di questa singolare Albania, amico di Byron, mecenate fastoso e insieme governante crudelissimo, il primo a ribellarsi alla Turchia dai tempi di Skanderbeg per cercare una via autonoma per il pashato di Tepelene.

Tepelene appare un luogo in rovina, ma ancora dominato dal suo grande passato: il cuore selvaggio di un paese selvaggio. Il castello si presentava alla Durham ancora circondato da alte mura, alla sommità delle quali si apre il piazzale-belvedere circondato da alte montagne innevate.

Al nord della città si incontrano due fiumi importanti: la Vjosa e il Drino.

---

<sup>9</sup> Ali Pasha (1744-1822) nacque a Tepelene, in Albania del Sud, e sviluppò uno stato quasi indipendente tra il nord dell'Epiro e l'Albania del Sud, riuscendo a estendere il suo dominio fino al Peloponneso. Il suo governo fu tirannico ed esente da pregiudizi religiosi. I resoconti delle visite compiute dai viaggiatori europei desiderosi di conoscerlo, e i libri, parlano della sua vita, e della gloria di Ioannina capitale del suo Stato. Quattro consolati delle grandi potenze di allora (Francia, Inghilterra, Russia ed Austria) furono aperti a Ioannina. La Gran Bretagna per opporsi all'influenza della Russia, decise di vendere Parga ad Ali Pasha. Dopo esser stata ceduta dai Britannici ad Ali Pasha, gli abitanti, senza eccezione, decisero di andarsene. Il Venerdì Santo del 1819, al suono delle campane, i Pargiotti dissotterrarono le ossa dei loro morti, le bruciarono e ne portarono le ceneri insieme alle icone sante a Corfù. Le truppe di Ali entrarono in una città dove trovarono solamente solitudine e silenzio. Anche se l'evento non era così raro nella regione (molti Cretesi aveva lasciato la loro isola e cercato rifugio su altre isole sotto il dominio Veneziano o in Italia) si è trasformato in un simbolo del cinismo con cui le grandi potenze agivano e fu l'argomento di discorsi, poesie e dipinti, in tal modo esercitando una pressione per un intervento a favore del popolo. L'episodio divenne un classico esempio dell'eroismo risorgimentale contro il cinismo delle grandi potenze e la brutalità del potere assoluto tanto che fu celebrato da un poemetto di Giovanni Berchet, *I profughi di Parga*, pubblicato a Parigi nel 1821, e da un quadro di Francesco Hayez, del 1831 (Milano, Galleria d'arte moderna). Ali Pasha fu ucciso per ordine del sultano nel 1822.



Edward Lear, *Acquedotto di Girocastro* (acquarello 1848).

La Durham si sofferma sia sulla figura di Ali Pasha che sulle leggende locali. Da questo punto in poi ci si allontana definitivamente dal centro-sud dell'Albania per scendere verso il mare, verso Valona. Ed è qui che vede quello che ricorda come «un panorama suggestivo»: nella discesa, ormai a Valona dopo un viaggio di 10 ore («mi sembrava come se avessi passato tutta la vita in viaggio per Valona»), la carovana attraversa un bosco di ulivi dove si aggirano come diavoli mandrie di buoi nerissimi. E di colpo si apre poi la vista sul golfo e sull'isola di Saseno, davanti alla quale staziona il vapore inglese Lloyd. Si tratta ormai di un'altra Albania, quella cordiale del mare, anche se è un mare sempre difficilmente accessibile per le zone paludose che ne sbarrano l'accesso. Valona, abitata da 5000 abitanti, è immersa in un paesaggio di ulivi e cipressi; i comignoli della città ospitano una colonia di cicogne. La città è abituata agli stranieri, specie austriaci, ma non ha un buon rapporto con i forestieri che vengono dall'interno del paese. La nostra viaggiatrice soggiorna a Valona per qualche giorno, visita poi anche le paludi fino al lago costiero di Narta e si spinge verso il sito archeologico, non ancora scavato, di Apollonia che si presenta ai suoi occhi così:

Ci siamo trovati in cima ad una collina da dove abbiamo visto una colonna sola. L'accompagnatore ci ha detto che lì tanto tempo fa si stendeva una città che arrivava al mare e che

quella era la colonna alla quale si legavano le navi in attracco... una volta era tra le città più importanti della costa per il commercio e la cultura. Vi ha studiato da giovane anche Ottaviano, ed era qui quando ha saputo dell'assassinio dello zio Giulio Cesare. La città si estendeva lungo la Via Egnatia, la grande strada militare che collegava Roma con l'Oriente. Ora però il mare si è ritirato tanto lasciando una palude al posto dell'antico porto. Nemmeno un muro è rimasto in piedi...<sup>10</sup>.

Proprio risalendo la Via Egnatia la Durham giunge a visitare Elbasan:

Elbasan ha 10.000 abitanti, più della metà musulmani. I cristiani sono ortodossi ma l'incarico adesso di un tiranno greco al posto di un albanese che sta facendo grandi sforzi per ellenizzare il paese ha causato grandi sofferenze. Elbasan tende dalla parte di Roma e sta facendo grandi sforzi per aprire una chiesa e una scuola unitarie, nelle quali la predica e le lezioni si possano fare in lingua madre sotto il protettorato dell'Austria. Se si aprisse una tale chiesa, mi hanno detto, tutti i cristiani albanesi si unirebbero a quella come un unico corpo, e perfino una gran parte dei musulmani porterebbe i figli piccoli alla scuola cattolica. Il patriottismo in questa regione è molto forte, più delle dottrine religiose. Da tutto quello che ho visto e sentito i fatti dicono che appena si libereranno dalla Turchia molti paesi che adesso si dicono musulmani si convertiranno in un futuro prossimo in cristiani.

Alcuni cristiani si definiscono romani. La chiesa ortodossa – dicevano loro – significa Russia, Grecia e schiavitù; Roma vuol dire gente colta, che ha studiato in occidente, cioè civiltà.

Poi è la volta di Durazzo:

Siamo partiti la mattina presto per la Via Egnatia che va a Durazzo, passando per Peqin e Kavaja. Né l'una né l'altro sono di interesse tale che meriti descriverle; la strada romana è quasi completamente distrutta. Secondo un console

---

<sup>10</sup> Si tratta in effetti dell'antica Apollonia, ormai ampiamente scavata da una missione francese. Oggi il panorama degli scavi è molto più ricco di quello visto dalla Durham.

straniero i Turchi l'hanno distrutta ultimamente con l'oscuro progetto di distruggere tutte le comunicazioni possibili.

Durazzo si trova nel vilajet di Scutari. Da qui comincia il territorio del cattolicesimo, ma delle 1000 case di Durazzo solo 120 sono di cattolici. I libri stampati in albanese dalla stampa di Scutari qui circolano liberamente e i Turchi non intervengono. Durazzo, un tempo un'isola, ora si collega alla terraferma tramite una grande palude parzialmente salata, dove sono gli opifici governativi per il raffinamento del sale. Dall'altra parte la laguna è d'acqua dolce e ci vivono cicogne, rane e malaria. Come porto turco quello di Durazzo è d'avanguardia: il governo con straordinaria alacrità sta facendo una strada intorno alla città, costruendo anche un muro di difesa dal mare soprattutto con i sassi provenienti dalle rovine romane come lastre tombali e colonne. A Durazzo arrivano navi e è molto conosciuta anche dagli Europei...

Infine c'è una breve stazione a Tirana<sup>11</sup>, città di 12.000 abitanti fondata nel '600 da un ricco bey, ma ancora lontana dal divenire la capitale dell'Albania. Tuttavia già si possono intravedere i segni del destino prossimo: la buona strada che i Turchi stanno costruendo verso il porto di Durazzo, l'abbigliamento più agile e moderno degli abitanti, il ricco mercato, la presenza di un discreto numero di donne moderne che studiano fanno di Tirana una città pronta al successivo balzo in avanti.

E ancora una volta la Durham si rivela un'acuta interprete della realtà albanese in evoluzione.

Ai suoi occhi l'Albania non si presenta come un paesaggio, ma come un popolo e una nazione in movimento verso la propria unità e indipendenza.

---

<sup>11</sup> Fondata nel 1614 da Sulejmana Pasha, divenne capitale dell'Albania nel 1920. La piccola città venne scelta come temporanea capitale dell'Albania (una scelta di compromesso tra il Nord e il Sud del paese), dal governo albanese provvisorio stabilito dal Congresso di Lushnje nel 1920. La popolazione della città, stimata a solo 12.000 abitanti nel 1910, salì a 137.000 nel 1960. Ma alla fine degli anni '90, Tirana sperimentò la sua crescita più rapida, quando molti albanesi dal Nord e dal Sud si spostarono nella capitale per cercare una vita migliore. Oggi la città conta un milione di abitanti, più di un terzo della popolazione dell'intera Albania.

Il viaggio continua verso Scutari; ma da qui riprenderanno le strade di montagna, l'esplorazione e l'avventura in un modo ignoto e sconosciuto, quello della valle del fiume Shala, che corre in un accidentatissimo paesaggio montano a est di Scutari fino ai confini con la Macedonia e il Kosovo, in piccolissimi villaggi arroccati sui monti. È di quella cultura che la Durham si innamora definitivamente, facendo dell'Albania la sua seconda patria e dedicando a questa zona l'altro suo importante reportage albanese (*High Albania*), che le meriterà l'appellativo di Queen of Highlands, con il quale è popolarmente nota ancor oggi in Albania.

È quando la Durham arriva nel Nord e comincia a inoltrarsi nel territorio vergine delle montagne di Shala e a incontrare a ogni passo i segni e i monumenti di una civiltà rimasta quasi intatta («*I say High Albania advisedly, for the conditions that prevail in it are very different from those in South Albania, and it is with the wildest parts of High Albania alone that this book deals..*») che la sua navigazione già intelligente diventa un viaggio anche dentro se stessa; ed è quel viaggio a cambiarla nel profondo.

Il sottotitolo del secondo libro recita: *The Land of Living Past* e si apre con queste considerazioni:

The great river of life flows not evenly for all peoples. (...) Such backwaters of life exist in many corners of Europe—but most of all in the Near East. For folk in such lands time has almost stood still. The wanderer from the West stands awestruck amongst them, filled with vague memories of the cradle of his race, saying, This did I do some thousands of years ago; thus did I lie in wait for mine enemy; so thought I and so acted I in the beginning of Time. High Albania is one of these corners.

Il libro, molto apprezzato anche dai collezionisti poiché è un complesso diario di ricordi, appunti e immagini, è ancor oggi la guida migliore circa gli usi del popolo, le strutture sociali, le tradizioni e le leggi di costume, le credenze religiose e i racconti popolari degli albanesi dell'Albania a nord del fiume Skumbin. Lo stile di vita, l'isolamento sulle montagne, l'organizzazione tribale e il dialetto Ghego (distinto dal Tosco) fanno del Nord una regione molto diversa da quella meridionale. Il viaggio di Edith e Marko si

sviluppa per tappe, a cavallo, a piedi e tocca piccoli villaggi di montagna: il racconto presenta minuziose osservazioni etnografiche intrecciate alla descrizione di panorami prevalentemente di montagna e a riflessioni sull'indipendenza e le aspirazioni nazionali albanesi: è in quella zona che la Durham riconosce il vero carattere albanese, la fierezza e l'istinto di libertà di un popolo che, difeso dal proprio patrimonio culturale, ha resistito su quelle montagne all'omologazione turca. Il suo «bon sauvage» è uscito dalla sudditanza colonialistica di testimone ignaro della natura, ed è entrato prepotentemente nella storia, dove aspira all'indipendenza balcanica contro la spinta aggressiva dei serbi. La Durham via via diventerà sempre più sensibile al messaggio politico fino a farsi portavoce in Inghilterra delle «ragioni» albanesi contro quelle serbe e a svolgere per questo un'intensa attività di propaganda e di divulgazione provocando, in un periodo di delicati equilibri diplomatici nei Balcani, l'ostracismo dei più rappresentativi ideologi inglesi della questione balcanica in chiave filo-serba.

L'eredità di Edith Durham viene ripresa da un'altra donna, un'americana che lavorerà per la Croce Rossa internazionale e che, di passaggio in Albania per raggiungere Istanbul per l'espletamento di una missione internazionale, diventa una singolare «turista per caso». A Scutari la Lane incontra due donne, due viaggiatrici, due missionarie che la convincono ad accompagnarle nell'interno della regione, la stessa esplorata dalla Durham, ovvero la valle del fiume Shala. Viene così travolta da un viaggio straordinario per le condizioni delle strade e per la complessità dei rapporti con le popolazioni locali, un viaggio nelle Alpi del nord Albania, in quella regione montuosa a nord-est di Scutari che si estende tra catene montuose lungo la valle del fiume Shala. Anche la Wilder Lane sposa la causa albanese e intrattiene rapporti politici con la cerchia di re Zog. I progetti di ammodernamento, di scolarizzazione e di emancipazione della donna adottati dalla monarchia piacevano per forza a una donna americana impegnata nelle battaglie per i diritti.

Tra gli aspetti singolari del viaggio della Wilder Lane si annoverano le argomentazioni dalle quali fu convinta ad abbandonare il suo primitivo progetto per inoltrarsi negli impervi territori del-

lo Shala. Con quali argomenti la convinsero le due missionarie incontrate a Scutari? Con argomentazioni che certo al viaggiatore che ama le comodità possono apparire stravaganti, ma che esercitano un grande fascino ancora oggi su tutti quei viaggiatori che vanno alla ricerca di esperienze forti, e per il paesaggio e per il contatto con culture e popolazioni singolari. Dice infatti Francesca Hardit in una conversazione accesa poi riportata nel libro:

Se non visiti l'Albania, tu stai perdendo l'occasione di una vita. Su quelle montagne a destra, su quelle montagne, a un giorno di viaggio da qui il popolo vive come viveva 200 secoli fa, prima che i Greci o i Romani fossero perfino noti. Ci sono città preistoriche lassù, vecchie leggende, canzoni, usanze che nessuno conosce<sup>12</sup>.

La lusinga fu efficace e la giovane donna americana si lasciò traviare imboccando una di quelle esperienze di vita che ti cambiano definitivamente. Il viaggio fu faticoso, impervio, ma il romanzo che ne seguì, *I picchi di Shala*, nel 1923 fece conoscere al mondo e all'Albania stessa una porzione di questo passato pietrificato e irremovibile.



*All'apparir del vero...*

«Da ogni parte si ergevano montagne, alte e fredde, fondali d'uno scenario da tragedia. (...) Lì appunto gli alpini erano caduti in massa nel corso di una vasta operazione d'inverno»: così rievoca Kadaré a vent'anni di distanza la guerra degli alpini in Albania<sup>13</sup>.

<sup>12</sup> Traduzione a cura di chi scrive.

<sup>13</sup> I Kadaré, *Il generale dell'armata morta*, 1963.

In effetti nel 1940 Mussolini sposta dei reggimenti di Alpini dall'Italia all'Albania. E qui comincia la terribile esperienza di un intero anno di guerra condotto su montagne alte, fredde, inospitali, piene di neve, tra torrenti e fiumi pericolosi.

Il racconto viene fatto con grande sobrietà da Mario Rigoni Stern nel memoriale che abbiamo già ricordato.

Dopo essere sbarcati a Durazzo ed essersi fermati brevemente a Tirana, gli alpini vengono mandati sul Gur Topit, sul monte Tomori. Nella valle della Vojussa, tra i monti di Shkalles e Valamare gli alpini vengono spostati in pochi tumultuosi giorni del novembre 1940 dalle Alpi italiane al fronte di guerra greco-albanese. I poveri fanti vengono proiettati dentro una natura ostile e desertica che non conoscono, e non possono conoscere perché priva di punti di riferimento. Il racconto sobrio ed ellittico di Mario Rigoni Stern coniuga continuamente il diario di guerra con un'attenta osservazione della natura sempre rivisitata con nostalgia visionaria. Quei monti che Rigoni Stern e gli alpini non conoscono sono però assimilati alle loro montagne: quanto li attende assomiglia tanto a ciò che hanno lasciato.

Questa doppia vista accompagna tutto il breve libro di Rigoni Stern: Stern vede sempre con la memoria, scoprendo una profonda somiglianza con le sue montagne. All'inizio, nel viaggio di trasferimento verso le montagne tra Korça e la Grecia dove passava la frontiera c'è ancora la scoperta di un nuovo mondo, quello del lago di Okrid:

I camion hanno rallentato la corsa: forse è per farci ammirare questo lago grande e azzurro; l'acqua è limpidissima, le sponde nette e deserte; sull'altra riva le montagne cilestrine sembrano trasparenti come il cielo: ci appaiono anche delle piccole case e un minareto. Nemmeno il laghetto del presepio era così bello.

Ma è a questo punto che si innesta, come un motivo sotterraneo che prende corpo pian piano, il ricordo del proprio mondo:

Andavo con Nino a raccogliere il muschio nel bosco del Prunno: si sceglieva quello sui sassi a nord il più basso e intensamente verde, e a casa, in soffitta si faceva il presepio. Grande con tante cose. Alla vigilia di Natale chiamavamo le

ragazze della contrada per ammirare: c'era un lago grande come questo: uno specchio grande era l'acqua, il muschio verdissimo i prati, i sassi rosi da piogge millenarie le montagne, e, in un'ansa, le casette bianche con il minareto. Mettevamo il minareto anche se una signorina che studiava da maestra diceva che era sbagliato, perché Gesù era venuto prima di Maomatto: ma a noi piaceva così.

Con lo sguardo dell'infanzia quel mondo si è già visto e ora lo si riconosce: «Questo lago di oggi è come quello di allora, ma prima che lo popolassimo di personaggi: quando tutto era da abitare». Il camionista spiega che sull'altra riva c'erano la Macedonia e la Grecia. Ecco che allora lo spazio di guerra si dilata in uno spazio più grande, uno spazio occupato dalla storia antica studiata a scuola e dalla percezione perfino dell'Italia come di un paese straniero, il primo paese straniero incontrato:

La Macedonia, la Grecia, l'Epiro: Alessandro, Pirro, gli elefanti, la signorina Zappalà che a *fatica capivamo perché era siciliana*, le cartine del libro di storia di prima avviamento, le fantasticherie su paesi lontani. Ora ci siamo?

È un viaggio che si configura nella mente del viaggiatore Rigoni Stern mai come conoscenza completa del nuovo, ma come riconoscimento di paesi già visti nella fantasia, già elaborati nella mente infantile e nella memoria scolastica. Dopo questo iniziale ammirato stupore, la dura realtà della guerra dentro la quale stanno piombando si avvicina e il paesaggio incupito ne è anticipazione e simbolo:

Il lago è già dietro le spalle; le montagne si rinchiudono; il cielo si copre (...) Sorpassiamo un altro lago, ma più piccolo e con le acque torbide: le rive impaludate sono coperte di canneti e di erbe: Piove, e le gocce su quell'acqua morta sembrano le lacrime del tempo<sup>14</sup>.

---

<sup>14</sup> Si tratta del laghetto paludoso di Prespa, in una zona oggi a cavallo tra Macedonia e Albania nel sud-est, che è preservata per la sua ricchezza faunistica e la sua antica tradizione.

La pioggia. Un tema costante delle descrizioni albanesi di Ismail Kadaré.

Saranno ben pochi i luoghi di insediamento civile che vede il soldato Stern: Korça, prima di cominciare la guerra vera e propria, e Tirana, dove verrà mandato a compiere una missione.

La valle si apriva in una grande piana circondata da montagne che puntellavano il cielo grigio. In un punto della piana, prima affiorano minareti esili e bianchi, poi le cupole delle moschee, le case basse tra alberi spogli e giardini incolti. Su un cartellone leggiamo: Korça. La colonna attraversa la città sonnolenta e indifferente; delle donne con il viso coperto da un velo e larghi pantaloni a sbuffi fino alle caviglie, passano rasente ai muri senza finestre; ogni tanto qualche bottega buia apre la porta sulla via stretta e non si riesce a capire cosa là dentro possa vendere: lampade di Aladino, sciabole damascate, spezie, tappeti finimenti di cavalli? Uomini impassibili, seduti per terra davanti alle botteghe, fumano in silenzio girando tra le dita i grani d'un rosario d'ambra.

Ma le presenze umane con cui gli alpini si incontreranno si fermano qui. Solo fantasmi; i greci, gli albanesi, i morti del passato: tutti ci sono ma non si vedono «Al mattino riprendiamo a camminare sotto la pioggia per montagne sconosciute: non sapevamo dove erano andati i nostri, né quanto vicino fossero i greci».

Un'altra breve sosta sarà a Tirana, quando Rigoni Stern viene mandato a ritirare delle merci da portare poi in montagna con i muli e dove ormai, dopo mesi di guerra e di montagna, Rigoni Stern non è più in grado di godersi la vita cittadina:

A Tirana c'era mercato, le strade della periferia erano zeppa di gente e l'autista si divertiva a strombazzare agli asini che portavano fasci di legna e agli albanesi che battevano i calcagni sui fianchi degli animali. Si vedevano anche molte donne velate e con i pantaloni a sbuffo che trotterellando seguivano gli asini; a queste, il vivace autista lanciava parole in un dialetto meridionale che non capivo (...). Quella variopinta confusione mi ricordava l'Arabia e i paesi dell'Oriente dei miei libri d'avventura (...) ma ora avevo fretta di ritornare in linea perché lassù sembrava il *mio paese*.

Ma ormai dopo mesi di guerra e di montagna Rigoni Stern non è più in grado di godersi la breve sosta in città: «Ora avevo fretta di ritornare in linea perché lassù sembrava il mio paese».

Tutto il resto del racconto dunque si snoda per sentieri di montagna, per riferimenti militari, per casematte, quote dove mano a mano si sposta il fronte di guerra.

Il fronte segue una linea che passa sui monti e ad altitudini elevate tra Korça ed Elbasan: da novembre a dicembre i reggimenti stazionano con brevi spostamenti tra il Mali<sup>15</sup> Kapkes e il Mali Koqknit (il Vestone), sul Gur i Capit e il Paldines (il Verona), sul Colle del Mushkes, la valle del Devoli e del Tomorezza («giù in fondovalle, dove Devoli e Tomorezza si congiungono, qualche volta le piene si portano via le passerelle e chi in quel momento ci si sta sopra: uomini e muli») sul monte Tomori («La linea tenuta dal nostro reggimento parte dalla valle del Devoli e arriva al monte Valamare: quasi venti chilometri») e sul passo del Poshtme.

Ma il 6 dicembre, in un'atmosfera costantemente inclemente («il tempo era quasi sempre messo a neve»; «l'acqua ci batte, penetra sotto gli indumenti, scorre dalla schiena al ventre, lungo le gambe fino ai piedi da dove esce dalle scarpe sfondate») comincia la controffensiva greca e gli italiani indietreggiano dal Valamare sulla linea dello Shkalles e del Devoli, verso il Mali i Komianit, cercando di difendere posizioni. Il 22 dicembre i greci lanciano l'attacco e gli italiani debbono arretrare verso Elbasan.

Nel febbraio incominciarono i combattimenti per il Gur i Topit, la montagna più alta del fronte, abbagliante con il sole, turbinosa con la tormenta. (...) Val Leogra, Vestone, Morbengo, Tirano, in quel febbraio del 1941, si avvicendavano su quelle quote perse, perdute, riprese più volte dai greci e dagli alpini.

Riprenderanno più tardi anche le avanzate italiane e anche il battaglione di Rigoni si sposta verso Korça e i confini con la

---

<sup>15</sup> Mali in albanese vuol dire "montagna".

Grecia, superati i Monti Morava. L'ultimo sforzo bellico si sviluppa in una linea più a sud della precedente: nella valle della Vojussa, vicino Perat e nei dintorni di Leskovika. Il 22 aprile 1941 viene annunciato l'armistizio e comincia la primavera anche lì:

Anche sulle alte montagne si è sciolta la neve e solamente le sommità del Tomori, del Valamare, del Gur i Topit biancheggiano, lontane, dentro il cielo azzurro. Ormai i soldati vanno ad esplorare questa linea che ha ripreso il suo aspetto di una natura benigna: «su queste colline, è caldo anche di notte... Sui campi che una volta erano stati coltivati crescono degli alberi che a me sembrano strani; gli alpini del Garda mi dicono che sono morari inselvaticiti, ma i loro frutti mi piacciono moltissimo: quando i rami sono ancora bagnati di rugiada li piego verso la mia bocca, che mai è sazia di quella fresca dolcezza.

La pagina finale del libro racconta con toccante grazia questo ritorno alla vita nella valle della Vojussa, dove il soldato Mario Rigoni Stern va prendere il suo primo bagno d'oblio dall'inverno di guerra:

Nel pomeriggio scendo al fiume che corre tra le colline a un chilometro dall'accampamento; ci arrivo per un sentiero quasi nascosto tra erbe alte che emanano un odore aspro. Davanti al mio passo batto con un bastone per far allontanare le vipere che sento frusciare e soffiare. Prima di arrivare all'acqua passo sotto una volta di fronde.

C'è un'ansa tutta circondata da alberi, con i rami a lambire la corrente; l'acqua è limpida e fresca; il fondo non è di sassi ma di una creta verde e dura. Mi spoglio ed entro in quell'acqua fredda che per un attimo mi fa trattenere il fiato, poi mi diverto a spruzzarmi e a guardare i prilli tra la luce che filtra dal bosco attorno.

Quando esco vado a stendermi su un sasso al sole, alto nel mezzo del fiume. Sento il mio corpo evaporare, la corrente lambire il sasso e correre via.

Chiudo gli occhi e sotto le palpebre ruotano infiniti piccoli soli colorati. E mi lascio vivere.



Che sia questo Eden ritrovato e amico o il minaccioso e terribile mondo dell'inverno di guerra tutto è sempre più rivissuto come un paesaggio familiare, su cui si sovrappone il ritrovamento del mondo della propria infanzia e della propria guerra in Italia: il Mali i Komianit per il quale si combatte è una «punta di roccia che assomigliava in piccolo al Cervino, ma senza

la Testa del Leone»; e così si presenta Leskovika all'ingresso degli italiani:

dalle finestre sbarrate pendevano le bandiere greche: bianche a strisce azzurre e con la croce di Sant'Andrea. Le strade erano deserte e silenziose. Come erano state a Mausselard, nell'Isère. Solo che qui l'aria sembrava differente: non fredda e umida come quel giorno sulle Alpi, ma odorosa di mare e di alberi mediterranei; forse così era anche in Sicilia o in Calabria.

Questo viaggiatore conosce solo se «riconosce», ovvero se riesce a proiettare sul mondo circostante il suo paesaggio ideale, quello che si è formato nella sua personale sintesi di memorie e di esperienze.

### *La difficile infanzia di un etnografo-scrittore*

In uno dei passaggi più drammatici del libro di Rigoni Stern, durante il ripiegamento italiano, Mario e il suo amico Marco si imbattono in una terribile scena spettrale (che anticipa la ritirata di Russia):

Tra la bufera vediamo delle cose scure; quasi ci cadiamo addosso: sono corpi irrigiditi, levigati dal vento e dalla neve come sabbia, gli occhi aperti, brinati dal ghiaccio. Uno ha il braccio alzato come volesse ancora chiamare qualcuno o salutare, la mano gli è rimasta aperta.

Quell'immagine da incubo fa venire in mente il futuro, il proprio futuro e il desiderio d'esser trovati e sepolti, di essere ricordati, che tanta sofferenza e tanto sacrificio, insomma, non restino vani e del tutto dimenticati.

Da questo desiderio d'umana piet  prende le mosse uno dei pi  bei romanzi di Kadar , *Il generale dell'armata morta* (1963). In questo romanzo Kadar  racconta di una delicata missione umanitaria che viene affidata a due strani soggetti, un generale amaro e sempre pi  in crisi con s  stesso, col passato e da un certo punto in poi con la sua stessa missione e un prete che gli fa da guida e da interprete in Albania. Il loro   un compito difficile, oscuro e senza gloria, odioso a chi lo commissiona e a chi lo compie e lo vede realizzarsi:   quello di recuperare i morti e i dispersi dai campi di battaglia e dare loro cristiana sepoltura sul terreno della patria («almen l'ossa rendete al petto della madre mesta»).

«All'inizio dovremo condurre le ricerche in zone situate in prossimit  delle citt , ma le difficolt  aumenteranno nelle campagne dell'interno del paese e soprattutto nelle regioni remote delle montagne»: cos  dice il prete al generale e la previsione si riveler  fin troppo facile...

Perch  le mappe (ahi! le mappe in questa terra sono sempre imprecise: se ne lamentano tutti i viaggiatori, dai pi  antichi ai moderni) di dove si possono trovare i cadaveri e le sepolture che la forzata coppia, nella quale si insinua presto un sentimento di irritata diffidenza, ha a disposizione, sono state ricostruite in maniera approssimativa grazie ai racconti imprecisi e ai ricordi poco attendibili di commilitoni scampati all'eccidio durante la ritirata del 1943, le testimonianze dei quali sono state puntigliosamente raccolte dalle famiglie dei caduti. Ma per quanto il generale immagini gi  all'inizio la difficolt  di un'operazione cos  vaga, non pu  prevedere e non ha previsto che il suo viaggio sar  all'inter-

no di un paese così impenetrabile e ostile, senza punti di riferimento, con carte false o distorte, procedendo, sempre più, mano a mano che avanzano, nel cuore di una popolazione i cui sentimenti sono ancora feriti e il ricordo della guerra ancora vivo. Il romanzo si configura come un vero viaggio interiore (quello del generale) in cui l'Albania viene percorsa da sud a nord.

Prima verso sud: ci si spinge fino a Girocastro, città di confine, teatro della guerra sul fronte greco e poi zona della prima disordinata fuga degli italiani stretti tra l'avanzata dei greci e la rappresaglia dei tedeschi in ritirata. Dopo le sconcertanti scoperte che il generale va via via facendo sulla vera natura della guerra e che minano alle fondamenta la sua fede e la sua interpretazione del passato militare della Nazione, il teatro della ricerca si sposta sulle Alpi del nord. La montagna però non restituisce i suoi morti se non a tratti e con contorni sempre meno precisi, mescolati ad altri morti, irriconoscibili per la violenza del tempo, dilavati dalla pioggia, spostati dallo smottamento dei terreni, a volte mistificati ad arte. Kadaré mostra con raffinata maestria come la terra e la natura del suolo siano tutt'uno con lo spirito degli albanesi, quando rivela la diffidenza del suo popolo per il mare dal quale non sono venute che disgrazie. Il prete a un certo punto esce dal riserbo e commenta con rattenuta partecipazione l'eroica resistenza dei montanari albanesi all'invasione dal mare degli italiani: è di quei corpi che sono sulle tracce sul litorale, senza mai trovarli con sicurezza, e la loro dislocazione sul terreno scrive un racconto di sofferenza e di morte e costruisce una geofisica della guerra.

Gli ultimi trent'anni della storia dell'Albania sono stati incarnati da questo scrittore di formazione europea ma di attaccamento maniacale alla sua patria, tanto che si può dire che ogni suo romanzo, pur nella necessaria finzione, attira in superficie, rielabora ed esamina, facendoli conoscere al mondo, tratti della cultura albanese. La sua opera costituisce una sorta di viaggio etnico-geografico nel paese delle aquile.

È il caso esemplare anche del romanzo *Vita avventure e morte di un attore* (2002), dove l'autore attribuisce un ruolo attoriale a Saranda (l'ultima spiaggia verso la Grecia, battezzata dai cri-

stiani Santi Quaranta) col suo litorale vivace e brillante e a Butrinto col suo passato carico di fantasmi<sup>16</sup>: l'attore Lul Mazrek mandato a fare il soldato ai confini con la Grecia, in un luogo seducente per le possibilità di fuga che autorizza a immaginare, rimase piuttosto impigliato nella suggestiva funebre bellezza della città greca e del suo teatro.

Ma è soprattutto nel romanzo *La città di pietra* del 1971 che lo spazio si fa protagonista: qui Kadaré fa di Argirocastro, la sua patria, il centro della narrazione. La descrizione della città è precisa e puntuale, tanto che l'evocazione ha una sua potente presenza anche per l'immaginario di coloro che non la conoscono, è una descrizione in cui la storia dell'architettura si innesta in quella della sensibilità e della cultura. Ma è anche una città che si presenta come un'epifania, una vera "città immaginaria". In queste pagine (come in molte altre) emergono la potenza illusoria, la forza emozionale e l'intensità allucinatória degli spazi sconfinati delle montagne: montagne si sommano ad altre montagne dietro le quali a ben guardare si ergono altri profili di monti; e pietre che si affastellano su altre pietre a formare castelli, case, uomini, immagini di roccia. La descrizione che segue non è di Calvino, ma il *cursum* narrativo, la struttura spaziale, le modalità rappresentative sono le stesse che hanno suggerito allo scrittore italiano la sua galleria di *città invisibili* estratte dai resoconti di Marco Polo a Gengis Khan. E che meglio di ogni altra immagine possono rappresentare l'invisibile anima albanese:

Era una città strana che, simile a una creatura preistorica, pareva essere apparsa d'improvviso nella vallata durante una notte d'inverno per mettersi a scalare faticosamente il fianco della montagna. Tutto in quella città era antico e di

---

<sup>16</sup> «Ecco dunque la Butrinto descritta da Virgilio, a volte simile a una visione, o a una Troia riflessa in uno specchio, oppure in un sogno. C'era un'altra porta Scea, un fiume che somigliava al fiume Simoenta, ma su cui non galleggiavano cadaveri, e una tomba abbandonata ai piedi della quale Andromaca piangeva Ettore, il marito assassinato. (...) Non c'era alcun dubbio che la città intera era stata edificata dalla nostalgia, dall'illusione nutrita di vane speranze.»

pietra, dalle strade e fontane fino ai tetti delle grandi case secolari nella vallata (...) coperti di lastroni grigi somiglianti a gigantesche squame. Si stentava a creder che sotto quel pesante carapace ci fosse e si riproducesse la carne tenera della vita.

Nel viaggiatore che la contemplasse per la prima volta, la città suscitava il desiderio immediato di un paragone, ma subito egli si accorgeva d'essersi cacciato in una trappola, poiché quella città li respingeva tutti: in verità non somigliava a nulla: Non tollerava i paragoni così come non sopportava le piogge, la grandine, gli arcobaleni e le bandiere straniere e multicolori, che lasciavano i suoi tetti allo stesso modo in cui erano arrivati, tanto passeggeri e irreali quanto essa era eterna e concreta.

Era una città scoscesa, forse la città più scoscesa della terra; aveva sfidato tutte le leggi dell'architettura e dell'urbanistica: il colmo del tetto di una casa sfiorava talora le fondamenta di un'altra, ed era certamente il solo luogo al mondo in cui, scivolando sul bordo di una via, si rischiava di trovarsi su una gronda. E, questo, erano soprattutto gli ubriachi a sperimentarlo, di quando in quando.

Sì, era una città assai strana: camminando per strada, in certi punti si poteva, allungando un poco il braccio, appendere il cappello alla punta di un minareto, molte cose in essa erano bizzarre e molte altre sembravano appartenere al regno dei sogni.

Preservando faticosamente la vita umana nelle sue membra e sotto la sua corazza fossile, non per questo essa non provocava, in quella stessa vita, dolori in abbondanza, ferite e piaghe, ed era naturale, poiché essendo una città di pietra, il suo contatto era rude e freddo.

In una città così, non era facile essere bambini.

## TAVOLA ROTONDA\*

\* Non sono pervenuti in tempo per la pubblicazione gli interventi di Andreja Mijušković, Gordana Stenović e dei rappresentanti della Expeditio (ONG).



## Descriptio Bosnae et Hercegovinae di Danilo Capasso\*

Il titolo di questo contributo prende spunto dal testo omonimo di Mirko Markovic pubblicato a Zagabria nel 1998<sup>1</sup>. Un'opera voluminosa che percorre la storia della Bosnia ed Erzegovina attraverso la cartografia partendo da quella greco-antica fino a quella pubblicata alla fine del XIX secolo.

Come scrive l'autore nell'introduzione carte, mappe non solo della Bosnia ed Erzegovina, ma della regione balcanica corrispondente alla ex Jugoslavia e all'Albania, sono state trovate e consultate in parecchi archivi delle maggiori città europee, tra queste anche Venezia, Roma, Trieste e Milano.

La scoperta interessante che si evince dalla lettura del libro è come già dai tempi antichi i primi cartografi altro non erano che viaggiatori che si spingevano al di là delle coste adriatiche dell'odierna Italia per visitare i territori dell'altra parte, lasciando non solo un disegno geografico dei luoghi, ma anche scoprendone le culture e la storia. Le testimonianze riprodotte dall'esattivo libro di Markovic evidenziano come la scrittura di viaggio riguardante le terre dell'Adriatico, tema predominante e portante del progetto VIAGGADR, abbia radici profonde che si sono diramate attraverso i secoli e giungono, ennesima tappa, ai nostri giorni.

È interessante vedere come i primi cartografi viaggiatori italiani abbiano segnato il loro cammino attraverso le terre orientali dell'Adriatico in modo personale arrivando anche a italianiz-

---

\* Università di Banja Luka.

<sup>1</sup> M. Markovic, *Descriptio Bosnae & Hercegovinae*, Zagreb 1998. Il testo non è stato ancora tradotto in lingua italiana.

zare i nomi di diversi centri abitati dell'intera regione. Sono proprio le carte disegnate con doviziosa attenzione che mostrano come attraverso i secoli le terre adriatiche siano state considerate un unico insieme, una «macroregione» che ha sempre valicato i confini politici delineandone quelli geografici, ma mai in maniera netta e imprescindibile, bensì in modo fluttuante e flessibile.

Benché nei secoli passati il concetto attuale di «macroregione» fosse sconosciuto nella sua accezione politica odierna, questo era ben tenuto presente nelle mappe delle regioni adriatiche che comprendono il Golfo di Venezia, le isole dalmate, le bocche di Cattaro, il Gargano, fino a inoltrarsi nell'entroterra per spingersi nel Regno della Bossina<sup>2</sup> per raggiungere poi il Regno d'Ungheria.

Il mare Adriatico era quindi considerato un lago tra due lembi della stessa terra, costa ed entroterra sono considerati territori non limitrofi, ma continui, appartenenti a un'unica terra. Intendere questa «macroregione» come un unico territorio ha indotto molti «viaggiatori» a percorrerla in lungo e in largo usando il mare Adriatico più come ponte da percorrere che come massa d'acqua da affrontare, descrivendone non solo le caratteristiche geografiche, ma anche tutte le altre.

Un testo che si integra perfettamente con quello di Markovic è *Putopis* (Scritti di viaggi) del turco Evlia Celebi<sup>3</sup>, il quale a metà del XVII secolo ha percorso l'intera penisola balcanica riportando, annotando e consigliando percorsi, itinerari, strade in maniera chiara e addirittura meticolosa. Il testo di Celebi, purtroppo non è stato tradotto ancora in lingua italiana, può essere considerato come un modello di scrittura di viaggio. Nella descrizione della cittadina bosniaca di Banja Luka, il viaggiatore turco si sofferma a descrivere tutto in modo dovizioso: il numero delle case,

---

<sup>2</sup> Così Giacomo Cantelli da Vignola «suddito e geografo del serenissimo duca di Modena», nel 1689, descrive la Bosnia ed Erzegovina.

<sup>3</sup> Mi riferisco al seguente testo in lingua serbo-croata E. Celebi, *Putopis*, Sarajevo 1996.

dei negozi, dei luoghi di culto religioso, delle mense pubbliche, dei prodotti agricoli, ma anche elenca le professioni degli abitanti, i loro piatti tipici, le bevande locali e persino la lingua parlata.

Il metodo usato dallo scrittore turco per descrivere i suoi viaggi è più che mai attuale per indicare con quale scopo, oggi, le stesse terre possono essere ripercorse e riscoperte in uno spirito non nuovo bensì antico, tenendo presenti le ben radicate tradizioni di viaggi nei territori adriatici, e innovativo nel senso di proporre percorsi e itinerari che devono riunire la «macroregione» adriatica al di là dei confini e anche dei conflitti attuali.

Facendo quindi riferimento ai due testi citati, le scritture di viaggio attraverso le terre del Mediterraneo hanno due fondamenta portanti:

1. un'antica tradizione di viaggiatori trans-nazionali che hanno descritto con parole e disegni i territori adriatici considerandoli come un «unicum continuum», partendo dagli *Itinerari Costantini* attraverso il Rinascimento fino al XIX secolo<sup>4</sup>;
2. una radicata metodologia di scrittura che è valida ancora oggi e che si rivela l'unica idonea a intraprendere viaggi che permettano di confermare antichi percorsi o di stabilirne dei nuovi sempre nello spirito di ristabilire l'importanza e la comune origine della nostra «macroregione» adriatica.

---

<sup>4</sup> Riguardo al periodo del Rinascimento è interessante notare la massiccia presenza di viaggiatori italiani nella penisola balcanica: nel 1459 un certo Fra Mauro descrive la Bosnia chiamando vari centri abitati in lingua italiana; nel 1476 Francesco Rosselli disegna una carta della Bossina (Bosnia) della Dalmazia, della Sclavonia e dell'Illiria; anche Nicola Cusano si occupa del territorio bosniaco chiamandolo *Regnum Bozna*; nel 1574 è Gioseppo Rosaccio a descrivere le terre adriatiche con il titolo: *Viaggio da Venetia a Costantinopoli per mare, e per terra da Gioseppo Rosaccio con brevità descritto*. Agli inizi del XVIII secolo quando la penisola balcanica diventa zona strategica di conquista dei grandi imperi, sono ancora i viaggiatori italiani che si distinguono nella scrittura e nella descrizione delle terre in questione sia per scopi militari come l'ingegnere Melchior che traccia i nuovi confini, sia il cartografo veneziano Alberghetti, che traccia i nuovi confini dopo il trattato di Karlovac del 1699.



Scrittura di viaggio e questione dei generi.  
Appunti sull'Adriatico di Savinio  
di *Marilena Giammarco*\*

Ringraziando ancora una volta Giovanna Scianatico per l'ammirevole impegno speso nella costruzione di questo straordinario progetto di rete interadriatica – e per l'opportunità che mi offre di condividerlo –, vorrei premettere che il mio breve e sintetico intervento qui in Montenegro, nella splendida città di Kotor, è mirato soprattutto a raccogliere qualcuno dei numerosi motivi di riflessione sollecitati durante il ricco e stimolante Seminario di studi svoltosi a Bari nel marzo scorso. Mi pare in tal modo di poter concorrere, sia pur in minima parte, a sottolineare il senso di continuità, di reale approfondimento culturale e scientifico che lega tra di loro gli importanti appuntamenti transfrontalieri cui siamo invitati a partecipare. In particolare, in questa sede mi propongo di segnalare almeno i termini del dibattito emerso, in occasione del nostro primo incontro, sul complesso e annoso problema della definizione del «genere» odepórico, annotando (soprattutto in relazione al viaggio adriatico novecentesco e alla sua specificità) qualche spunto forse meritevole di essere sviluppato in una trattazione più ampia e documentata.

La prima considerazione da cui si potrebbe prendere le mosse riguarda a mio parere la tipologia «sovranzionale» a suo tempo individuata e codificata nei saggi di Giorgio Raimondo Cardona sul secolo delle grandi scoperte geografiche: tipologia che include un ventaglio di testi molto ampio («dai più semplici *roteiros* alle forme più elaborate e costruite, fino ad apici di sapienza stilistica e di invenzione narrativa come *Os Lusíadas* di

---

\* Università "Gabriele d'Annunzio" – sede di Pescara.

Camões») e rimasta sostanzialmente invariata, mi sembra, negli sviluppi della produzione successiva, dalle opere del Grand Tour a resoconti e reportages fioriti al tempo del turismo di massa. Se dunque la presenza di un gran numero di generi e sottogeneri, ribadita anche nel contributo di Vincenzo De Caprio al Convegno di Bari, configura per suo stesso statuto la letteratura odeporica come una forma estremamente «aperta», il caso di Alberto Savinio – cui ho solo accennato nel mio intervento barese – potrebbe costituire la pietra di paragone dei molteplici significati che il viaggio acquisisce nei primi decenni del XX secolo, in un ambito specificamente letterario.

Nella cosiddetta «produzione odeporica» di Savinio, poliedrico scrittore e artista a proposito del quale Giovanni Papini affermò che «ogni delimitazione di genere, ogni spalliera di rettorica e d'estetica sono [...] impensabili», oltre all'aureo volumetto *Dico a te, Clio*, edito nel 1940 per raccogliere le «impressioni» d'Abruzzo e d'Etruria precedentemente pubblicate in rivista, andrebbe compreso il mirabile scritto *La partenza dell'Argonauta*, singolare relazione di viaggio, alquanto interessante nel contesto di un discorso sui generi anche per il suo inserimento in un'apposita sezione del romanzo sperimentale *Hermaphrodito* (1918). Dedicato a Papini, il testo si presenta come resoconto giornalmisticamente abortito (solo la prima puntata fu infatti pubblicata su «Il Tempo») del trasferimento che il soldato Andrea De Chirico affrontò nel luglio del 1917, durante il primo conflitto mondiale, per raggiungere da Ferrara la base militare italiana di Salonico. In realtà, con lo scorrere delle pagine l'opera viene via via emancipandosi dalla funzione da cui trae la sua genesi, e alle modalità oggettive della cronaca e del semplice reportage subentra un taglio assai più intimo e personale, che rende del tutto soggettivo e parziale lo sguardo del viaggiatore. Allo stesso modo, il registro narrativo tende ad accogliere caratteri «romanzeschi», come evidenzia la stessa struttura testuale. Impostato in prima persona, il racconto della partenza e della prima parte del lungo itinerario, che si svolge in treno costeggiando le terre dell'Adriatico occidentale fino a Bari (da dove il militare De Chirico si sposterà a Taranto per imbarcarsi sul piroscafo *Savoia*), è organiz-

zato in cinque capitoli che scandiscono le varie tappe del tragitto effettuato in ferrovia. Un ampio *Epilogo* suggella quindi il testo, proseguendo la narrazione fino all'arrivo in Macedonia e soffermandosi soprattutto sulla tanto temuta traversata del Mar Mediterraneo, esorcizzata con suggestive evocazioni di naufragi e richiami ad autorevoli precedenti letterari antichi e recenti: dall'*Odissea* alle *Lusiadi*, appunto, fino alle mirabolanti avventure fantascientifiche immaginate da Jules Verne.

Nel complesso, *La partenza dell'Argonauta* sembra rivisitare, con ironia tipicamente saviniana, il classico modello imposto da Stendhal (qui interpretato come un «dolce bighellonare»), riscrivendo radicalmente l'esperienza del viaggio nelle modalità di un'«affannosa corsa alla meta», come esplicitamente dichiara l'autore. Meta che, nel caso specifico, si rivela un salto nel buio, un correre verso l'imponderabile destino determinato – nel momento contingente – dalla guerra, sulle tracce di un «ignoto» che, in epoca moderna, torna ad assumere l'aspetto del «fato oscuro». Esemplari al riguardo le prime parole dell'*incipit* («Sotto la tettoia, nell'ombra greve e fitta di calura dell'ora immediatamente pomeridiana...») che subito introducono il lettore nell'ombrosa zona delle paure ancestrali, dell'«impressione, mordente e indefinibile, che afferra il viandante all'inizio di ogni suo cammino», in quel sentirsi «rotolare di botto giù per i secoli sepolti», sino a ritrovarsi nella situazione «del troglodito posto di faccia al fenomeno terrificante e al fato oscuro». Emblemi pertinenti al campo semantico dell'oscurità e all'interrogazione sull'umana sorte pervadono il testo di Savinio, in cui il mare (sia l'ambiguo Mediterraneo delle origini sia il più benigno Adriatico) diventa comunque il «luogo del destino» e la necessità di navigare implica la concreta eventualità del naufragare, tra incubi di trapassi subacquei e fantasie di misteriose esplorazioni sottomarine. «Navigare necesse est, vivere non est necesse»: l'antico e topico motto dei marinai adriatici s'insinua tra le righe di *La partenza dell'Argonauta*, risuonando come un cupo monito a rimeditare le finalità dell'esistenza terrena da parte del viaggiatore forzato, incline «per natura alle posizioni sedentarie» e che, pur non ignorando «l'educazione magistrale ottenuta dagli uomini maggiori median-

te i viaggi d'ogni specie», propende «però per i viaggi immaginari – quelli che non implicano trasferimenti organici», ponendosi così «dalla parte della Commedia e non da quella dell'Odissea», né ammettendo «la concorrenza dei viaggi comuni, del turismo spicciolo e dell'agenzia dei Cook padre e figlio».

Con il suo stile che accoglie ogni sorta di sinuosità barocche, giochi di parole, paradossi e *calembours*, ma evita di «trascendere in certe escandescenze sentimentali e pseudoeroiche» pur di non incorrere nel grave rischio di comporre, ad esempio, «un'Ode Navale» di stampo odiosamente dannunziano, l'autore di *La partenza dell'Argonauta* immette nella variegata tipologia odeporica il segno personale di una forma duttile, fondata sull'intersezione di generi diversi e disparate modalità narrative, dove il resoconto incrocia la pagina di diario, la scrittura autobiografica s'inquadra nella cornice del romanzo, i versi irrompono nella prosa e le stesse descrizioni dei luoghi e delle città visitate o solo attraversate, il profilo dei personaggi, i compagni di viaggio ritratti, la ricerca dell'incontro con l'altro paiono motivati da esigenze fondamentalmente estranee alla *curiositas* tipica di tanti viaggiatori di ieri e di oggi. Persino la possibilità del ritorno – fase di solito almeno contemplata se non addirittura costitutiva nella delimitazione del circuito odeporico più «comune» e scontato – si trova a svaporare in un'opera il cui titolo prevede solo la prova lacerante del distacco, come conferma anche il progetto saviniano, rimasto inevaso, di un *Ritorno dell'Argonauta*. «L'Argonauta se ne va / tralallera tralalla / l'Argonauta se ne va / chi sa mai se tornerà?...»: questo *leit motiv*, che ricorre più volte da un capitolo all'altro, chiude il testo su cui cerchiamo di richiamare l'attenzione, postillato dalle amare frasi dell'*explicit* «Sì, tornare: ma solo per me e per il cuore mio... Ché, insomma, agli altri che importa che l'Argonauta non torni mai più?». Si tratta di un ritornello in apparenza scanzonato, ma che suscita qualche inquietante interrogativo, tanto ossessivamente è ripetuto dalle «sirene superstite» nelle quali il nostro anacronistico viaggiatore s'imbatte, durante il suo spostamento (che non è solo fisico, spaziale e temporale, ma soprattutto mentale e immaginativo) attraverso le acque e le terre del vecchio Mare Nostrum. Che cosa può suggerire –

nel contesto di un romanzo sperimentale e d'avanguardia – tale moderna e dissacratoria ripresa del mito argonautico? Quali implicazioni simboliche la sottendono? Come aspira a definirsi, insomma, la scrittura di viaggio saviniana? In una lettera inviata ad Ardengo Soffici nel maggio 1918, l'autore parla di *La partenza dell'Argonauta* (che spera ancora di pubblicare a puntate su «Il Tempo») come di «una serie di articoli – la storia del mio viaggio – dalla partenza da Ferrara in poi», accennando quindi alla composizione dell'Epilogo «che chiuderà il diario»; «un giornale di viaggio [che] finisce in ode» lo considera Papini nella prima recensione a *Hermaphrodito*, dove presenta Savinio come un *passionate pilgrim* formatosi fra Atene, Monaco e Parigi, proseguendo così: «In quel suo vagabondaggio di terra in terra, d'immagini in immagine, di lingua in lingua, di ritmo in ritmo, egli persegue un fine solo, un fine suo, un fine ben definito. Egli scopre sé stesso attraverso le cose e le cose attraverso sé stesso...». Ancora a proposito di *La partenza dell'Argonauta* e della novella *Isabella Hasson*, che costituisce la sezione successiva del romanzo, Papini afferma che si tratta di «drammi che sembrano, a prima vista, divertimenti di un arguto mistificatore», ma dove si avverte sempre «il passo regolare del viaggiante». Il viaggio come metafora della scrittura ritorna nell'autoesame che Savinio stesso, con il titolo di *Piccola guida alla mia opera prima*, aggiunge nel 1947 all'edizione Garzanti di *Hermaphrodito*. Egli scrive tra l'altro: «Io, dopo trent'anni e più di cammino letterario, mi volto e vedo un'ombra che si parte da me come la coda dal pavone, e ripete in sagoma allungatissima le mie gambe, le mie spalle, la mia testa a palla», per concludere infine: «Nulla stanca tanto, quanto voltarsi a guardare la propria ombra. E temo ancora che il troppo esaminare la mia strada, faccia anche a me, come a tanti, sbagliar strada. Addio, dunque! Mi rimetto in cammino».

In figura di un continuo, instancabile tendere verso la meta sembra dunque prendere corpo lo stigma dell'intera arte di Savinio. Nella varietà dei cammini seguiti durante il suo multiforme percorso letterario, la riformulazione dei contenuti semantici e dei veri obiettivi del viaggio moderno genera una scrittura che si piega alla conoscenza del sé e che, trovando nell'esplora-

zione d'ombra il suo motivo più fondante, può dar luogo a quell'autentico *unicum* nella tipologia del genere odeporico rappresentato da *Dico a te*, *Clio*, libro dove le modalità del raccontare trasformano l'altrove fisico in esperienza d'incontro con l'oltre.

Quale ruolo anticipatore si trova a svolgere, in tale percorso, il tragitto adriatico, con le possibilità offerte all'autore di perlustrare le oscure distese dell'*adru*?

#### Nota bibliografica

Cardona G.R., *I viaggi e le scoperte*, in *Letteratura italiana. Le Questioni*, Einaudi, Torino 1986, pp. 687-716.

Giammarco M., *In viaggio per l'oltre. L'Abruzzo di Savinio*, in «Studi Medievali e Moderni», 2 (2005), pp. 77-94.

Guagnini E., *Dalla prosa odeporica tradizionale al «reportage» moderno. Appunti su forme e sviluppi della letteratura di viaggio dell'Ottocento italiano*, in «Problemi», 90 (1991), pp. 74-94.

Leed E.J., *La mente del viaggiatore. Dall'Odissea al turismo globale*, il Mulino, Bologna 1992.

Leed E.J., *Per mare e per terra. Viaggi, missioni, spedizioni alla scoperta del mondo*, il Mulino, Bologna 1995.

Masiello V. (a cura di), *Viaggiatori dell'Adriatico. Percorsi di viaggio e scrittura*, Palomar, Bari 2006.

Savinio A., *Dico a te*, *Clio*, Adelphi, Milano 1992.

Savinio A., *La partenza dell'Argonauta*, in Id., *Hermaphrodito e altri romanzi*, a cura di A. Tinterri, introduzione di A. Giuliani, Adelphi, Milano 1995, pp. 107-183.

Savinio A., *Piccola guida alla mia opera prima*, in Id., *Hermaphrodito e altri romanzi*, pp. 923-928.

## Mare, barche, uomini\* di Marco Rabrenović

«Avere di nuovo davanti agli occhi  
soltanto velieri e barche di legno.  
Né conoscere un'altra vita marittima  
tranne che la vecchia vita del mare»

Fernando Pessoa, *Il canto del mare*

### *Le barche*

La storia della nostra navigazione nelle Bocche comincia con i velieri, essi furono protagonisti della parte più gloriosa della nostra storia navale. Essi rimasero simboli di una realtà, di una necessità, testimoni del tempo che li creò a misura d'uomo – del marinaio – del suo spirito indagatore e delle sue capacità. Le vele e i venti spinsero la nave e liberarono i galeotti dalle catene della schiavitù.

Dei primi velieri si sa che partirono dalle Cicladi e che navigarono lungo le coste tra l'Egitto e Biblos nel secondo millennio dell'era antica. I velieri delle Bocche sono parte della nostra conoscenza ed esperienza in fatto di costruzioni navali. Questa experien-

---

\* L'intervento riprende le tematiche avanzate nello studio di Gracijela Čulić, *Mare, Barche, Coste, Popoli*. Riproduciamo il testo del saluto di Gracijela Čulić ai convegnisti: «Egredi ospiti e carissimi colleghi, siamo lieti di potervi ospitare nel cuore del centro storico di Kotor, dove le tracce della nostra storia e cultura millenarie sono più presenti. La nostra Facoltà si adopera a salvaguardare e promuovere i nostri valori tradizionali, e ogni iniziativa in questo campo è sempre ben accolta. Noi insegnanti della Facoltà di Turismo siamo contentissimi di partecipare a questa collaborazione nell'ambito della valorizzazione del patrimonio culturale il cui valore a livello mondiale è riconosciuto dall'Unesco. Il piano della collaborazione delle nostre due Facoltà dovrebbe dare un impulso ad incontri tra persone giovani ed attive nel campo del turismo culturale, che potrebbero arricchire e sviluppare le idee del piano e trasformare i progetti in azioni concrete. Speriamo che il vostro soggiorno a Kotor sarà utile e piacevole».

za e quest'arte li collegano anche ai maestri mediterranei e adriatici. Nelle Bocche esistono cantieri in numerose località, piccole e grandi: Perasto, Kotor (Cattaro), Stoliv, Topla ecc.; i documenti d'archivio citano anche il primo comandante della galea cattarina, il conte Basilio Bisanti. Nei documenti d'archivio cattarini si citano oltre trenta nomi di tipi di imbarcazioni che hanno navigato, approdato e che sono state costruite nel Golfo. Le navi sono una fonte inesauribile di conoscenza delle capacità creative dell'uomo, della maestria, del senso pratico ed estetico. I velieri sono simboli della navigazione delle Bocche; essi con le loro vele ci hanno riservato un posto al sole, un posto nella storia della navigazione e della civiltà mediterranea.

### *Le coste*

Le coste del Golfo sono una porta sul mare. Sulle rive del Golfo approdavano, partivano o si fermavano popoli di altre coste e di altre terre, che vi hanno portato la loro ricchezza e cultura. Appresero gli uni dagli altri l'edilizia, la navigazione, la pesca; hanno adattato gli usi, le abitudini, le lingue e i dialetti; costruirono una tolleranza spirituale che nel corso di secoli di convivenza divenne il modo di riconoscere la singolarità della gente del Golfo.

Accanto alla meravigliosa armonia del mare e della pietra, al rigoglio della flora mediterranea, le coste del Golfo determinano la propria toponomastica umana. Lo stesso toponimo delle Bocche non è unico, né il più antico per il Golfo. Gli scrittori latini lo denominarono Sinus Rizonicus, mentre i cosmografi greci Kolpos Rizonicos. Sulle antiche carte del Coronelli i Veneziani lo denominano Canale di Cattaro, per analogia con quello veneziano. Il pop Dukljanin gli diede il nome Golfo di Cattaro. Il nome più recente è Boka, dall'italiano «bocca», che a sua volta deriva dal latino e antico dalmatico «bucca». Boka appare anche come nome comune e come toponimo nella terminologia neolatina, navale e geografica. Esistono numerose Bocche nel Mediterraneo, come anche nel resto del continente. Le Bocche di Cattaro sono tutta-

via uniche per la loro genesi e per gli aspetti culturali e civili. Vi è un unico e significativo fine e orientamento: tutto è rivolto al mare, sia la ricchezza che la povertà, sia i palazzi aristocratici che le modeste case di pietra, le terrazze, i campanili, in una parola la vita in tutta la sua complessità e semplicità. La vicinanza del mare e gli inviti alla navigazione furono le uniche sostanziali sfide della sopravvivenza e dell'esistenza sulle coste del Golfo. Ogni punto dell'insediamento sulla costa è una sfida al viaggio, al movimento, alla navigazione.

Le coste sono emerse naturalmente dal mare, esse sono anche parte delle montagne su cui si poggiano. Particolarmente nel Golfo si scorge questo. Nell'incontro del mare con le coste, il Golfo ha organizzato la propria vita. La barca in questo incontro è stata l'insostituibile intermediaria. Gli abitanti delle coste hanno costruito città, imbarcazioni, hanno pescato pesci e hanno sviluppato commerci. La navigazione e la pesca diedero vita anche allo sviluppo dell'artigianato. Accanto ai marinai e ai pescatori, gli artigiani rappresentavano una classe molto significativa della popolazione. Ci fu un periodo nella storia del Golfo in cui gli artigiani erano non solo maestri, ma anche importanti appassionati di cultura, soprattutto dell'arte musicale. La musica fu, come ovunque nel Mediterraneo, accanto all'architettura e alla pittura, una delle arti preferite.

Luogo di culto nel Golfo, accanto alle chiese, sono le non molte isole. Sulle isole di solito sono situati monasteri, santuari o carceri. Anche questo è un fenomeno mediterraneo. Nel Golfo tutto è fatto in piccole dimensioni, ma sostanzialmente esistono le stesse preziosità delle quali si vantano i grandi popoli del Mediterraneo.

### *Gli uomini*

Il Golfo delle Bocche è stato punto di partenza per la sua gente e per il suo spirito creativo, che si trattasse di marinai, pescatori, costruttori, scrittori o di santi. Sugli spazi del Golfo le loro esperienze sono state comuni nel tempo che, con i loro sforzi, la cono-

scienza e l'esperienza nell'arte marinara e nelle altre, a proprio modo, hanno segnato. Gli architetti e gli scultori del Golfo sono stati particolarmente dotati di talento. Hanno vissuto con la pietra e ne hanno conosciuto l'anima. Vid Kotoranin costruì il Visoke Dečane, mentre Obrad Kotoranin, intorno al 1322, a Bari innalzò l'altare di argento e oro nella chiesa di San Nicola, protettore dei marinai. L'artigianato orafa praticato a lungo e con successo a Cattaro, è diventato un'arte. L'artigianato è stato l'arte dei modesti creatori, che molto spesso hanno superato le frontiere del mestiere e con competenza sono entrati nel mondo sublime della creazione artistica.

Il pittore Tripo Kokolja sulle sue tele ha mostrato il barocco delle Bocche e ha trasposto i suoi valori fuori delle frontiere della piccola Perasto e del Golfo stesso. Il maestro tipografo Andrija Paltasić, cattarino, stampò con straordinaria abilità libri a Venezia, ma viene ricordato come uno dei primi tipografi del Sud Slavo. Il poeta Bernardo Pima, alla fine del XV secolo, divenne poeta laureato nella Roma umanistico-rinascimentale. Architetti, pittori, poeti, scienziati, astronomi, ammiragli, capitani, maestri e altri divennero famosi in patria o all'estero.

I loro nomi e le loro personalità non si possono enumerare in un breve saggio. Sulle persone famose del Golfo delle Bocche sono stati scritti libri e monografie. Il Golfo ha saputo superare il suo isolamento nell'Adriatico e imporsi sul mare e sulla terraferma. Ancora nel tempo in cui il Golfo si chiamava Sinus Rizonicus, le galee di Teuta uscivano dal Golfo sottraendo ai Romani le navi e la merce che quelli trasportavano. Al tempo dei governi romani e bizantini i marinai delle coste si distinsero come coraggiosi difensori dei propri paesi dai pirati saraceni.

I marinai delle Bocche per la prima volta vengono menzionati nel IX secolo e da allora la confraternita marittima – *confraternitas nautarum* – diventa simbolo di riconoscimento non solo dei marinai ma anche degli stessi abitanti delle coste delle Bocche. I marinai del Golfo hanno navigato su tutti i mari e gli oceani del mondo, hanno aperto nuove strade commerciali, hanno iniziato e valorosamente portato a termine le loro gloriose battaglie contro i Turchi e i corsari. Gli stessi marinai con i loro velieri e le altre im-

barcazioni, hanno scritto la nostra storia della navigazione nelle Bocche, con le loro lettere nelle bottiglie e le partenze senza ritorno. Nella storia dell'allora potente Venezia si intravedono, come se fossero scritti ai margini, il coraggio e il marcato spirito di sacrificio dei marinai delle Bocche nello scontro presso la vetta di Ostro, quando fu respinta l'aggressione dei Genovesi e fu salvata la flotta veneziana sulla Bojana dal blocco turco, o nell'eroica impresa di «Sciambecco Satarisani» dei coraggiosi fratelli, i capitani Ivanović; è difficile anche per la più ardita fantasia immaginare il coraggio e l'ingegnosità del capitano Petar Želalić. La sua storia è come se simboleggiasse tutte le battaglie e l'ingegno sul mare nelle situazioni più difficili, quando i marinai delle Bocche hanno creato la propria storia nel mosaico della vita sul mare. Tutto ciò che hanno ottenuto – navi, case, nomi incoronati di gloria o epitaffi che sfidano la dimenticanza, città e villaggi, vesti e gioielli, abitudine alla sofferenza e alla rinunzia, fortuna e gioia per il ritorno sulle proprie coste – lo devono al mare, «a questa misteriosa immensità», usando le parole di Fernand Braudel.

I marinai sono stati coscienti di tutto, tutti loro: i Martinović, gli Zmajević, gli Ivanović, i Radimir, i Milošević, Ivo Vizin e tutta la serie dei figli e dei discendenti dei figli e dei nuovi anonimi dei nostri giorni e delle nuove navi. Il mare, qui e nella coscienza dell'uomo, accende le scintille del desiderio, della curiosità, del sapere e delle nuove conoscenze di lontani e sconosciuti paesi, popoli e coste.

### *Conclusioni*

Le Bocche di Cattaro costituiscono un golfo nell'Adriatico mediterraneo, una piccola porta per i grandi mari, un cammino aperto, verso altre isole e città, verso altri popoli e tradizioni. Lo scrittore Predrag Matvejević, grande conoscitore e innamorato del Mediterraneo, nel suo *Breviario Mediterraneo* ci insegna la sapienza e il pluralismo del Mediterraneo, e, delle sue frontiere, dice che «non sono disegnate né nello spazio né nel tempo. Sono simili a un cerchio fatto col gesso che continuamente si disegna e

si cancella, che le onde e i venti, le opere e le ispirazioni, allargano o restringono». Noi sappiamo sicuramente che il Golfo delle Bocche di Cattaro nei confini e nella sostanza del Mediterraneo ha incominciato a esistere e ha ricevuto il proprio nome, ed ha aperto ai suoi marinai le azzurre ed enigmatiche vie del mare che hanno significato la vita. Allora, come anche oggi, alle soglie del terzo millennio.

## Ricerca letteraria e turismo per lo sviluppo dell'area adriatica *di Giovanna Scianatico\**

Il mio intervento in questa così ricca tavola rotonda, che vede la partecipazione di studiosi della letteratura e del territorio, nella sede dalla Facoltà di Turismo dell'Università del Montenegro, a Kotor, vorrebbe porsi, nella sua modesta misura, come una sorta di anello di congiunzione, di raccordo tra questi diversi settori della ricerca e dello sviluppo.

Ho sempre pensato, in termini generali, che alle discipline umanistiche toccasse un ruolo essenziale nei processi di internazionalizzazione e di cooperazione tra diversi Paesi, per la loro statutaria apertura all'orizzonte del dialogo, dell'ascolto e della comprensione, necessari alla costruzione di una cultura compartecipata delle differenze. E particolarmente quando la diversità si compone dialetticamente con una radice identitaria comune, come quella dell'appartenenza alla medesima area adriatica, come nel caso del nostro Centro Studi.

Ma senza fermarmi alle definizioni di carattere generale, svilupperò piuttosto l'esempio del lavoro transfrontaliero che stiamo insieme portando avanti, come uno tra i tanti possibili – minimo, se si vuole – ma col vantaggio della concretezza che viene da un'esperienza *in fieri*.

E intanto, la realizzazione di questo stesso Seminario di studi a Novi Sad e Kotor, immediatamente alla vigilia del referendum che deciderà dell'assetto futuro delle Istituzioni della Serbia e del Montenegro, testimonia come lo spazio della comprensione, aperto sul terreno della cultura, possa avere ragione delle tensioni che innervano la quotidianità dei rapporti, attraverso un'opera di mediazione e di riconoscimento di comuni valori.

---

\* Università degli Studi di Lecce.

Ma non è solo sul terreno dei valori che si possono costruire processi di pace e integrazione fra i popoli, bensì attraverso le forme di uno sviluppo che non comporti «disagi», ma crescita comune, anche economica, senza appiattimenti di memoria storica.

Dunque non da specialista, non nelle vesti di storica della letteratura, vorrei oggi contribuire al dibattito, ma da responsabile scientifica di un progetto, che esporrò nel suo collegamento tra cultura e – come si dice, con un'espressione ormai invalsa, ma non meno vera – territorio.

Si tratta di fondare lo sviluppo armonico di quest'ultimo sul comune patrimonio culturale legato alla letteratura di viaggio, alla scrittura del viaggio adriatico, patrimonio oggi disseminato e disperso in diversi archivi e biblioteche, o nelle carte di qualche remoto studioso, e comunque non riconosciuto in quanto tale, come valore e radice di identità collettiva dei popoli adriatici.

Proponiamo di fondare sull'odeporica (nei suoi molteplici e sfaccettati aspetti, nel sistema di generi letterari in cui si identifica, più che nei confini ristretti d'uno di essi, posta com'è al limite tra relazione di viaggio, corografia, scrittura memoriale, documento storico-politico, scrittura scientifica e romanzo, per citarne i più diffusi), grazie allo strumento costituito dal nostro portale, una crescita di relazioni umane ed economiche, legate alle forme di un turismo letterario, tutto da sviluppare, rispettoso e attento a cogliere i valori del *genius loci* e la stratigrafia storica dei luoghi.

Per il nuovo modello di viaggiatore-archeologo – con una metafora di Magris – che intendiamo formare, disposto a muoversi nella doppia dimensione del tempo e dello spazio, inseguendo le tracce di un viaggiatore-scrittore del passato (anche non troppo lontano) e delle identità remote dei luoghi visitati, riproporremo percorsi dell'Adriatico e delle sue terre, come recita il titolo del nostro Seminario di studi, per un viaggio che inizi dalle sollecitazioni e suggestioni della nostra biblioteca digitale.

I testi, infatti, da cui trarremo gli itinerari, saranno disponibili nella biblioteca digitale, per chi voglia – e ci auguriamo che siano numerosi – riappropriarsi, attraverso la lettura del testo, del sistema di conoscenze e sensibilità epocali e personali del viaggiatore di cui ha scelto di seguire le tracce.

Che sia il barone Von Riedesel, che nel Settecento scrive a Winckelmann dalla Magna Grecia, o un oscuro pellegrino che lascia un vivace diario di viaggio, muovendo, attraverso i porti adriatici, verso la Terra Santa, che sia l'accompagnatore di un regale corteo nuziale, o un autore novecentesco che torna sui luoghi dalmati dell'infanzia, sulle sue tracce proporremo, raccontandone il viaggio, di ripercorrerne le scoperte e riviverne le emozioni, di percepire i luoghi attraverso la sua percezione. D'altra parte di quei luoghi procureremo il confronto con l'immagine attuale, con le possibilità e le risorse che oggi, negli interi territori attraversati, si offrono a chi realmente sia aperto al confronto e al rapporto con l'altro.

Questo sarà possibile grazie alla Rete Interadriatica di Enti Locali che stiamo costruendo, che, capillarmente, attraverso il portale del Centro, potrà consentire un diretto e approfondito rapporto coi territori, che ne dispieghi il carattere e le risorse.

Sarebbe questo il momento di trarre le conclusioni, alla fine delle giornate di studio cui abbiamo partecipato, ma in realtà anch'esse sono parte di un percorso di ricerca, che insieme stiamo saggiando, che avrà ulteriori tappe e momenti di sviluppo.

Dunque non conclusioni è il caso di tirare, ma soltanto di soffermarsi brevemente sull'esperienza attuale che volge al termine, per ringraziare tutti i partecipanti, che hanno proposto immagini assai diverse e insieme animate da tenaci elementi comuni del viaggio adriatico, a partire dai testi latini fino alle singole letterature europee, dal rinascimento al neoclassico, dal romantico al primo Novecento, dalla cosmografia al romanzo, al *reportage*, dalle montagne al mare.

E ancora è il caso di soffermarsi sul dibattito che si è sviluppato negli spazi della discussione (e che, per il suo stesso carattere d'improvvisazione, non abbiamo modo di riportare negli atti), che intrecciando riflessioni sulla natura dei rapporti tra i popoli (sul concetto di «οἱ βάρβαροι» dal pensiero greco all'oggi) a urgenti questioni organizzative, a proposte sulle forme concrete della nostra collaborazione in partenariato, ha costituito, con la partecipazione dei giovani studiosi, un momento di comune entusiasmo, di passione per la ricerca e di avvio all'impegno concreto del suo lavoro.



## Indice

Premessa di <i>Giovanna Scianatico</i>	p.	5
La côte adriatique dans la littérature romantique française <i>par Pavle Sekeruš</i>	»	7
Un cosmographe français du XVI <sup>e</sup> siècle au pays esclavon <i>par Tamara Valčić-Bulić</i>	»	19
Immagini di Puglia in Germania fra Sette e Ottocento <i>di Teodoro Scamardi</i>	»	27
Il confronto di due sfere sociali e culturali nel romanzo <i>Zimsko ljetovanje</i> di Vladan Desnica <i>di Mario Liguori</i>	»	53
L'immagine di Venezia in uno scritto di viaggio di Stanislav Vinaver <i>di Ivana Živačnević-Sekeruš</i>	»	61
Viaggi di umanisti e viaggi di principesse <i>di Isabella Nuovo</i>	»	71
Brevi note su «viaggio reale» e «viaggio virtuale» tra Medioevo e Rinascimento <i>di Domenico Defilippis</i>	»	99
Le Albanie secondo gli altri (il paese nelle opere dei viaggiatori stranieri dei secoli XIX e XX) <i>di Diana Kastrati</i>	»	117

«Quota Albania». Un paese adriatico tra le montagne  
*di Orietta Simona Di Bucci Felicetti* p. 137

TAVOLA ROTONDA

Descriptio Bosnae et Hercegovinae  
*di Danilo Capasso* » 165

Scrittura di viaggio e questione dei generi. Appunti  
sull'Adriatico di Savinio  
*di Marilena Giammarco* » 169

Mare, barche, uomini  
*di Marco Rabrenović* » 175

Ricerca letteraria e turismo per lo sviluppo dell'area  
adriatica  
*di Giovanna Scianatico* » 181

Odeporica adriatica  
collana diretta da Giovanna Scianatico

- 1 Vitilio Masiello (a cura di), *Viaggiatori dell'Adriatico. Percorsi di viaggio e scrittura.*

Finito di stampare nel mese di aprile 2007  
per conto della Casa Editrice Palomar di Alternative s.r.l.  
nello stabilimento della *Di Canosa s.r.l.* – Cassano delle Murge (Ba)

Cod. lib. 7600-210







